

**BRRR... NOVEMBRE...  
WESTERN - HOUSE  
se tient à carreau.**



Chemise - veste importation américaine pour filles et garçons, lainage plaid, coloris divers d'hiver : **90 F.**, la même fourrée acrylique : **130 F.**

en vente chez **western house**

13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16<sup>e</sup> - 23, rue des Canettes, PARIS-6<sup>e</sup> -  
4, rue de l'Ancien-Courrier - 34-MONTPELLIER, ou par correspondance :  
13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16<sup>e</sup>.

IMPORTATION EXCLUSIVE : ÉTS CHAMAR  
262, rue du Maréchal-Leclerc, 94-ST-MAURICE - Tél. : 368.91.14

N° 58 NOVEMBRE 71

3,50 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



**TOURNÉE U.S. AVEC LES MOTHERS**





**Il y a des moments dans la vie  
où l'on n'a pas le droit de se tromper !**

**Quand il s'agit de haute fidélité  
vous avez besoin d'un professionnel.**

Vos amis vous embrouillent : "ma chaîne mon vieux, il n'y a rien au-dessus". Les fabricants vous embarrassent : "notre matériel est le meilleur du monde". Votre rêve n'est qu'hésitation.

Nous avons décidé de vous donner le moyen de trancher. Pour cela il fallait réunir les meilleures marques - nous en avons plus de 40. Pour vous permettre de les apprécier et de les juger : notre nouveau studio d'écoute musicale.

Depuis votre fauteuil - confortable cela va de soi - d'un seul doigt vous commandez électroniquement 60 enceintes, 20 tunners, 40 amplis, 30 platines, 20 magnétophones soit au total 3.262.000 combinaisons successives.

Prenez le mur d'enceintes par exemple : avec le seul faisceau d'une lampe électrique vous pourrez instantanément vous mettre à l'écoute de l'une ou de l'autre.

Alors venez nous voir, et si vous êtes passionné de Hi-Fi, nous sommes faits pour nous entendre.

AUDITORIUM **Mazzanti**

30 bis, route de la Reine - 92 Boulogne - Tél. 605.72.72

Nous remercions la société BRAUN de nous avoir fait confiance pour la présentation de sa toute nouvelle gamme.

rock & folk

# actualités



MOTT THE HOOPLE  
Les recettes faciles.

## POP 2 MUSIC

Les concerts de la rue Caumartin à la Taverne de l'Olympia sont en passe de devenir une institution. Le public y vient de plus en plus nombreux et, devant la rareté des manifestations parisiennes en ce début d'année, il est bien agréable de pouvoir assister à cinq concerts en quinze jours pour la somme totale de vingt-cinq francs. La musique pop a rarement aussi bien porté son nom. Cinq francs pour une heure de musique,

c'est peu, c'est bien, et c'est grâce à une émission de télévision que l'on arrive à des prix aussi bas. Hé oui, l'ambiance de ces enregistrements est décidément bien agréable; l'absence de scène, le côté improvisé des concerts influencent agréablement les musiciens qui y jouent et permettent à chacun d'acquiescer un esprit plus critique. Au rythme infernal d'un concert par jour, nous avons assisté les 27, 28 et 29 septembre à

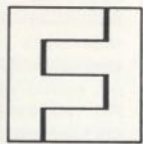
la venue de (successivement) Brian Auger et son Oblivion Express, Pete Brown et son Piblokto et enfin Mott The Hoople. Il y avait bien longtemps que Brian Auger n'était pas venu en France et l'on attendait avec une certaine curiosité son nouveau groupe. La grosse attraction en est Jim Mullen, ancien soliste de Pete Brown que l'on savait déjà à l'époque excellent et qui n'a déçu personne, loin de là. Brian Auger

est maintenant, devant un tel guitariste, presque réduit au rôle d'accompagnateur. On sent nettement, cependant, que Mullen ne joue pas aussi longtemps qu'il en aurait envie afin que puisse s'exprimer son leader. Celui-ci a très sérieusement maîtrisé son jeu, il s'exprime plus sobrement et dans une direction nettement plus jazzy. Le jeu d'Auger s'accorde donc bien avec celui de Mullen, lui qui se dit (et cela se sent bien) influencé

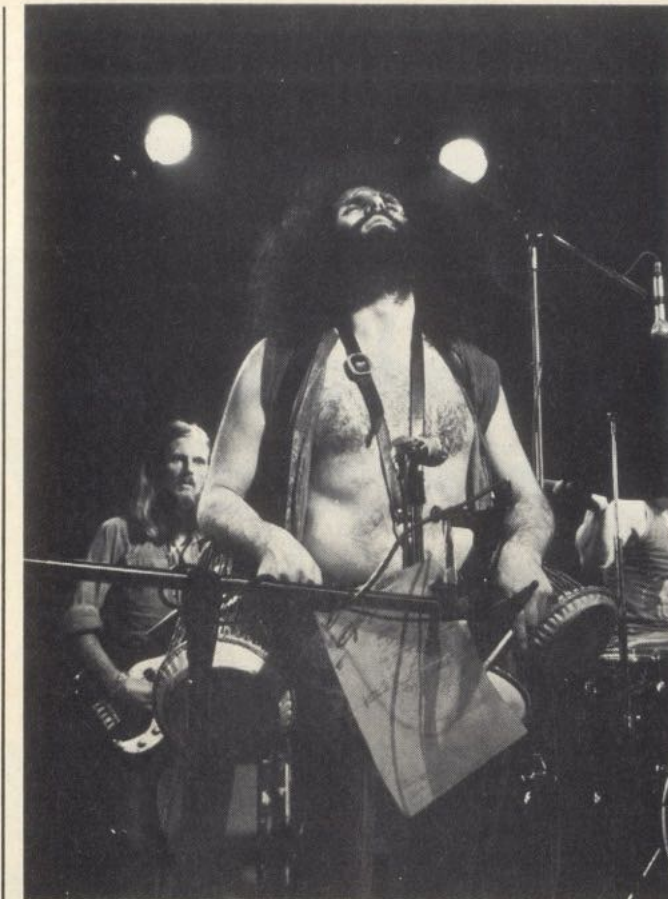




CORIAT - NENCIOLI



**G. BECKER**  
99, RUE DE PARIS  
92-BOULOGNE  
TÉL. 825.73.80  
et 73.21



**PETE BROWN**  
Un nouvel organiste.

par Clapton et Mac Laughlin. Une déception à ce concert: le dernier morceau, « Higher », qui rappelait beaucoup trop la plus mauvaise époque de Trinity. Autant de monde, le lendemain, pour voir Pete Brown qui accueillait au sein de sa formation un nouveau bassiste, le sien s'étant cassé le poignet, et surtout un nouvel organiste. Le Piblokto de ces derniers temps n'était plus très intéressant, les musiciens tous de valeur très moyenne; la succession de Jim Mullen était très difficile à assurer et Pete Brown avait eu la main moins heureuse dans ses choix. Agréable surprise pourtant, ce jour-là, de découvrir un organiste qui redonne à la formation un sang nouveau par la clarté de son jeu et l'intelligence de ses compositions. Il domine de façon évidente les autres musiciens qui ne demandent d'ailleurs que cela. Nous avons eu droit ce jour-là aux morceaux désormais classiques de Pete Brown comme « Far from the sky », jolies mélodies solidement rythmées qui alternaient avec des compositions aux tendances « progressive music » l'organiste

tenant une place prépondérante dans l'élaboration musicale. Du bon et du moins bon ce jour-là avec Pete Brown. La Taverne était encore bondée le troisième jour pour Mott the Hoople, avec la nouvelle idole des groupies anglaises: Ian Hunter, le guitariste. Le groupe avait obtenu quelques jours avant ce passage un succès égal à celui des Who dont il assurait la première partie en Angleterre. Leur musique? Comme on pouvait le penser (le craindre?), ils jouent du hard rock dans la plus pure lignée d'un Deep Purple ou d'un Black Sabbath. La défonce à l'état (presque) pur sonne cependant assez mal, tout cela est trop forcé, pas assez spontané et fait dans un souci commercial. Ils parviennent finalement à leur but: mettre en transe les jeunes spectateurs qui n'en attendent pas plus pour se défouler. Les recettes les plus faciles sont pour cela employées: vous les connaissez toutes et ce n'est plus la peine d'en parler. Le 5 octobre, Amon Düll, groupe encore mal connu, c'est dommage, très dommage. Il est à souhaiter que grâce à



**BRIAN AUGER**  
Nettement jazzy.

Rock & Folk et plus particulièrement grâce à Paul Alessandrini, Amon Düll puisse désormais jouir en France de l'audience que sa grande classe et son énorme valeur doit lui apporter. Je ne vous parlerai pas plus longtemps du groupe puisque dans ce même numéro un grand article vous le fait connaître. Je vous dirai simplement que ce jour-là plusieurs centaines d'oreilles ont été très agréablement flattées par les notes qui se propageaient dans la salle, au point de créer un véritable climat, une ambiance véritable de joie et de satisfaction. Il y eut un rappel, il n'y en eut pas deux parce que chacun était trop reconnaissant à ces musiciens de lui avoir apporté tant de choses qu'il ne voulait plus les importuner davantage en leur demandant de jouer encore. Nombreux étaient ceux qui, une demi-heure après la fin du concert, ne voulaient pas sortir de la Taverne: il s'est vraiment passé quelque chose rue Caumartin le 5 octobre.

Merci Amon Düll. Le 11 octobre, enfin, Procol Harum, groupe toujours aussi maudit. Le concert a officiellement été annulé: en fait les camions de la télévision ne pouvant pas se garer, en ce jour de grève du métro, devant la Taverne, le tournage s'est déroulé au studio du Moulin de la Galette: entrée interdite au public pour raisons de sécurité. Gary Brooker a toujours une voix aussi chaude, ses compositions sont toujours aussi propres et limpides: tellement évidentes et belles que l'on se demande pourquoi elles n'ont jamais encore été faites. C'est cela la véritable dimension des grands compositeurs. — MICHEL MARCHON.

P.S.: Pop 2, vous le savez, passe maintenant à 22 h. 20. Malgré l'heure tardive et le problème du son avec les voisins, il paraît que c'est une promotion: l'émission doit être allongée et ses moyens seront accrus en janvier. Alors, pourquoi pas 20 h. 30?

## RICHTIE HAVENS

### A PLEYEL

Vous savez que c'est toujours un plaisir de retrouver Richie Havens et de faire un brin de causette avec lui. Vous savez aussi que les concerts de Richie se suivent mais ne se répètent pas, leur seul point commun en général étant le pied que l'on y prend d'un bout à l'autre. Hélas, le dernier passage de Richie à Paris a failli à cette tradition... sans

que le chanteur, je m'empresse de le préciser, puisse en être tenu pour responsable. Que s'est-il passé en effet? Une tournée aux engagements peut-être un peu trop serrés, du brouillard à Londres l'après-midi, une grève et des embouteillages typiquement parisiens, une sono typiquement méricaine que l'on n'eut pas le temps de régler, s'ajoutant à





MAX ROACH

## Ces prestigieux batteurs jouent sur Hollywood

Michel DENIS  
Charles BELLONZI  
André ARPINO  
Bernard LUBAT  
Jean-Louis VIALE  
Charles SAUDRAY

Distribué  
en exclusivité par  
**Couesnon**  
31, rue du Maroc  
PARIS 19<sup>e</sup>  
Tél. : 206-69-80



NELSON SERRA di CASTRO



CLAUDE DELCLOC



STU. MARTIN



AL ROMANO

la fatigue de Richie, tout cela fit tourner le concert en eau de boudin.

Mais, assez paradoxalement, detels ennuis permirent à Richie de nous montrer une autre facette de sa grandeur. Il commença par se faire excuser de son retard involontaire, puis apparut sur scène aussi souriant que possible et attaqua « From the prison » non sans conviction. On vit tout de suite que, la balance n'ayant pu être réglée (le public était déjà installé dans la salle quand Richie, son guitariste Paul Williams, son bassiste Eric Oxendine et son percussionniste Joe Price arrivèrent enfin), cela ne serait pas une sinécure pour les musiciens. D'un morceau à l'autre, en effet, l'équilibre à respecter entre la voix et la guitare varie. Mieux encore, cet équilibre n'est même pas constant à l'intérieur d'une même chanson : certaines des plus connues, comme les classiques « High flying bird » ou « Handsome Johnny », sont de véritables casse-tête chinois pour un ingénieur du son.

Toutefois, Richie et ses hommes ne renoncèrent pas pour si peu à présenter quelques chansons nouvelles à leur répertoire, et non des plus faciles, que l'on trouvera sur leur prochain album. Il y en a de Graham Nash, de Cat Stevens, de Dino Valenti, de Bobby Scott, de Jeffrey Kaufman... et, bien sûr, de Richie lui-même. L'album, intitulé « The great blind degree », sera probablement sorti quand vous lirez ces lignes (toujours sur sa marque indépendante « Stormy Forest », distribuée en France par AZ). Il y a une autre nouvelle chanson, que Richie et ses amis réimprovisent différemment d'un concert à l'autre, et dont il ignore lui-même le titre, mais qui a fait sensation (juste avant l'inévitable et délirant « Freedom » de clôture) : cela parle du symbolisme des douze signes du zodiaque, et de leur représentation cachée dans la Bible et au cours de l'histoire humaine. Heureusement, elle est tombée vers la fin, à un moment où, la sono s'étant légèrement améliorée, on put à peu près suivre ce texte fascinant :

« Les douze tribus d'Israël  
« Les douze apôtres de Jésus  
« Les douze fils de Jacob  
« Les douze portes de la ville »  
(« Twelve gates to the city »).  
Les douze signes du zodiaque sont ensuite énumérés et décrits. La musique est une des plus planantes que la « Stormy Forest » ait jamais trouvée. A

la fin, Richie était tellement crevé qu'il s'est sauvé au bout de douze (!) chansons. Selon des témoins dignes de foi, il se serait évanoui en coulisse ! Conscience professionnelle. Sachez encore que Richie habite toujours New York (malgré la « grande dépense d'énergie » que cela représente), et qu'il n'a dit n'avoir pas l'intention de quitter cette ville « avant vingt ans ». Que

son concert de Bruxelles, le surlendemain de Pleyel, fut au contraire triomphal sans réserves (et avec une bonne sono). Richie se porte bien : lui qui n'a jamais conduit de voiture vient de découvrir la moto et de se payer une 500 Honda 4 cylindres (il y en a encore qui vont dire que « ça ne vaut pas une bonne vieille Triumph », bof...). — JACQUES VASSAL.

## SEATRRAIN

### A L'OLYMPIA



SEATRRAIN  
Du jazz au bluegrass.

Le 20 septembre, l'Olympia affichait Zoo, Graham Bond, Caravan et le merveilleux Seatrain. Ce devait être le premier d'une longue série de concerts que J.-M. Boris s'était proposé de présenter aux Parisiens durant l'automne ; en fait, ce fut le dernier. Devant le peu de spectateurs (trois cents environ) présents dans la salle et les difficultés nées de la non-venue de certains groupes (Fleetwood Mac, Pretty Things) contactés par Francis Clarel (directeur du Gibus et co-promoteur de cette série de manifestations), Boris décida dès le lendemain d'annuler les concerts du lundi en se réservant toutefois la possibilité d'inviter prochainement des groupes anglais ou américains de qualité ; espérons que les concerts futurs se dérouleront sans ennuis car les premières parties seront réservées à des groupes français et cela est nécessaire. Graham Bond devait ouvrir le concert mais il ne put le faire car il était ivre ; cette défection

soudaine ne sembla d'ailleurs pas attrister le maigre public et, tandis que les roadies de Bond démontaient son matériel, Seatrain fut annoncé. Très détendus, les cinq hommes entrèrent sur scène. De gauche à droite, on pouvait voir : Lloyd Baskin, au piano et à l'orgue ; le légendaire et supercool Richard Greene, au violon wah-wah et à la mandoline ; ex-membre du Bill Monroe Bluegrass Band et du Jim Kweskin Jug Band, Greene devait être le réel triomphateur de la soirée ; Larry Atamanuik, le batteur à la peau cuivrée transfiguré de l'orchestre de Ronnie Hawkins ; Larry Kulberg, personnage des plus fantaisistes, ancien bassiste-flûtiste des Blues Project et membre fondateur de Seatrain ; Peter Rowan, le guitariste, qui fit lui aussi un séjour au sein du Bluegrass Band de Bill Monroe et fonda ensuite Earth Opera, un merveilleux groupe dont nous est resté une splendide album injustement méconnu (« The Great American Eagle

Tragedy». Elektra EKS 74.038). Le premier morceau qu'interpréta Seatrain ce soir-là fut « 13 questions ». Dès l'introduction « Al Kooper-Chicago-Guercio », on comprit toute la cohésion dont peut faire preuve ce genre de groupe, de la même manière qu'en mai dernier, lors du concert du Band, on avait été frappé par cette complicité étonnante qui régnait entre Robertson et ses amis. C'est là que réside la supériorité des rock'n'roll bands américains sur leurs homologues anglais : au pays de l'Oncle Sam, on sait comment « to get it together, to be tight and funky »... et le rester ; même chez Seatrain, où un membre (Richard Greene) est plus particulièrement mis en valeur, la cohésion est préservée et, si cette sauvegarde est possible, c'est parce que les interventions du violoniste se font toujours dans l'esprit du morceau et non pas hors-sujet comme les instrumentistes anglais s'en sont fait une spécialité. Richard Greene fit un premier exposé de ses multiples talents dans ce « 13 questions » aux paroles hermétiques (« Ils me montrèrent 19 terreurs dont chacune ébranla mon âme/Ils me lancèrent 13 questions dont chacune devint un gouffre infini... »), après quoi Seatrain nous donna la primeur de « Gramercy », un morceau qui figurera certainement sur « Marblehead Messenger », le nouvel album dont la sortie est imminente (peut-être même en trouverez-vous une chronique dans le présent numéro de Rock & Folk) ; il y eut ensuite « I'm willin », morceau tiré du répertoire de Little Feat (l'excellent groupe formé par Roy Estrada, ex-bassiste des Mothers) qui fut suivi d'une très jolie chanson, nouvelle elle aussi, dans laquelle Seatrain évoqua cette terre à l'histoire passionnante et mystérieuse qu'est la Louisiane. Et puis ce que l'on pourrait modestement appeler « The Greatest Fiddle Workshop on Earth » commença ; il commença avec le délicieux « Oh my love », à mi-chemin entre Buddy Holly et la musique jamaïcaine : à la fin de ce morceau, Rowan, Baskin et Atamanuik s'emparèrent de divers instruments de percussion, Kulberg annonça « and now, a song to square-dance to... » tandis que Richard Greene se lançait dans l'interprétation du splendide « Sally Goodin' »... On peut affirmer sans exagérer qu'une bonne partie du public fut instantanément clouée de stupeur devant la prestation de Greene : pratiquement inconnu en France celui-ci faisait



NOUVEAU MATERIEL

# Standel

## BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue Saint-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél. : 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 878.36.41

IMPORTATEUR NATIONAL LISTE DES REVENDEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE



brusquement oublier, en quelques minutes, la quasi-totalité des violonistes qui étaient déjà passés sur cette même scène (Sugar Cane Harris, Jerry Goodman et tous les illusionnistes du genre John Weider, Darryl Way, etc.), en ce qui me concerne, j'ai eu la chance de pouvoir apprécier « live » (et sur disques, naturellement) tout ce que le rock, la pop et le nouveau Country-Folk comptent d'archets, et je n'avais jamais été aussi définitivement conquis que ce soir-là; pas même aux premiers jours de Dave Arbus, ni même lors de la venue en Europe de It's A Beautiful Day (saviez-vous que David La Flamme avait été un moment pressenti pour tenir dans Seatrain le rôle qui est celui de Greene aujourd'hui?). Le grand atout de Richard-le-Magnifique semble être cette sobriété qui lui permet d'éviter bon nombre de clichés: il a joué avec des gens aussi différents que Gary Burton et Jim Kweskin, a accompagné Bill Monroe, a participé à l'enregistrement de splendides albums tels que « Mud Slide Slim » (James Taylor), « Woodsmoke and oranges » (Paul Siebel), « The Blue Velvet Band »; ce qu'il joue aujourd'hui est personnel et personne d'autre que lui n'a réussi jusqu'à présent à réaliser une synthèse aussi parfaite du jazz et du bluegrass (si vous ne me croyez pas, écoutez « O.B.S. » sur le précédent album. Capitol C 064-80.726). D'ailleurs le public, bien que peu nombreux (pourquoi les concerts les plus intéressants — Janis Joplin, Band, etc. — sont-ils toujours à demi-déserts?), ne se trompa pas et réserva une véritable ovation à Greene tandis que s'éteignaient les derniers échos de « Sally Goodin' »; dès lors la partie était gagnée pour Seatrain, l'audience accueillant avec enthousiasme chacune des interventions du violoniste qui fut le réel triomphateur de la soirée.

Après « Sally Goodin' », Kulberg annonça « Out where the hills », morceau composé en souvenir de l'époque où le groupe ne s'était pas encore installé dans le Massachussets et vivait... en Californie; si vous connaissez les lyriques (dus au poète Jim Roberts), vous savez tout ce que peut évoquer « Out where the hills »: nostalgie d'une époque qui a laissé au cœur un sentiment de miraculeux, célébration de la Nature, volonté de pureté; Seatrain donna une splendide interprétation de ce morceau et Richard Greene brilla une fois

encore, juste avant le désormais classique « Forevermore Forevermore... » qui constitue le final de « Out where the hills ». Pour le morceau suivant, ce fut au tour d'Andy Kulberg d'être mis en valeur; tandis que le bassiste se saisissait d'une flûte, mon voisin se pencha brusquement vers moi et me souffla à l'oreille: « Flute thing »... Oui, c'était bien « Flute thing » du Blues Project, ce groupe exceptionnel dans lequel passèrent Al Kooper, Steve Katz, Danny Kalb, Artie Traum, Roy Blumenfeld et Kulberg; en fait, le tout dernier album du Blues Project (Planned Obsolescence. Verve Forecast S-3.008; sorti en janvier 1969) fut enregistré par le premier Seatrain; c'est le même groupe qui grava un album intitulé « Sea Train » pour A & M: ce disque sortit en juillet 1969 (A & M SP 4.171).

## QUELQUES IMAGES de +

« Out 1 », le film de Rivette, dure 12 h 40. Cela pose bien entendu des problèmes de programmation, de coût, de copie, d'exploitation. Rivette s'inquiète aussi de savoir si son film n'est pas un pensum: « Qu'est-ce qui fait qu'un spectateur accepte ou subit jusqu'au bout la projection? Quelle est la part du chantage, de l'intimidation, celle de la manipulation? » Ce film fleuve a été présenté à la maison de la culture du Havre. Rivette a fait un autre montage de 4 h 1/4 et il espère beaucoup en la vidéo cassette pour commercialiser son expérience. Jacques Rivette a été, avec Truffaut, l'un des pionniers des « Cahiers du Cinéma ». Son « Paris nous appartient » (1958-60) avait bouleversé bien des

Andy Kulberg mit à profit « Flute thing » pour faire une éblouissante démonstration de ses talents de flûtiste et prouver une fois encore à quel point le groupe a de solides racines dans le jazz. Le public sembla beaucoup apprécier le vieux morceau du Blues Project et Seatrain termina sa prestation sur « O.B.S. », ce « Orange Blossom Special » qui est pour les fanatiques texans du Grand Ole Opry ce que « Satisfaction » ou « My generation » sont pour vous; « O.B.S. » fut pour Richard Greene, violoniste et mandoliniste extraordinaire, l'occasion qui lui permit de convaincre l'ultime partie de la salle encore réticente: Seatrain quitta la scène sous les rappels mais ne put revenir. Dommage; on serait bien resté toute la nuit avec Kulberg, Greene et leurs amis de Seatrain. — YVES ADRIEN.

de fesses en gros plans. Cox désapprouve le nudité et aurait réalisé ce film « pour tenter de sauver son mariage ». C'est du moins ce qu'il a déclaré au juge. C'est la situation de la petite Kyoko (« Don't worry Kyoko ») qui était l'enjeu de la plaudoire. Cox a montré au magistrat un film intitulé « To Kyoko, Merry Christmas from Mummy and John ». On y voit des scènes du « love in » d'Amsterdam et John Lennon et Yoko dans le fameux lit d'amour répondant aux journalistes. Kyoko est présente sur l'image. La justice a décidé qu'il était anormal d'utiliser ainsi une enfant. Kyoko a été confiée au papa et la maman n'a plus qu'un droit de visite. Dans son premier album Lennon chante « Mother » et sa douleur personnelle est tragique. Aujourd'hui il a plus de 30 ans et ses propres

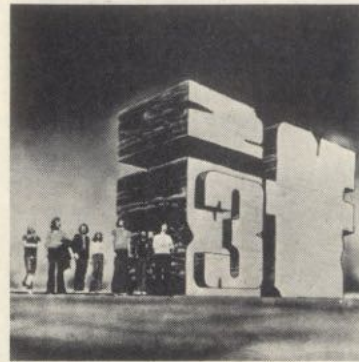


idées reçues à l'époque. Puis c'est l'aventure, en 62, de « La Religieuse » (censure = pub) et en 67 « L'Amour fou ». Avec « Out 1 », Rivette se lance dans l'underground. Anthony Cox, ex-mari de Yoko Ono renie son passé culturel et notamment « Film Number 4 » qui montrait un certain nombre

enfants auront sans doute plus de raisons psychologiques de souffrir qu'il n'en avait lui. Un film sur Hendrix circule aux Etats-Unis « Jimi Plays Berkeley », 55 minutes. C'est le reportage d'un concert en 1970. La technique est conventionnelle (zooms, close ups) mais c'est Hendrix et sa force



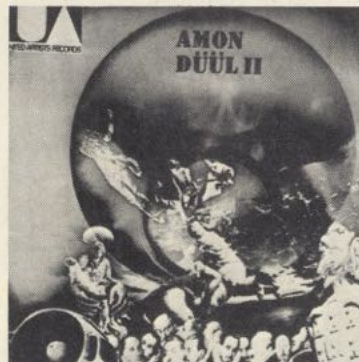
# ECOUTEZ CETTE PAGE



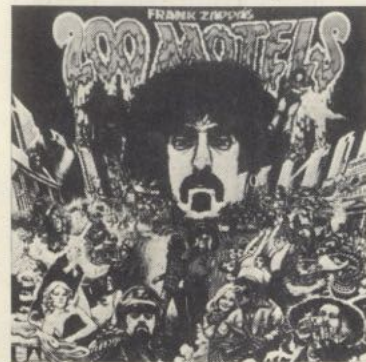
IF3  
disque: UAG 29 158  
cassette: C. 1922  
cartouche stereo8: L 9922



ERIC BURDON-JIMMY WITHERSPOON  
GUILTY  
disque: UAS 29 251  
cassette: C. 1930  
cartouche stereo8: L 9930



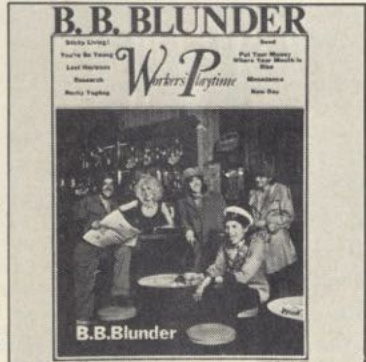
AMON DUUL II  
TANZ DER LEMMINGE  
album 2 disques UAD 60003/4



FRANK ZAPPA  
+MOTHERS OF INVENTION  
bande sonore du film 200 motels  
2 disques+poster géant  
+livret couleur 16 pages  
disque: UAS 29218/19



HAWKWIND  
IN SEARCH OF SPACE  
super pochette spéciale  
+livret 18 pages  
disque: UAS 29 202



B.B. BLUNDER  
WORKERS' PLAYTIME  
disque: UAG 29156



DISQUES ET BANDES MAGNETIQUES UNITED ARTISTS

magnétique. En France, la saison n'est pas très bonne. Le cinéma est placé sous le signe de la violence. « Ou est passé Tom ? » de José Giovanni pose le problème d'un jeune homme non-violent qui apprend à tuer pour anéantir un fasciste. On pense souvent à « Z » et surtout à « L'Aveu »; cela ne va d'ailleurs pas plus loin. Giovanni était un bon scénariste (romancier). Aujourd'hui sa verve, en recherchant l'actualité, lui fait oublier l'essentiel: le souffle cauchemardesque propre à la série noire. Rufus joue le héros. Rufus, c'est le garçon « à la gueule de travers » dont tout le monde parle. Au petit théâtre du Ranelagh, ce jeune comédien (« Les 300 dernières ») donne un coup de poing à l'estomac. Il arrive sur scène en demandant au public s'il ne le dérange pas. Et il part dans un délire schizophrénique, à la recherche de sa (la nôtre aussi) personnalité. Rufus, même s'il est récupéré par le cinéma commercial, aura prouvé ses talents.

Michel Mardore, journaliste-critique comme Labro (et treize ans après Godard, Truffaut, Chabrol) a empoigné la caméra. « Le Sauveteur » c'est un nazi qui fait croire à une jeune fille (Murielle Catala) qu'il est résistant britannique. Comme dans « Le Chagrin et la Pitié », mais ici en fiction, on nous raconte la vie de tous les jours des Français pétainistes. Et la violence finale, la répression, s'annonce presque comme une punition pour tous ceux qui ferment les yeux sur les événements qui ne les concernent pas directement.

Avec « Le Soleil Rouge », Terence Young (le grand maître du génial « James Bond contre Docteur No ») se lance dans le western gadget. On se demande comment Goscinnny n'avait pas pensé plus tôt, dans un Lucky Luke, à introduire un Samourai dans les plaines de l'Ouest. Les Indiens (en fait des Gitans) sont ridicules. Bronson a retrouvé sa classe des « 7 Samourais » et Toshiro Mifune, le comédien japonais (de tant de Mizogushi), est étonnant. On rit beaucoup. Malheureusement cette escalade dans la violence et dans le clin d'œil, depuis les « dollars » italiens de Leone, nous fait perdre le charme du western classique. A quand le retour en force de la vieille garde, cette vieille crapule de Ford en tête ?

Robert Aldrich (créateur d'un western classique inoubliable, « Vera Cruz ») a fait un remake de « Pas d'orchidées pour Miss Blandish », classique du

policier (James Hadley Chase). On pense à « Scarface », à « Bonnie and Clyde », à « Bloody Mama », mais Aldrich, qui avait le premier ajouté la terreur à la violence dans « Kiss me deadly » (« En 4<sup>e</sup> vitesse »), n'a rien à apprendre de personne. Ça saigne avec des relents de Tennessee Williams. Ça aime comme dans Faulkner ou Caldwell. Scott Wilson nous révèle, en tueur débile, qu'il a une tête aussi fascinante que celle de Rufus, pourtant remarquable. Et quel scénario ! Jamais Chase n'avait été aussi loin dans la peinture d'un pays qu'il connaît à peine (il est Anglais et vit sur la Côte d'Azur). En relisant ses romans, j'ai quand même été déçu. Dans « Le dernier du colt » ses tueurs sont un couple

de hippies. Dans « Un hippie sur la route », les camionneurs ont très peur des chevelus qui assassinent. Dans une « Bouffée d'or pur », comme par hasard, l'un des méchants espions russes est un beatnik. Et dans « Simple question de temps », l'auteur trouve inconvenant que le jeune héros drogué soit trop feignant pour tuer sa tante milliardaire. Mais ne lui en voulons pas trop. C'est le propre du roman noir de styliser les personnages. Un flic est toujours pourri, un journaliste acheté, un banquier véreux, un roi du pétrole vicieux, une jolie fille intéressée. Il est normal qu'il dépeigne la jeunesse sous son plus mauvais jour, car autrement il ne plairait plus. Il faut s'adapter au goût du jour. — FRANÇOIS JOUFFA.



BLUES CONVENTION  
Santana a commencé ainsi.

## GROUPE au GOLF

Au Golf Drouot, c'est reparti, et bien. Les groupes viennent, aussi nombreux que les années précédentes, mais on remarque une amélioration très nette de la musique entendue sur le Tremplin, progrès évident chez les amateurs, qui hésitent de moins en moins à venir jouer ce qu'ils ont envie de jouer, sans complexes, sans truille. Six groupes se présentèrent, le 1<sup>er</sup> octobre, deux devaient être déclarés vainqueurs: Psy-

## il faut sortir le soir

**Sun Ra & Intergalactic Research Orchestra.** Le 13/11 : Montbéliard, Maison des Arts & Loisirs ; le 16 : Anancy, Maison de la Culture ; le 17 : Nice, Palais de la Méditerranée ; le 18 : Marseille, Maison de la Culture, deux concerts ; le 19 : Grenoble, Maison de la Culture ; le 20 : Bordeaux, Sigma ; le 27 : Paris, Théâtre des Champs-Élysées.

**Triangle et Martin Circus :** le 17/11, Faches-Thumesnil, Salle des Fêtes, 25 et 15 F (étudiants), organisé par l'Ecole Supérieure de Commerce de Lille.

**Martin Circus, Présence, Christopher Laird :** 13-14/11 au festival pop de Courbevoie, Salle des Fêtes avec, en outre, Phalengers, Mollock, Contrepoint, Eve, Songe, New Day, etc...

**Triangle :** le 5/11, Courbevoie, Stade (Municipal?) ; 6, Bordeaux ; 13, Villefranche/Saône ; 21, Boule-zille (59) ; 28, Golf Drouot.

**Cohelmec Ensemble :** le 20/11, Maison des Jeunes de Fresnes, 21 h, 6 F.

**Stars of Faith (gospel) :** le 9/11, Faculté d'Assas, Paris-6<sup>e</sup>, 12 et 20 F, 21 h.

**Patto et Jellyfish,** prévus en novembre à la Maison de la Jeunesse de Soignies (Belgique).

**Ingeborg Liptay (jazz) :** 12-13/11, Colombes, Maison des Jeunes et de la Culture, 20 h 30, 10 et 8 F.

**Oscar Peterson :** 9/11, Salle Playel, 21 h.

**Alice Cooper (2/11), Nucléus (9/11), Ponty (16/11)** à la Salle Polyvalente de L'Espace Cardin, Théâtre des Ambassadeurs, avenue Gabriel, Paris-8<sup>e</sup>, sans oublier **Terry Riley/La Monte Young,** le 23 et du Free Jazz le 30, 15 F.

**Jazz Nite Orléans :** le 13/11, 8<sup>e</sup> Jazz Band Ball, Grande Salle de la Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris-5<sup>e</sup>.

**Blues :** Pas d'American Folk Blues Festival cette année mais Big Joe Williams, Cousin Joe, Gatemouth Brown, Jimmy Dawkins, Mac Thomson, Ted Harvey le 19/11, Salle des Fêtes de Bagneux, 21 h.

**Total Issue :** le 14/11, Avignon ; 13/11, Marseille ; 1/11, Golf Drouot.

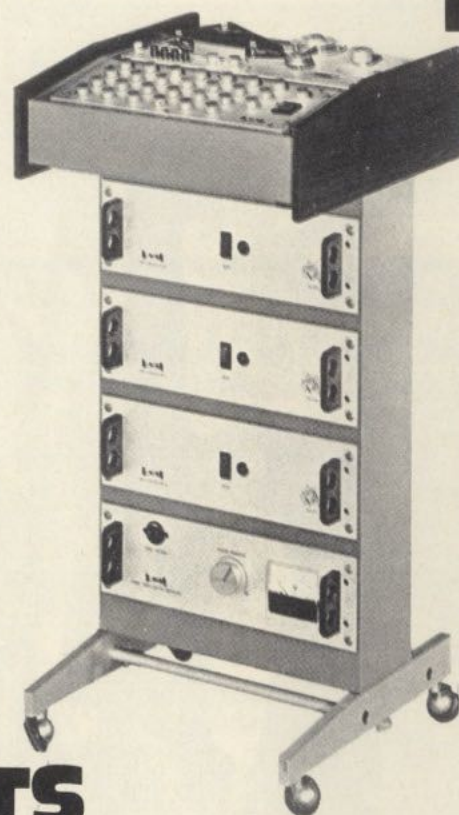
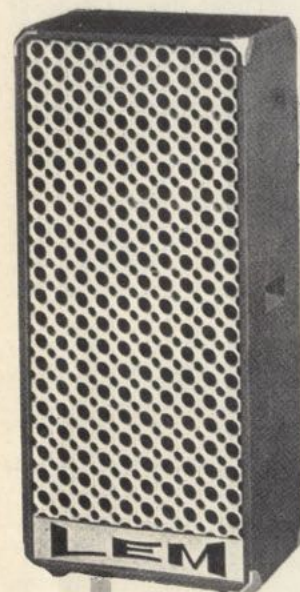
**Miles Davis :** le 17/11 : Bordeaux ; le 18 : Lyon.

**Zoo & Léo Ferré :** 3, Clermont-Ferrand ; 4, Dijon ; 5, Grenoble ; 8, Nancy ; 9, Lille ; seuls : 11, Golf Drouot ; 13, Echolas (69) ; 19-20 : Montpellier ; 26, Enghien, Alambic du Roy ; 27, Châtenoy-le-Royal, et, avec Ferré, Mutualité du 22 au 25.

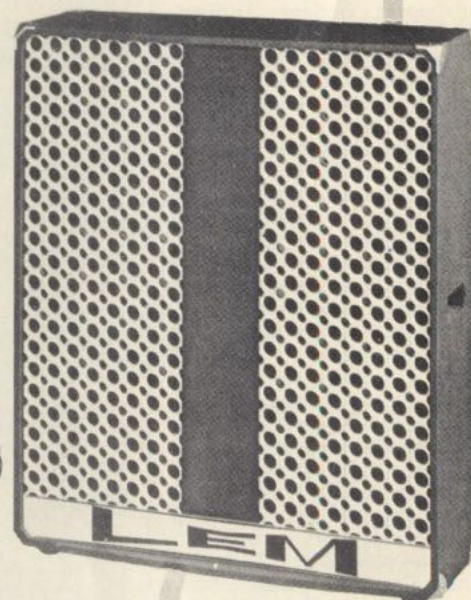
**Daydé :** 5, Rennes ; 6, Wagram, Montgeron ; 7, Pagny-d'arrière-Barrine ; 13, Chartres ; 21, Melun ; 26-27-28, Belgique.

**Tribu :** le 3, Caen. — JACQUES CHABIRON.





**LA  
MEILLEURE  
SONO  
ACTUELLE**



**150 WATTS  
COMPLETE  
7940 F**

Votre revendeur vous renseignera. Documentation à :

**GAFFAREL MUSIQUE**

MARSEILLE 1<sup>er</sup> - 3, rue Guy-Mocquet, téléphone : 16 91-48.34.24  
PARIS-IX<sup>e</sup> - 18 bis, rue de Bruxelles, téléphone : 874.40.03

chose et L'Enips. Ils prirent le meilleur sur l'Arc-en-Ciel, Défi Science Mentale (1), Micke Sweetfield, et Raspoutine. Raspoutine faillit d'ailleurs bien faire partie des élus : ces cinq jeunes gens, de Roubaix, plurent beaucoup au public qu'ils distrairent grâce à leur sens de l'humour voire du gag. Sans doute est-ce dû au fait que trois de ces musiciens sont Italiens et que leur tempérament les incite à ne pas trop se prendre au sérieux lorsqu'ils interprètent, ré-arrangés, des morceaux des Yardbirds ou des classiques du hard-rock. Leur formation musicale individuelle, leur habitude de la scène (ils jouent depuis de nombreuses années) leur permettent de surmonter allègrement le fait que Raspoutine n'existe que depuis trois mois ; mais ils placent tous leurs espoirs en ce groupe, après avoir roulé leur bosse pendant trop longtemps, sans succès. L'Enips est un groupe de Paris. André Viaud et Richard Atlani jouent de la guitare, Gilles Rousseau de la batterie, et Pierre Demouron de la basse. Ils essaient de restituer dans la musique de leur groupe celle des gens qu'ils aiment, pêle-mêle : Mothers, Mick Jagger, Soft Machine, Who. Un zeste de Porsche 911 S, et vous aurez une vague idée de la musique de L'Enips, dont nous aurons certainement l'occasion de reparler. Idem pour Psychose, groupe de la région parisienne, composé de quatre musiciens (basse, batterie, guitares, + kazoo et sax) qui écrivent eux-mêmes les morceaux de leur répertoire, chantés soit en anglais, soit en français.

De nombreux groupes professionnels vinrent au cours de cette période : Kiss, groupe anglais, les 17, 18 et 19/9, ultra-professionnel, consciencieux, musiciens compétents qui ne s'aventurent jamais dans une musique trop compliquée pour eux. Un excellent Brian Auger's Oblivion Express, le 24, qui attira une bonne quantité de spectateurs, avec un Brian Auger dont on a peut-être un peu trop tendance à oublier qu'il fut l'un des premiers organistes pop digne de ce nom, et qu'il ouvrit la voie à de nombreux autres. Un Catharsis qui apparaît diminué par le départ de la chanteuse, Charlotte, mais qui prouva aisément qu'il faudra compter avec lui, dans l'avenir. Espérons qu'ils ne failliront pas à la tâche qui leur incombe : donner une suite à « Masq » (ne pas confondre avec le groupe du même nom) qui a remporté un succès considérable cet

## HENDRIX ET JOPLIN

C'est Pilote, agréable journal en dépit des attaques dont il est l'objet ces derniers temps (on est content de soi chez les confrères) qui a publié ce récit sur les disparus de la pop-rock-jazz music. Il est question d'un univers underground où se sont enfuis Charlie Parker, John Coltrane, Eric Dolphy, Janis Joplin, Albert Ayler, Jimi Hendrix, Otis Redding. Et c'est dû au dessin et à l'imagination de Linus et Vern.



été. Le son de Catharsis est très particulier, et unique, mais cette musique, ne s'accommoderait-elle pas d'un effort sérieux effectué au niveau de la concentration des thèmes, parfois développés à l'excès ? Beaucoup de monde à la « Foire aux Orchestres », organisée par l'agence Gaillard, le 29/10. De nombreux stands étaient occupés par les membres de : Martin Circus, Wallace Collection, Magma, Dynastie Crisis, Blues Convention, King Harvest, ou Christopher Laird, Herbert Léonard, Brian Auger. Les 2 et 3/10, le Tremplin devint le domaine de ce groupe fort sympathique qu'est Les Moonlights. On ne peut rien reprocher aux Moonlights. Ce sont des instrumentistes compétents, des gens qui ont le respect du public, de l'enthousiasme et du dynamisme à revendre. Il se pourrait fort bien qu'un disque enregistré par eux, bien produit, puisse faire quelque chose d'intéressant. Blues Convention se produisit le 8/10, ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps à Paris. Ce groupe fait partie, comme Les Moonlights, d'ailleurs, d'une lignée dont le chef de file pour la France est Dynastie Crisis. C'est-à-dire que tous ces groupes, sur scène, et la scène est leur élément, jouent une musique qui « rentre dedans ». Une musique fortement rythmée, simple, mais très

en place. Aucune bavure ou hésitation, pas le moindre flottement dans l'ordonnance du spectacle. Et des groupes comme Blues Convention, il y en a des dizaines, maintenant, qui attendent un bon titre, pour faire un bon disque. Santana a commencé ainsi, après tout. Rhésus O est plus ambitieux, aux frontières du jazz ou de la pop ; il resta tout le week-end, et reviendra prochainement. Cette soirée du 8 nous donna l'occasion de découvrir un excellent groupe hollandais, Beautiful Idaho, et, le 10, Wild Beauty of Sadness obtint un franc succès : ce nom étrange est celui d'un groupe qui se complait dans les chansons douces, dans les guitares sèches et les jolies mélodies. Beaucoup de travail reste à faire, car ces jeunes troubadours n'ont pas choisi la voie la plus facile. Mais elle est bonne, et le résultat en vaut certainement la peine. Programme de novembre : Sam. 30, dim. 31/10 : Pulsar (vainqueur du jamboree Belin). Lundi 1/11, à 15 h : Total Issue. Jeu. 4/11 : Claude Povillon. Du 5 au 7 : Lover's Love. Jeu. 11, 15 h : Zoo. Vend. 12 : Finale Opération Pop Promotion : 10 orchestres. Sam. 13, dim. 14 : Tac Poum Système. Ven. 19 : Markusfeld. Sam. 20 : Lard Free. Dim. 21, 15 h : Herbert Léonard. — JACQUES CHABIRON.

## BRUI TS de L' OMB RE

L'underground à la française se débat dans ses contradictions : besoin indispensable de sortir de l'anonymat (pour pouvoir continuer) en même temps que refus d'utiliser, au nom d'une pureté mythique, une quelconque efficacité « professionnelle » (en utilisant au maximum les médias par exemple). Aussi certaines feuilles apparues depuis un an, faute d'avoir établi un réseau de distributeurs, d'avoir constitué une véritable équipe, se dirigent vers une mort inéluctable. C'est



# SOUND

ELETTROACUSTICA

# SOUND

ELETTROACUSTICA

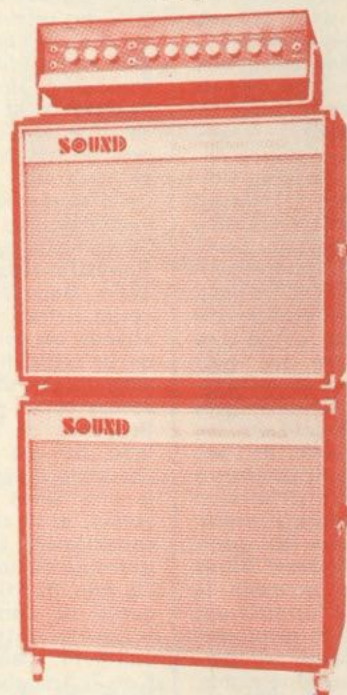
# SOUND

ELETTROACUSTICA

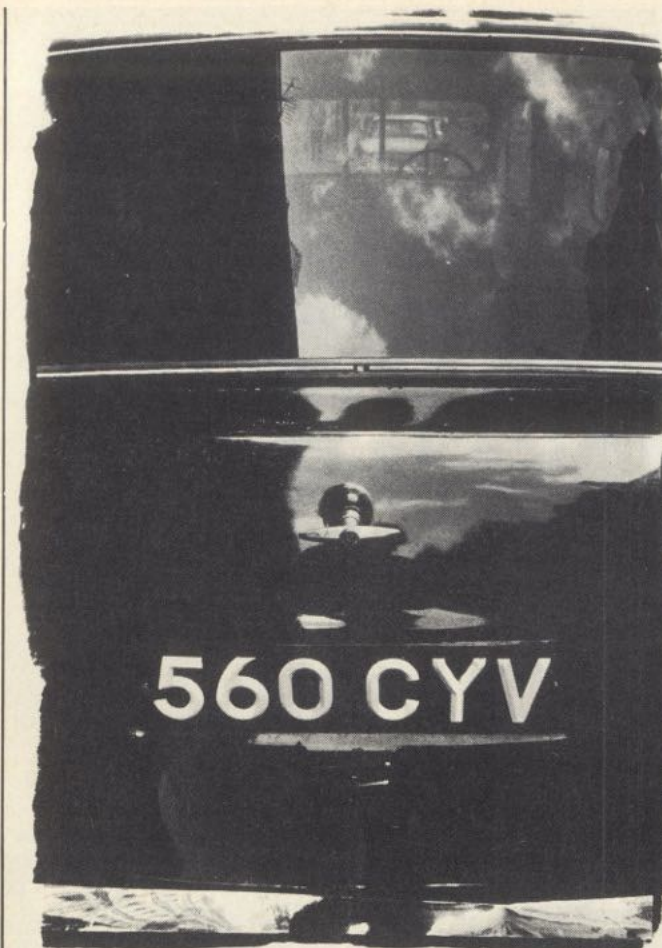
# SOUND

ELETTROACUSTICA

SOUND



Instruments électroniques - Amplificateurs - Sonorisations  
En vente chez tous les revendeurs spécialisés et grands magasins  
Importateurs pour la France: **LUTHERIE CENTRALE**, 206, rue Lafayette, PARIS-10<sup>e</sup>, vente exclusive en gros - Pour la Belgique: M<sup>on</sup> **HAMELRIK**, 65, rue d'Artois, BRUXELLES



le cas par exemple d'« Anathème ». Ce qui donne à ceux qui l'avaient créé un sentiment d'échec et une certaine rancœur. Sans oublier les luttes de clans, les susceptibilités. Le résultat: un grand désarroi des dessinateurs, des « créateurs » de tout ordre. « Loesh » par contre, revue marginale de bandes dessinées en est à son quatrième numéro. Une périodicité régulière, une excellente distribution dans le réseau parallèle aidant « Loesh » à devenir le refuge des dessinateurs marginaux. Il est certes difficile de découvrir chaque mois un Crumb, un Cobbs, un Reiser, un Willem, un Gébé, un Guitton, mais la revue a ce mérite d'être faite à partir de bandes inédites, œuvres d'inconnus. Le mois prochain nous pourrions sans doute évoquer la nouvelle formule du « Parapluie », un des espoirs, une des seules tentatives originales de la presse marginale française. Le tirage offset sera de vingt mille exemplaires et cela devant le succès obtenu par les premiers numéros. « Falatoff », un des nombreux « fanzines » de bandes dessinées fait paraître un numéro 1 qui, comme il était annoncé dans le n° 0, a vu sa présentation et son contenu

améliorés. Certes, la forme n'a rien de très originale, ni de très subversif, mais on y trouve des informations sur les autres fanzines, une interview de Gotlieb, la publication d'une nouvelle bande au graphisme travaillé, Bussy de Rungis, climat moyenâgeux qui se réfère à celui du maître Foster, créateur de Prince Vaillant. Un numéro spécial sur Fred est annoncé. Ce qu'offre de plus intéressant ce fanzine c'est peut-être la page caricaturale sur la publicité de Devillard (adresse: 3 bis chemin des Carrières, 95 - Soisy). Le théâtre du Chêne Noir de Gérard Gelas, qui naquit marginalement à Avignon, a réussi à sortir maintenant de l'ombre et s'est installé pour jouer « Aurora » à la cartoucherie de Vincennes. L'accompagnement musical free-pop de la pièce a été enregistré et le disque doit sortir incessamment chez Futura Records (Coll. Voix - 01). Pour ceux qui écrivent parce qu'ils ne trouvent pas les disques sous le label Futura, seul véritable tentative discographique marginale en France, ils peuvent s'adresser directement à Gérard Terronès (Futura Records, 61, rue Meslay, Paris-3<sup>e</sup>).

Lenny Bruce était un chansonnier américain. Mais un chansonnier un peu spécial: « junkie », obscène, effroyable, scandaleux. Mort à quarante ans (en 1966), il avait connu très souvent la prison pour pornographie, scatologie. Un humour destructeur qui venait contrarier l'hypocrisie de l'Amérique puritaine et libérale. Il a influencé directement par ses sketches tout l'underground américain qui reprit à son compte cette frénésie caricaturale de provocation et de libération des tabous. Les Fugs, Crumb, Jerry Rubin, Abbie Hoffman et surtout Frank Zappa peuvent être considérés comme ses disciples. On le redécouvre maintenant, on exhume des enregistrements de ses sketches, ses satires atroces. Il employait un vocabulaire argotique qui le rend difficilement traduisible. Seul en France, « Actuel » s'est essayé à en traduire des extraits (n° 10-11). Douglas vient, aux Etats-Unis, de rééditer un enregistrement initialement paru sous le titre « To is a preposition; come is a verb ». Le nouveau titre du LP: « What I was arrested for » (Douglas 2). Givaudan (201, bd St-Germain) a importé cet album ainsi que ceux parus il y a quelques années chez Fantasy: « Lenny Bruce-American », « Lenny Bruce's interviews of our time », « I am not

a nut, elect me ». Chez Givaudan aussi, un album où Ginsberg récite ses poèmes parus sous le titre « Howl ». Et un document essentiel, un recueil de photos présentant les œuvres de Warhol, des photos de tournage de ses films, de ses superstars (Viva), de Nico et du Velvet Underground. Des documents donc sur tout ce qui fut une époque du Chelsea Hotel et qui fait déjà partie de la « légende de l'underground doré ». (« Andy Warhol » — catalogue réalisé à l'occasion de l'exposition au Maderna Musset de Stockholm).

Ciclop-Film, une jeune coopérative de distribution de films prend le départ en sortant dans une petite salle (le studio Lafayette, 51, rue Lafayette), à partir du 1<sup>er</sup> novembre, le film canadien de Robin Spry « Prologue » dont nous avons parlé dans la suite d'articles sur le cinéma (précisément dans le numéro 56, p. 67). C'est un film sur les incertitudes de l'action à entreprendre pour la jeunesse en marge. Rappelons que le film a été tourné pendant les manifestations de Chicago en 68. Il est indispensable que ce film ait un minimum de succès pour que l'on puisse avoir accès à d'autres films réalisés de façon plus ou moins marginale. — PAUL ALES-SANDRINI.

## TRIP AU MAROC<sup>2</sup>

### MARRAKECH EXPRESS

Le soleil brûlant faisait rissoler les occupants de la petite deux chevaux. Le vent de sable latéral, puissant, chaud, rendait la progression difficile. Des hallucinations fréquentes s'emparaient du conducteur, qui ne percevait plus dans le paysage qu'une atmosphère liquéfiée, lourde, infinie. Chaque détour semblait la prolonger encore dans ces espaces toujours semblables, d'où naissaient par moments l'insupportable angoisse de se trouver ainsi, seuls, dans désert. Et puis des arbres apparurent, très espacés d'abord, puis en oasis touffues, sur les côtés de la route. Après quatre heures passées dans cette infernale étuve, les premiers remparts d'une citadelle surplombant Marrakech se découpèrent sur l'horizon. Tout semblait prendre une direction précise, vers la haute tour carrée d'une

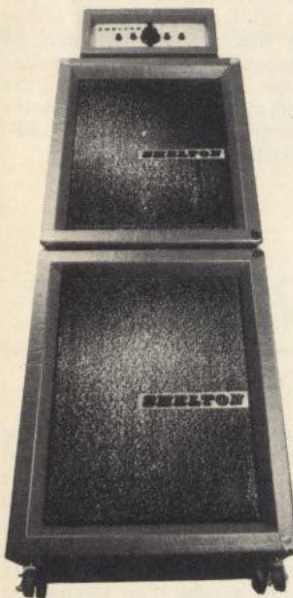
mosquée. L'air était empli de poussière ocre, les gens avaient la peau ocre, les murs étaient uniformément ocre. Ce n'était plus qu'un seul ton, une seule lumière. Et nos yeux épuisés cherchaient dans la moiteur le repos espéré d'un tendre ton pastel ou d'un éclat de rouge, bordé d'azur tranquille. Passée la Koutoubia, le marché dormait, écrasé de chaleur, et sur la grande place, quelques enfants traînaient, guides ou mendians, cherchant sans trop d'espoir à cette heure étouffante, les dirhams généreux de touristes écroulés. Les mouches étaient la vie, bourdonnant alentour, et les mains paresseuses qui les chassaient parfois retombaient aussitôt sur des flancs endormis. Ce n'est que vers cinq heures que l'air se rafraîchit, et l'âme de la ville se révéla enfin. De toutes les rues menant vers la



# SHELTON THE BEST OF ALL



SONO 200 A 1600 W  
(boîte de mixage sur pied)



STUDIO 90 W  
1 corps

GÉANT 100 W  
3 corps

**7 coloris pop au choix  
pour votre sono**

GAINAGE TISSUS DE LUXE

**SHELTON - FRANCE**

SAC POSTAL 1 • 78 HOUILLES • TÉL. 968.70.03

En plein centre de Paris,  
un nouveau centre important  
pour vos achats

## MUSIC CITY

15, rue Turbigo, PARIS-2<sup>e</sup>  
Métro Étienne-Marcel

présente aux professionnels et  
amateurs une gamme complète  
de guitares, d'amplis, d'orgues,  
de batteries, d'instruments à vent,  
etc...

*des meilleures marques mondiales  
aux meilleurs prix  
et aux meilleures conditions*

VENTE A CRÉDIT - REPRISES  
ÉCHANGES - OCCASIONS

EXPÉDITIONS FRANCO  
DANS TOUTE LA FRANCE

grand'place, un caravansérail de cris et de couleurs commençait à emplir les souks et les boutiques. La rumeur montait et, aux cris des enfants, se mêlait bientôt le sourd martèlement des tambours des Guenoua. Sautant, tourbillonnant, faisant mille pirouettes et jolis jeux de tête, ils semblaient assumer à eux seuls tout le rythme, le cœur même de cette animation, pendant qu'aux alentours s'exhibaient les bateleurs, acrobates et charmeurs de serpents, conteurs et guérisseurs, prophètes et pytonisses, voleurs, crieurs, et grands comédiens, vendeurs d'eaux et arracheurs de dents, bonimenteurs ou simples mendiants.

Petit à petit pour nous, il devenait plus clair que cet immense carnaval, cette fête colorée, ces guenilles dorées et ces regards bizarres n'étaient sans doute qu'un cirque, une carte postale que des touristes avides de souvenirs exotiques, avalaient goulûment contre la belle monnaie de leurs portefeuilles craquants. Le folklore se vendait comme plus loin les chemises, et les cuivres étincelants, les étoffes et les tapis d'Orient, les bijoux berbères et les ceintures cloutées. Telle une bouche avide, l'entrée des souks aspirait ses victimes par milliers et ne les rejetait qu'après un long séjour dans le dédale infini de ses boyaux charmeurs pour opérer vite fait, magie marocaine, la délicate osmose des souvenirs aux dirhams. On les voyait sortir, chargés de mille choses qu'aucun d'entre eux sans doute n'oserait encore porter une fois dans son bureau.

Notre quête de l'Orient mythique un instant se trouva sur le point de cesser, tant ce mercantilisme à nos yeux apparut dans sa splendeur gratuite et dépourvue d'esprit. Certes il était drôle, un moment, de marchander des riens pour le plaisir de voir triompher son point de vue. Mais chaque jour un peu plus, le cœur s'effritait à ces jeux de malins. C'est en perdant un jour notre dernier dirham qu'enfin se révéla cette hospitalité que tous les voyageurs jusqu'ici ont chanté. La Medina s'ouvrit à nos yeux éblouis et le vrai cœur arabe enfin battit pour nous. De maison en maison, nous avons traîné, partout accueillis en toute simplicité, buvant beaucoup de thé, mangeant le très bon pain que la mère le matin allait au four voisin cuire pour la journée. Nous parlions par gestes et nos esprits savaient que ce langage simple allait plus loin souvent que nos mots

### VARIATIONS + 1

Le nouveau chanteur des Variations, c'est David Chevalier. Lorsqu'il a appris que Joe Lebb avait quitté le groupe, il a pris un aller simple de Pau à Paris. Les Variations l'ont auditionné et immédiatement engagé : il chante, joue de l'harmónica et de la guitare ; il risque même d'apporter un deuxième souffle aux Variations.



habituels. Nous réchauffions nos cœurs en même temps peut-être que nous les dévoilions ; nous recevions sans gêne et donnions sans regret. Nous apprenions à vivre, et sans doute à aimer. Et puis vint le jour après trois semaines sans nuages, de plier nos bagages et remonter chez nous. La ruelle toute entière voulut nous escorter. Les enfants, qui savaient nos prénoms, et le vieillard avec qui

j'échangeais chaque matin le bonjour. Toutes les fatmas du coin pour nous ne portaient plus depuis longtemps le voile. Au détour de la rue, la tristesse m'envahit. Et je me sentis seul, malgré la douceur d'une amie. Plus tard dans la nuit, nous roulions vers le Nord. Marrakech était rouge, ouverte et généreuse. En pensant à Paris, si loin d'ici pourtant j'aurais voulu savoir pourquoi je roulais vite. — ALAIN DISTER.

aujourd'hui chose faite et celui-ci (CBS S 64.430), intitulé « Great wall of China », est une grande réussite vocale, instrumentale et poétique (sur ce dernier point, notons que les textes — très beaux — de toutes les chansons ont été reproduits sur l'enveloppe intérieure et que cette pratique commence enfin à devenir un peu moins rare : il y a des années que nous râtons à ce sujet). « Great wall of China » doit sortir prochainement aussi au Japon tandis qu'aux États-Unis, la Columbia craint de le publier, le jugeant de son propre aveu « trop beau » : un groupe américain dont le premier enregistrement commercial paraît en France et se voit refusé dans son pays d'origine, on aura vraiment tout vu !

L'une des musiciennes, Tobia Taylor, ayant quitté récemment le groupe ; Mormos se compose actuellement de trois garçons et deux filles :

James Cuomo (tous instruments), auteur-compositeur de la plupart des chansons et

## MORMOS ?

### CINQ AMÉRICAINS DE FRANCE

Au mois d'avril dernier, Gilles Bleiveis et Martine Hussenot, qui travaillent déjà avec une équipe de chanteurs fort sympathiques (parmi eux Gilles Vigneault, Jacques Yvart, François Béranger), me firent entendre la bande-maquette du premier album d'un nouveau groupe américain résidant à Paris : Mormos. C'était une musique acoustique raffinée, avec d'admirables parties de flûte et de violoncelle, entre autres. S'il fallait absolument faire des rapprochements, on en trouvait par moments avec l'Incredible String Band, par autres moments avec Third Ear Band, peut-être. Mais surtout le groupe possédait déjà une personnalité suffisamment affirmée, jouant « his own thing », son truc à lui, pour pouvoir se passer de toute comparaison, même élogieuse. Dans l'enthousiasme, nous décidâmes aussitôt de leur demander de venir jouer au festival de Malataverne, où tout

le monde (et eux les premiers) fut ravi de leur participation. Restait à l'issue de ce festival, à suivre le développement de leur musique et, pour commencer, à attendre la sortie de l'album en question. C'est

MORMOS  
Trop beau.







3 corps solo réverb  
3 corps basse  
220 W RMS



2 corps solo réverb  
2 corps basse  
150 W RMS (200 en crête)

chambaretaud

# WOODSTOCK

plus q'un festival !...  
une révolution dans le son

de 4790 f à 6990 f  
avec atténuateur, égaliseur  
et chambres de compression filtre cross-over

Catalogue couleur sur demande à  
**MUSIKENGRO** Importateur National  
14, rue des Tuileries, 69-LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40 et 83.52.48

ENEZ TOUS LES ESSAYER CHEZ  
NOS REVENEURS WOODSTOCK

03-VICHY : Rey. 06-NICE : Gatti. 11-NARBONNE : Rubio. CARCASSONNE : Serrano. 13-MARSEILLE : Scotto. AIX : Argence. 14-CAEN : La Boîte à Musique. FALAISE : Lacy. 16-ANGOULEME-ST-YRIEIX : Dubois. 18-BOURGES : Rotinat. 21-DIJON : Pansiot. 22-ST-BRIEUC : Au Diapason. 24-BERGERAC : Paolin. 25-BESANCON : Cusenier. 26-VALENCE : Brun. 29-N-BREST : Paris Music. 30-NIMES : Coste. ALES : Roche. 31-TOULOUSE : Baron. 33-BORDEAUX : Lecoq. 35-RENNES : Jouvin. 37-TOURS : Belleguic. 38-GRENOBLE : Michel. VIENNE : Herbelot. 39-LONS-LE-SAUNIER : Goy Millet. 40-DAX : Doux. 42-ST-ETIENNE : Fenet. ST-CHAMOND : Pellegrini. 49-CHOLET : Piot. 51-REIMS : Bouvier. VITRY-LE-FRANCOIS : Senegas. 54-NANCY : Guérineau. 57-METZ : Bemer. 58-NEVERS : Martin Guy. 59-LILLE : Milleville. DENAIN : R. Regis. CAMBRAI : Adam Musique. 60-CREIL : Chantome. 62-BOULOGNE : La Boîte à Musique. BRUAY-EN-ARTOIS : Huet. 63-CLERMONT-FERRAND : Rey. 64-LARRESORE : Betbeder. 67-STRASBOURG : Hawecker. SELESTAT : Boesch. 68-MULHOUSE : Mund. 69-LYON : Guillard. Bize. 70-VESOUL : Valli. 71-CHALON : Chevrier. 72-LE MANS : Bonvalot. 73-CHAMBERY : Herbelot. 74-ANNECY : Vèran. ANNEMASSE : David. 75-PARIS : Leprêtre. Victor Flore. 76-ROUEN : La Boutique des Jeunes. LE HAVRE : Le Havre Musique. 78-MEULAN : La Boîte à Musique. 79-NIORT : Deschaux. 80-AMIENS : Malinowski. 81-ALBI : Loupias. 83-TOULON : Argence. 84-AVIGNON : Darmon Mariotti. 86-POITIERS : Thevenet. 87-LIMOGES : Musico. Tél. 88-EPINAL : Guedin. 90-BELFORT : Gur. 93-LIVRY-GARGAN : Electronic Music. MONTREUIL : Klein.

morceaux du groupe. Avant de former Mormos, James a joué ses œuvres dans les pays les plus divers (États-Unis bien sûr, mais aussi Grande-Bretagne, Belgique, U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Japon). Il a également fait du théâtre expérimental, ainsi que diverses tentatives d'intégration de sa musique dans des pièces. Il a joué aussi dans le cadre du « Musicircus » de John Cage. Elliott Delman, guitariste classique depuis l'âge de dix-neuf ans, grand admirateur de Julian Bream et de Jerry Garcia (eh oui!), bien qu'il ne cherche à imiter ni l'un ni l'autre (eh non!). Rick Mansfield, vingt-deux ans, flûtiste depuis l'âge de dix ans. Par la suite, il a aussi appris le saxo et a joué au sein d'un grand nombre de formations de jazz et de musique électronique. Il a travaillé avec Elliott Delman aux États-Unis, juste avant de rejoindre Paris et Mormos. Sandy Spencer (violoncelle) : l'un des éléments vraiment déterminants du son de Mormos. Originaire du Connecticut, Sandy joue du violoncelle depuis l'âge de onze ans (je vous dis ça pour vous montrer que Mormos n'est le résultat, ni d'un désir d'être « dans le coup », ni d'un coup de tête de ses membres) et c'est à New York, en jouant pour « la Mama » au théâtre, qu'elle s'est convertie de la musique classique à la pop. Annie the Hat (chant), qui vient de Decatur dans l'Illinois, a d'abord chanté avec un

groupe de rock formé par des étudiants de son université : le « Coney Island Whitefish ». Mais ce groupe se sépara lorsque ses membres eurent réussi leurs examens (1), et c'est ainsi qu'Annie se joignit à Mormos. Les présentations étant faites, sachez encore que les gens de Mormos ont joué sur scène la musique de « la Mama », à New York puis à Paris; qu'ils jouent, chantent et dansent... Enfin, comme disent les publicités étatsuniennes : « Soyez parmi les premiers à les connaître ». Ils viennent également d'accompagner François Béranger pour l'enregistrement du second 30 cm (toujours CBS) de l'auteur de « Tranche de vie ». Ce disque viendra de paraître lorsque vous lirez ces lignes. En outre, on retrouvera (du 26 octobre au 14 novembre, et nous y reviendrons) Mormos dans un spectacle collectif avec François Béranger et Michel Buhler (auteur-compositeur suisse très prometteur) à Bobino dans la première partie d'un programme dont la seconde (ô joie!) sera assurée par Gilles Vigneault. Enfin, puisque nous parlons de Gilles Vigneault, sachez qu'un nouvel album du Québécois vient également de sortir (qu'est-ce qu'on va avoir à chroniquer!) sur sa marque personnelle L'Escargot. L'une des chansons de ce disque, dans lequel on peut entendre (autre nouveauté) un synthétiseur électronique, est dédiée au camarade Bob Dylan. — JACQUES VASSAL.



RAY CHARLES A PLEYEL  
Du 1<sup>er</sup> au 3 octobre, le génie n'a pas failli à sa réputation. C'est-à-dire toujours cette technique sans faille, toujours cette voix étonnante, mais, hélas, peu de surprises et une certaine routine : il est difficile, après dix ans de tournées, d'émouvoir sur commande et tous les soirs.

## HAUT-PARLEURS



LES PLUS PUISSANTS HAUT-PARLEURS  
POUR L'UTILISATION EN MUSIQUE  
ÉLECTRONIQUE ET SONORISATION

30 cm de 10 à 100 w RMS  
38 cm de 25 à 100 w RMS  
46 cm de 80 à 150 w RMS  
modèle HIFI de 10 à 75 w RMS



SÉRIE SUPER PUISSANTE « CRESCENDO »  
Aimant de 20.000 Gauss

3 modèles : 30 - 38 et 46 cm de 100 à 150 w

Quelques références de constructeurs sérieux utilisant FANE ACOUSTICS dans leurs fabrications :

SOUND CITY (GB)  
SIMMS-WATT (GB)  
WEM (GB)  
IMPACT (GB)  
ORANGE (GB)  
MUSIQUE INDUSTRIE (F)

LISTE REVENEURS ET DOCUMENTATION

musique industrie 31-33, rue de Lagny,  
94 - VINCENNES - Tél. : 808.89.86 +  
DÉPOT DE LYON : ETS PLAY-BACK  
37, rue Smith, LYON - Tél. (78) 37.86.42







# SONORISATION

# mi



*musique industrie*

**une solution définitive  
à tous vos problèmes d'amplification**

**LISTE DE NOS REVENDEURS ET DOCUMENTATION SUR DEMANDE**

**MUSIQUE INDUSTRIE PRODUCTION, 31-33, RUE DE LAGNY, 94-VINCENNES - TÉL.: 808.89.86**



Page 52



Page 44



Page 48

# 58

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Frank Zappa	1		Bruce Weber/UA
R & F Actualités	3		
Pop 2 Musique	3	Michel Marchon	Jean-Pierre Leloir
Richie Havens	5	Jacques Vassal	
Seatrain	7	Yves Adrien	Capitol
Cinéma	9	François Jouffa	
Golf Drouot	11	Jacques Chabiron	
Bruits de l'ombre	13	Paul Alessandrini	Gilbert Nencioli
Maroc	15	Alain Dister	
Mormos	17	Jacques Vassal	CBS
Ray Charles	19		Jean-Pierre Leloir
Bricoles	21	Philippe Paringaux	Gilbert Nencioli
Hit Parade	24		
Courrier	25		
Rufus	33	François-René Cristiani	
Télégrammes	35	Jacques Chabiron	
Seloncourt	36	Jacques Chabiron	Slogan
Who	40	Bruno Ducourant	Stephen
Moto Rock	44	Alain Dister	Alain Dister
Procol Harum	48	Yves Adrien	Jean-Pierre Leloir
Frank Zappa	52	Philippe Paringaux	Bruce Weber/UA
Janis Joplin	60	François Jouffa	Jean-Pierre Leloir
Londres	64	Michel Marchon	Jean-Pierre Leloir
Amon Düül	68	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Leonard Cohen	73	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Disques	74		
Presse Livres	98	Marjorie Alessandrini	
Rock Biz	99	Jean Tronchot	Robert Kanner
Pop Erudit	100	Yves Adrien	Gilbert Nencioli

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél. : 874-44-82 et 285-10-20 Revue mensuelle. Numéro 58, novembre 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 96.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Commission Paritaire : 44.498.



Melody  
Maker

# POP 30

Melody  
Maker

## SINGLES

- 1 (2) REASON TO BELIEVE/MAGGIE MAY  
Rod Stewart, Mercury
- 2 (4) TAP TURNS ON THE WATER ..... C.C.S., RAK
- 3 (6) TWEEDLE DEE TWEEDLE DUM  
Middle of the Road, RCA
- 4 (1) HEY GIRL, DON'T BOTHER ME ... Tams, Probe
- 5 (3) DID YOU EVER ..... Nancy and Lee, Reprise
- 6 (7) YOU'VE GOTTA FRIEND  
James Taylor, Warner Bros.
- 7 (5) I BELIEVE (IN LOVE) ..... Hot Chocolate, RAK
- 8 (9) COUSIN NORMAN ..... Marmalade, Decca
- 9 (10) FOR ALL WE KNOW ..... Shirley Bassey, U-A
- 10 (13) LIFE IS A LONG SONG ..... Jethro Tull, Chrysalis
- 11 (8) NATHAN JONES ..... Supremes, Tamla Motown
- 12 (19) FREEDOM COME FREEDOM GO Fortunes, Capitol
- 13 (12) BACK STREET LUV ... Curved Air, Warner Bros.
- 14 (11) I'M STILL WAITING Diana Ross, Tamla Motown
- 15 (14) IT'S TOO LATE ..... Carole King, A & M
- 16 (15) SOLDIER BLUE ..... Buffy St. Marie, RCA
- 17 (24) BUTTERFLY ..... Danyel Gerard, CBS
- 18 (30) SULTANA ..... Titanic, CBS
- 19 (—) WITCH QUEEN OF NEW ORLEANS Redbone, Epic
- 20 (16) DADDY DON'T YOU WALK SO FAST  
Daniel Boone, Penny Farthing
- 21 (17) NEVER ENDING SONG OF LOVE  
New Seekers, Philips
- 22 (21) MOON SHADOW ..... Cat Stevens, Island
- 23 (25) YOU DON'T HAVE TO BE IN THE ARMY  
Mungo Jerry, Dawn
- 24 (22) ANOTHER TIME, ANOTHER PLACE  
Engelbert Humperdinck, Decca
- 25 (28) SIMPLE GAME ..... Four Tops, Tamla Motown
- 26 (18) WHAT ARE YOU DOING SUNDAY? Dawn, Bell
- 27 (—) KEEP ON DANCING ..... Bad City Rollers, Bell
- 28 (—) SPANISH HARLEM ... Aretha Franklin, Atlantic
- 29 (20) LET YOUR YEAH BE YEAH ..... Pioneers, Trojan
- 30 (—) THE NIGHT THEY DROVE OLD DIXIE DOWN  
Joan Baez, Vanguard

## PUBLISHERS/COMPOSERS

1 Koppelman Rubin/MRC Music (Tim Hardin/R&M Quittendon); 2 RAK/C.C.S. (John Cameron/Alexis Korner); 3 Sunbury (Lally Stott/C&M Capuarso); 4 Lowery (Whitley); 5 London Tree (Bobby Braddock); 6 Screen Gems/Columbia (Carole King); 7 RAK (Tony Wilson/Errol Brown); 8 Catrine (Hugh Nicholson); 9 Ampar Music Corp. (Fred Carlin/Rob Wilson/Arthur James); 10 Anderson/Chrysalis (Ian Anderson); 11 Jobete/Carlin (Frank Wilson); 12 Cookaway (Roger Cook/Roger Greenaway/Albert Hammond/Mike Hazlewood); 13 Blue Mountain (Way/Linwood/Ayre); 14 Jobete/Carlin (Deke Richards); 15 Screen Gems/Columbia (Carole King); 16 Cyril Shane (Buffy St. Marie); 17 April (Gerard/Bernet/Barnes); 18 April (Titanic); 19 Novelene/April/Blackwood (Pat & Lally Vagas); 20 Intune (Peter Callender/Geoff Stevens); 21 United Artists (Delaney & Bonny Bramlett); 22 Freshwater (Cat Stevens); 23 Our Music (Ray Dorset); 24 Leeds/Melanie (Mike Leander/Sago); 25 Sparta Florida (Pinder); 26 Carlin (Wine/Levine); 27 Chappell (Jones/Love/Shenn); 28 Carlin (Leiber/Spector); 29 Island (Jimmy Cliff); 30 Feldman (Robertson).

## AMERICA'S TOP 10

- 1 (2) MAGGIE MAY  
Rod Stewart, Mercury
- 2 (6) SUPERSTAR ..... Carpenters, A&M
- 3 (1) GO AWAY LITTLE GIRL  
Donny Osmond, MGM
- 4 (4) AIN'T NO SUNSHINE  
Bill Withers, Sussex
- 5 (3) THE NIGHT THEY DROVE OLD DIXIE DOWN  
Joan Baez, Vanguard
- 6 (—) DO YOU KNOW WHAT I MEAN  
Lee Michaels, A&M
- 7 (—) YO YO ..... Osmonds, MGM
- 8 (7) STICK UP ..... Honey Cone Hot Wax
- 9 (5) UNCLE ALBERT / ADMIRAL HALSEY  
Paul & Linda McCartney, Apple
- 10 (9) I WOKE UP IN LOVE THIS MORNING  
Partridge Family, Bell

FROM "CASHBOX"

## ALBUMS

- 1 (1) EVERY PICTURE TELLS A STORY ... Rod Stewart, Mercury
- 2 (4) TAPESTRY ..... Carole King, A & M
- 3 (2) WHO'S NEXT? ..... Track
- 4 (3) BRIDGE OVER TROUBLED WATER  
Simon and Garfunkel, CBS
- 5 (7) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON  
James Taylor, Warner Brothers
- 6 (6) FIREBALL ..... Deep Purple, Harvest
- 7 (5) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR  
Moody Blues, Threshold
- 8 (8) RAM ..... Paul and Linda McCartney, Apple
- 9 (12) TEASER AND THE FIRECAT ..... Cat Stevens, Island
- 10 (9) BLUE ..... Joni Mitchell, Reprise
- 11 (13) SWEET BABY JAMES ..... James Taylor, Warner Brothers
- 12 (10) MASTER OF REALITY ..... Black Sabbath, Vertigo
- 13 (—) ELECTRIC WARRIOR ..... T. Rex, Fly
- 14 (11) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 5  
Various Artists, Tamla Motown
- 15 (17) LOVE STORY ..... Soundtrack, Paramount
- 16 (—) I'M STILL WAITING ..... Diana Ross, Tamla Motown
- 17 (14) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 18 (22) TARKUS ..... Emerson, Lake and Palmer, Island
- 19 (9) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Various Artists, Decca
- 20 (15) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS ..... CBS
- 21 (21) TOP OF THE POPS Vol 18 ..... Various Artists, Hallmark
- 22 (16) LOVE STORY ..... Andy Williams, CBS
- 23 (—) WORLD OF MANTOVANI ..... Decca
- 24 (17) THIS IS MANUEL ..... Manuel, Studio Two
- 25 (—) THE A TO Z OF EASY LISTENING Various Artists, Polydor
- 26 (23) GIMME SHELTER ..... Rolling Stones, Decca
- (27) TOP OF THE POPS Vol 19 ..... Various Artists, Hallmark
- (—) EVERYTHING IS EVERYTHING Diana Ross, Tamla Motown
- (—) JIM REEVES GOLDEN RECORDS ..... RCA
- 30 (—) PAINT YOUR WAGON ..... Soundtrack, Paramount

## America's Top 30 LPs

- 1 (1) EVERY PICTURE TELLS A STORY ... Rod Stewart, Mercury
- 2 (2) TAPESTRY ..... Carole King, Ode
- 3 (3) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR  
Moody Blues, Threshold
- 4 (4) WHO'S NEXT? ..... Decca
- 5 (5) SHAFT ..... Original Soundtrack, Enterprise
- 6 (15) IMAGINE ..... John Lennon, Apple
- 7 (8) CARPENTERS ..... A & M
- 8 (10) BARK ..... Jefferson Airplane, Grunt
- 9 (9) SOUND MAGAZINE ..... Partridge Family, Bell
- 10 (7) MASTER OF REALITY ..... Black Sabbath, Warner Brothers
- 11 (6) RAM ..... Paul and Linda McCartney, Apple
- 12 (11) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON  
James Taylor, Warner Brothers
- 13 (13) JESUS CHRIST SUPERSTAR ..... Decca
- 14 (12) AQUALUNG ..... Jethro Tull, Reprise
- 15 (16) THE DONNY OSMOND ALBUM ..... MGM
- 16 (14) STICKY FINGERS Rolling Stones, Rolling Stones Records
- 17 (26) BLESSED ARE ..... Joan Baez, Vanguard
- 18 (17) THE SILVER TONGUED DEVIL AND I  
Kris Kristofferson, Monument
- 19 (20) A SPACE IN TIME ..... Ten Years After, Columbia
- 20 (28) TRAFALGAR ..... Bee Gees, Atco
- 21 (24) ARETHA'S GREATEST HITS ..... Aretha Franklin, Atlantic
- 22 (23) ONE WORLD ..... Rare Earth, Rare Earth
- 23 (25) HOT PANTS ..... James Brown, Polydor
- 24 (27) JAMES GANG LIVE IN CONCERT ..... ABC
- 25 (18) WHAT'S GOING ON ..... Marvin Gaye, Tamla Motown
- 26 (19) ARETHA LIVE AT FILLMORE WEST Aretha Franklin, Atlantic
- 27 (37) SURF'S UP ..... Beach Boys, Brother
- 28 (22) TEA FOR THE TILLERMAN ..... Cat Stevens, A & M
- 29 (21) L.A. WOMAN ..... Doors, Elektra
- 30 (34) LEE MICHAELS V ..... A & M

FROM "CASHBOX"



### Disséqué

Je ne reviens pas de la West Coast, ni de Londres, ni du festival de Trifouillis-Oies, ni du congrès du parti radical, ni de la manifestation nationale pour les chiens abandonnés, ni même de la Côte d'Azur. Je suis pas un copain de Stills, ni un fils adoptif de Debré, je suis pas lecteur depuis le n° 1 (presque, quand même), je suis pas un fan de ce pauvre Procol Harum si méconnu, ni de ce pauvre Grand Funk si détesté, je suis pas un ancien directeur de la Cause du Peuple en prison, ni un ancien bagnard recyclé dans la littérature. Je suis simplement un lecteur, ce qui direz-vous n'est déjà pas si mal vu qu'il en faut des lecteurs pour vivre, et si je vous écris c'est pas que j'en avais envie depuis longtemps (sinon ce serait déjà fait) mais parce que ce n° 57 est le meilleur depuis des mois. Je ne dis pas depuis quand exactement, ça vexerait ceux qui sont entrés à l'équipe entre-temps.

Bon, allons-y. L'article de Vassal sur Tim Hardin, bien bien. Il y avait longtemps que je l'attendais, mais ça en valait la peine. Si un de ces jours il pouvait y en avoir un du même genre sur Joni Mitchell ça serait encore mieux. Merci pour le Gong, Taylor et Hendrix. Le reportage sur Weeley, bof (mais je suis pas objectif avec Chabiron, parce que sa critique du premier LP de Young m'a déçu, un peu plus longue que celle du deuxième, tout de même, mais un si beau disque méritait mieux, c'est pas Paringaux qui me contredira). A propos de Paringaux les bricoles sont toujours bien trouvées mais Chabiron (toujours lui) n'a pas dû être content s'il a lu l'article sur Creedence. Remarquez, Creedence, il faut quand même pas exagérer, on a trouvé mieux depuis. Le truc sur Gimme Shelter, je m'en serais passé, vu qu'on n'a que trop épilogué sur ce malheureux film qui n'en valait pas la peine, à tous les points de vue. Ce qui s'est passé à Altamont n'a rien de vraiment exceptionnel, dans le moindre bal du samedi soir l'am-

bianche est la même, et ça se termine parfois de la même manière. Je passe sur l'article sur La Courneuve, qui est complètement à côté du sujet, et sur celui d'Alessandrini auquel je n'ai pas compris grand-chose comme d'habitude mais c'est justement ce qui fait son charme.

Voilà. J'ai disséqué votre dernier numéro un peu comme l'aurait fait Vassal avec un disque de Dylan. Je sais pas comment je vais terminer, vu que la formule « Je sais que vous ne publierez pas ma lettre » est un peu galvaudée et que d'ailleurs je n'en sais rien du tout. Je sais pas non plus comment signer, vu que si je mets un pseudonyme vous allez encore râler. Sur ce, salut à toute l'équipe, même à Chabiron, sans rancune.

Gérard Bonnet,  
48 - Saint-Alban.

### A l'Huma

C'est très mauvais, mon vieux Dister, ton dernier article. Je ne sais pas où tu étais quand tu as écouté Magma, mais tu devais sûrement être distrait ou peut-être mal assis (désolé, mon vieux, moi aussi). Mais puisque la musique Kobaienne ne t'a pas ensorcelé, ni même foutu un coup de poing dans la g... c'est qu'il va falloir retourner écouter « Au clair de la lune » pour pouvoir « prendre largement ton pied ». Si, si, sincèrement. Non mais, tout de même, c'est pas parce qu'on est français qu'on est mauvais... quoi... Par contre, tout de suite, quand Soft arrive et qu'on n'arrive pas à comprendre la musique qu'il a jouée à l'Huma, il est normal de dire : « Il faut la réécouter encore et encore pour, petit à petit, pénétrer la subtilité et l'incroyable richesse de son langage ! » Le samedi 11 septembre, Soft Machine moins un n'a rien eu de subtil et a même triché avec sa musique (que je crois savoir écouter d'ailleurs) à cause de son nouveau batteur qui n'est pas dans le coup. De plus, n'ayant jamais répété ensemble, le « nouveau groupe » ne put faire du bon free. Ratledge avait pourtant le sourire ce soir-là malgré la mauvaise sono. Voilà l'explication toute bête mais si dure à montrer. Il faut avoir un raisonnement objectif et non sophistiqué. Je préférerais éclaircir certaines choses quoique j'en eusse encore à dire beaucoup d'autres au sujet de cet article vraiment déplorable; ce qui n'empêche que votre mensuel a de bonnes choses. J'aimerais que ma lettre paraisse pour que vos lecteurs ne se fassent pas une fausse idée sur ce qu'a été la musique de la fête de l'Huma. Merci.

Eric Bolo,  
1 bd Gaston-Doumergue,  
44 - Nantes.

En plein centre de Paris

## SYMPHONIA

56, boul. Magenta, PARIS  
Tél. : 208.20.02

vous propose  
une gamme complète  
d'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ORGUES ÉLECTRONIQUES  
(Elgam, Farfisa, Philips,  
etc...)

AMPLIFICATEURS  
(Simms-Watts, Sound, Mac,  
etc...)

ACCORDÉONS

INSTRUMENTS A VENT  
(Selmer, Fleury et Courtois,  
Couesnon, etc...)

GUITARES CLASSIQUES  
(Velasquez, Kimbara)

GUITARES ÉLECTRIQUES

MICROPHONES

MATÉRIEL DE JAZZ

et ACCESSOIRES

ET

TOUT CE QUI CONCERNE  
LE PIANO  
(Kemble, Schulze et  
Pollmann, Zimmermann,  
Steinbech et toutes grandes  
marques)

ACHAT - VENTE

RÉPARATIONS - ACCORD

NEUF ET OCCASION

GARANTIE TOTALE

FACILITÉS DE PAIEMENT

Magasin ouvert  
le lundi après-midi

Rock & Folk publie désormais, chaque mois, le nouveau Pop 30 du Melody Maker dans son intégralité. Ce classement, très complet, indique les meilleures ventes de disques, simples et albums, en Angleterre et aux U.S.A. (grâce aux hit-parades de Cashbox pour ce dernier pays). Il est à noter que les références, voire les marques des disques classés ci-dessus ne sont pas valables pour les éditions françaises de ces disques.



# the Professional amplifier



Guitare  
and  
basse

from 60w  
to 2000w

L 60 = 60 w RMS  
L 120 = 120 w RMS

ELECTRONICS  
**land**

exclusive distribution

AUDIO ELECTRONIC COMPANY



66, 70, rue Regnault - Paris 13<sup>e</sup>  
Telephone. 336.47.61 / 589.36.11

## Jesus-Freak

Je vous écris pour répondre à la lettre de Didier Cahen, parue dans le numéro 57. Il dit que sur la West Coast, les deux tendances principales sont les hippies et la Jesus-Freak. J'en suis heureux, car cela montre que la violence disparaît et que le mot amour n'est pas, LA-BAS, synonyme de tee-shirt. Didier aurait mieux fait de se renseigner sur le mouvement de Jésus, avant d'aller dans une « Jesus-Commune ». Si, chez les cinglés du Christ, le mot le plus souvent prononcé est « Jesus », sachez que derrière se tient le mot « Love ». Les hippies avaient compris que la seule solution était l'Amour. Ce fut un demi-échec (demi-victoire). Pourquoi se plaindre de cette résurrection? Il ne faut pas croire que les Jesus-Freaks obéissent aveuglément à la Bible. Ils savent que des passages ont été réellement inventés par la morale de ce temps-là. Ils n'obéissent pas, ils aiment. Ils prennent exemple sur le Christ qui fut le seul « de son temps » à crier « Love » devant tous : « Aimez-vous les uns les autres ». Pour cet idéal, il donna sa vie (terrestre). Nous, Jesus-Freaks, prenons exemple sur lui, qui est le seul chemin possible, aujourd'hui. Le monde est une lutte entre Dieu et le diable, c'est-à-dire, entre l'Amour (non-violence, liberté, paix, etc.), et la haine (guerres, massacres, violence, etc.). Il faut choisir. Si on ne choisit pas Jésus, on aide, volontairement ou non, le diable. Celui-ci est en train de crever; il le sait; il a perdu. Son dernier assaut est la pollution. Il veut nous priver d'air pour nous amener à lui. Il a perdu. Je choisis Jésus et l'Amour. Déjà en Californie, et dans tous les États-Unis, des centaines de milliers de jeunes hippies ont compris.

Alain Lezongar,  
5, rue des Iris,  
94 - L'Hay-les-Roses.

## Et merde

J'ai quinze ans et je voudrais m'élever contre deux mentalités : d'une part celle des adultes : pendant mes vacances, sous prétexte qu'il n'y avait plus de place à la table des adultes, je dus pendant une semaine manger avec mon frère (7 ans) et mon cousin (9 ans); réjouissant!!! Comme je protestais, mon oncle m'a répondu sérieusement et textuellement que je n'étais qu'un morveux et que quand je ne serais plus puceau on en reparlerait!!! Vous avez bien lu : quand je ne serais plus puceau... on a déjà fait l'amour au moins dix fois (je n'ai que quinze ans) mais on est encore puceau et... et... et merde. — D'autre part, de celle des jeunes : j'ai passé une partie de mes vacances dans un petit village près de Perpignan

équipement musical  
professionnel



victor  
CENTRAL MUSIQUE



PUBLICITE VOLK

des prix comme partout ... un  
choix comme nulle part!

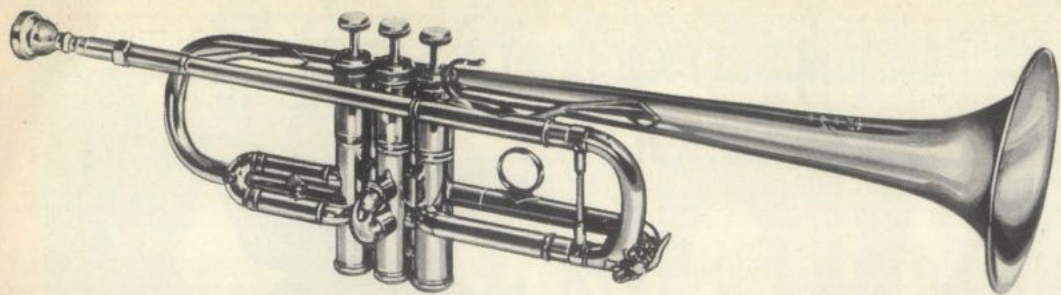
LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE  
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON  
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR  
LES SUPERKUSTOM U.S.A.  
LES AMPLIS ET SONOS M.I.  
LES SOUND CITY

LES AMPLIS AMPEG, SIMMS-WATTS ET WEM  
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX  
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

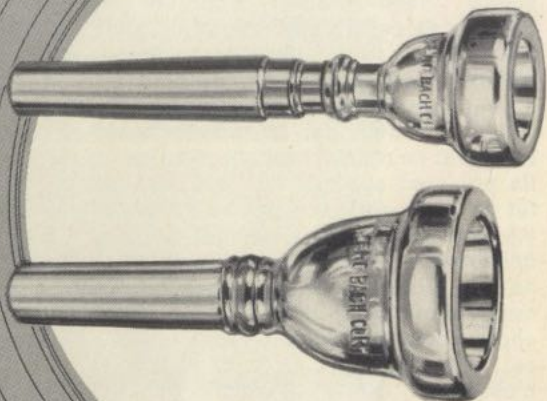
reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>  
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85





trompettes, trombones  
embouchures



**BACH**

distribution exclusive en France par : HENRI SELMER



SAGAL Publicité - Printed in France - 248

et j'ai l'honneur de vous dire que je suis timbré (oblitéré m'a-t-on dit : admirez le jeu de mot). Pourquoi ? Parce que je préférais « Purple Haze » à « Pour un flirt » et « I'm going home » (soi-disant version Woodstock) aux « Rois mages » dans le juke box du coin. Pourquoi ? Parce que je ne me suis pas mêlé à l'hilarité générale provoquée par un : « Faut-il que tu sois saoul pour ne pas trouver le trou ». Ça m'a fait plutôt pleurer : de la bouche d'un gamin de douze ans ce pouvait être rigolo, mais de celle d'un mec qui en a le double c'est franchement triste. Voilà, comme vous pouvez voir, les adultes sont cons et naïfs et (certains) jeunes irrécupérables. Que reste-t-il : une fille qui elle n'est pas con, est mignonne et que j'adore (ça peut sembler prétentieux mais c'est comme ça) car c'est elle qui m'a remonté le moral que j'avais vraiment pas ; merci Josiane. Jean-Pierre.

#### Sortie

C'est beau « Riders on the storm ». C'est des Doors, de Jim Morrison. C'est beau. C'est beau à en mourir. C'est tellement poignant. Yves Adrien dit dans la critique du disque que Morrison « pose » sa voix, sa voix énorme. C'est vrai, on a l'impression qu'il la pose mais dans le vide (dans « Riders on the storm »).

Il y a longtemps que je n'avais pas entendu quelque chose d'aussi poignant que ça.

Ça me fait penser à Pink Floyd. On écoute ça dans la pénombre, on oublie tout pour un instant. On se sent planer dans l'ombre, doucement. C'est beau, on veut mourir. C'est tellement beau qu'on en pleure. Car on pense que derrière ça y'a le mauvais, la vie et que tout à l'heure on va retomber et que le choc sera dur. Des cris qui sembleront vous déchirer. Le bruit, insupportable. Les cons.

C'est beau comme « A saucerful of secrets » du Pink.

C'est pur, on croirait... on croirait le vide et puis la voix de Morrison puissante et légère à la fois. Elle n'est pas lourde, elle est dans le vide, suspendue.

Et on glisse dans ce vide, on plane. Et puis le piano merveilleux aussi.

Dans la lignée aussi, il y a « l'America » et puis « Yacynth house ».

C'est beau. On est entré dans un univers à part. Et on a peur d'en sortir. Des fois du bruit de con et on en sort et on essaye d'y repénétrer. Mais quand on n'en est pas sorti, on essaye de se mouvoir sans en sortir, on a l'impression de glisser dans le vide et c'est merveilleux.

J'arrête, je crois que je suis sortie. Révolution je t'aime.

#### Feu Douglas

Feu Douglas

A fait sauter la soute aux poudres de ma tête

Il m'a lancé son lézard au cul

chargé de venin hargneux

Et de musique contagieuse.

Il m'a montré ses tripes chaudes

En disant qu'elles valaient

Plus cher que ce monde

Blasé de révolte,

Agité de spasmes répressifs

Liberté lève-toi,

Montr-leur...

Ils sont tous aveugles

Leurs mots, leurs cris sont vides

Fermez vos gueules !

Encore un qui s'est acharné,

et puis,

qui a claqué la porte.

Gérard Cazes,

cité de la Pommeraie,

27 - La Saussaye.

#### Pauvre Chabiron.

Pauvre Chabiron. Heureusement son laissez-passer était valable.

Le malheureux, il s'est fait bousculer, il n'a pas eu d'hygiène pendant 48 heures,

il a peur de perdre sa place et de ne pas la retrouver, la presse n'a pas assez de place (Angels), il n'aime pas les oignons,

il n'aime pas Juicy Lucy, il n'aime pas les Anglais. Pensez donc, ils s'excusent

quand ils vous bousculent, s'asseyent pour permettre aux gens de voir et,

quelle pitié, ils font la queue sagement en attendant leur tour. En France, tout

est bien mieux et les libertés individuelles sont bien mieux respectées.

Qui est donc ce sombre crétin qui voit ainsi ce festival de Weeley ?

Heureusement Maggie Bell lui a donné des idées (la France !).

Je n'ai qu'une seule solution pour ne plus sauter au plafond en lisant les

articles de Chabiron dans Rock & Folk, c'est de ne plus l'acheter (ce que je

vais faire). Au fait, Philippe, tu peux m'écrire quand il ne sévira plus dans le

journal que toi seul rends intéressant. Ah, j'oubliais, il a aussi reçu un coup

de pied qui ne lui était pas destiné. Moi je trouve que si.

Denis Rachez,

9, chemin des Deux-Communes,

Genève.

#### Du mieux

Un an déjà que je lis Rock & Folk. Curieux canard que le vôtre, tout de

même. Charpente solide, des idées intéressantes, des articles fort conven-

ablement écrits (Paringaux surtout) et pourtant un malaise latent qui rôde

sournoisement aux détours des lignes ; comment concilier cet amour brûlant

pour une musique qui fait votre vie

Pour la première  
fois en France  
une **ECOLE**  
**MODERNE DE**  
**MUSIQUE !**

en plein centre de Paris (à deux  
pas de la gare de l'Est)

**VARIÉTÉS JAZZ FOLK  
POP MUSIC**

**ACCOMPAGNEMENT DE CHANTEURS.  
FORMATIONS D'ORCHESTRES DE TOUTS  
STYLES.**

**ORGUE GUITARE GUITARE BASSE  
PIANO SÈCHE CONTREBASSE  
ÉLECTRIQUE**

**BATTERIE TROMPETTE CHANT.  
SAX**

Avec Professeurs accompagnateurs  
de :

Richard Anthony, Hugues Aufray,  
Guy Beart, Marie Laforêt, François  
Hardy, Michel Delpech, Dalida,  
Hervé Vilard, Graeme, Allwright,  
Gilles Marchal, Les Parisiennes.

Émissions O.R.T.F., R.T.L.,  
Europe N° 1, Casino de Paris,  
Moulin Rouge, Claude Bolling,  
Sonny Grey.

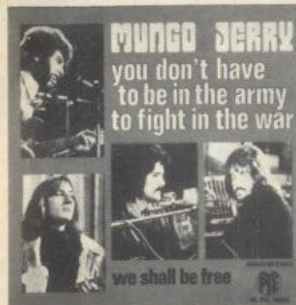
Prix du cours : 15 F.

Inscription pour l'année : 80 F.

Renseignement et inscriptions tous  
les matins de 11 h. à 12 h.  
Tél. : 845.12.69. Sauf Samedi et  
Dimanche.



## JUG BAND

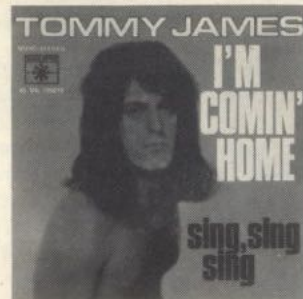


**MUNGO JERRY**  
You don't have to be in the army to fight in the war  
We shall be free  
45 tours - 45. PV. 15365 (Pye)



**BRONX CHEER**  
Barrelhouse player  
Surprising find  
45 tours - 45. PV. 15363 (Pye)

## BUBBLE GUM

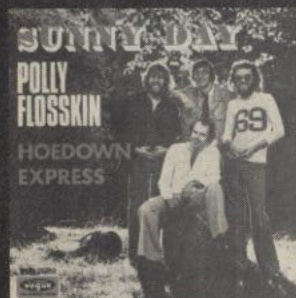


**TOMMY JAMES**  
I'm comin' home  
Sing, sing, sing  
45 tours - 45. VR. 195078 (Roulette)



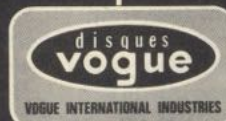
**JUNGLE JIM**  
Big fat orang uman  
Neasden melody  
45 tours - 45. PV. 15366 (Pye)

## SKIFFLE



**POLLY FLOSSKIN**  
Sunny day  
Hoedown express  
45 tours - V. 45. 1835 (Vogue)

**POLLY FLOSSKIN**  
"SAILIN' ON THE OCEAN"  
Hairly villain n° 2 - West end rag - Picture postcard - One man band - Get on board - Jo's song - etc...

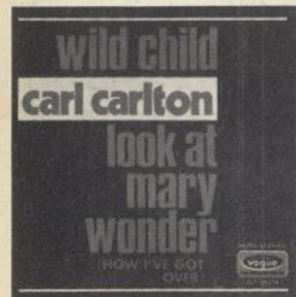


CLDM 798  
33t 30cm  
(Vogue)

## RHYTHM'N BLUES



**THE FUZZ**  
I'm so glad  
Like an open door  
45 tours - 45. VR. 195080 (Roulette)

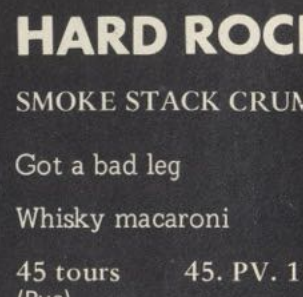


**CARL CARLTON**  
Wild child  
Look at Mary Wonder (How I've got over)  
45 tours INT. 80274 (Vogue)

## NEW YORK SOUND



**FLASH and the DYNAMICS**  
Electric latin soul  
Chango  
45 tours - 45. VR. 195079 (Roulette)



**HARD ROCK**  
SMOKE STACK CRUMBLE  
Got a bad leg  
Whisky macaroni  
45 tours 45. PV. 15364 (Pye)

(et la nôtre) et ce besoin sournois d'en matraquer certaines figures (McCartney, Variations et le Hard en général). Vous avez fort bien compris que la polémique (haineuse de préférence) fait vendre un canard sans pour cela en spolier tout caractère progressiste. Mais votre démarche ne serait que vile lâcheté si elle ne visait que les faibles. Vos piques contre certains magnats du type Vogue (à propos où en est le procès ?) restent très sympas et renforcent votre image de marque « intelligente éclairée » de gauche qu'auraient pu faire vaciller certains articles frisant l'ésotérisme. Il n'en demeure pas moins que « Rock & Folk » s'inscrit dans une tradition avant-gardiste très peu accessible pour la masse que vous voudriez représenter. Pour devenir le porte-parole du mouvement pop, il vous faudra réapprendre la simplicité, messieurs Dister et Adrien (voir la citation de Lennon sur Picasso), sinon votre journal deviendra vite celui d'une bande d'étudiants snobinards... et nantis.

Du mieux, dans le dernier numéro, avec l'article de Paringaux sur Creedence, groupe populaire par excellence : cracher sur Creedence, c'est cracher sur une certaine forme de vulgarisation (de qualité), acte typiquement bourgeois. Je voudrais finir en vous posant une question (sans doute naïve) : ne serait-il pas possible d'organiser des conférences, causeries entre les journalistes de Rock & Folk et leurs lecteurs ? Après tout vous nous devez bien ça. Une nouvelle forme de journalisme — vérité naîtrait dans une maison des jeunes, dans un hangar où dans l'odeur âcre de la fumée des gauloises, vous, initiés, nous feriez écouter des trésors discographiques qui nous sont habituellement refusés. Utopie, toujours les hommes t'ont chérie. Dominique Ichah, 59, rue des Chasseurs, 91 - Brunoy.

### Neil Young

Juste un petit mot pour vous signaler la sortie d'un album pirate de Neil Young enregistré au Los Angeles Music Center. Si ce disque souffre d'un bruit de fond assez important, comme de nombreux pirates, la prise de son par contre est de bonne qualité (ceci étant dû au fait que Neil est seul sur scène, s'accompagnant à la guitare acoustique, à l'harmonica et au piano, ce qui ne nécessite pas de gros moyens de prise de son). Un petit détail supplémentaire mais qui a son importance : chaque face dure à peu près une demi-heure ce qui est particulièrement intéressant. Vendu aux States 5 dollars. Nguyen Gérard, 27, rue Stanislas, 54 - Nancy.



GRATUITEMENT  
un super 33 T. "POP"  
commenté par  
PATRICK TOPALOFF

## méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE. lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

### Chansons

FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ  
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenco

### RECEVEZ

sans engagements, notre documentation complète et le  
**DISQUE ESSAI GRATUIT**

### DESTINAIRE

**LABAT EDITIONS NOUVELLES**

7, rue Labat - 75-PARIS 18<sup>e</sup> (Service R E F)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque  
ESSAI GRATUIT

Nom .....  
Prénom ..... Age .....  
Profession .....  
N° ..... Rue .....  
Ville ..... N° du Dépt. ....

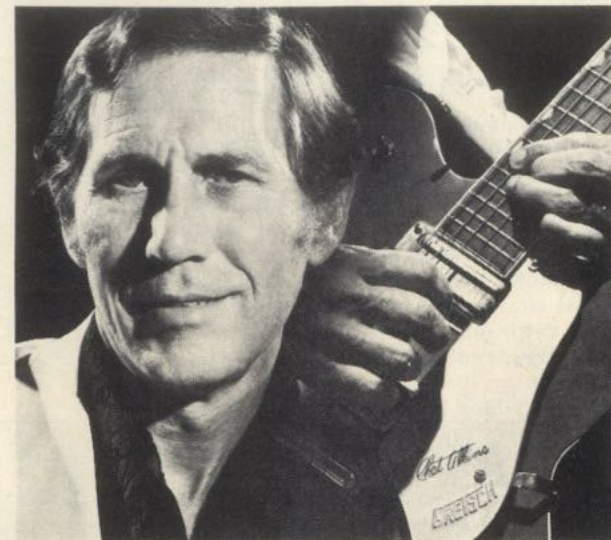


# Les professionnels connaissent bien "Le Grand Son Gretsch"

Quand il s'agit de tambours, vérifiez à qui les professionnels se fient. Des types tels que Tony Williams, Jon Hiseman, Elvin Jones, Charlie Watts... Pour la sonorité, ils ne font confiance qu'à Gretsch.

De même pour les guitares. Que ce soit dans la série Chet Atkins ou la nouvelle série Roc Jet,

*Ecoutez ce dont Tony Williams est capable avec la puissance et la qualité de Gretsch dans "Ego", son dernier album chez Polydor.*



*La vedette de RCA Victor, Chet Atkins se fie à Le Grand Son Gretsch.*

Gretsch a le son que les professionnels connaissent bien et exigent.

**That  
Great  
Gretsch  
Sound**

*The Fred Gretsch  
Company, Inc. 60 Broadway  
Brooklyn, New York 11211*

*Roc Jet —  
La guitare  
électrique  
d'une pièce,  
la plus récente  
et la plus avant-  
garde.*

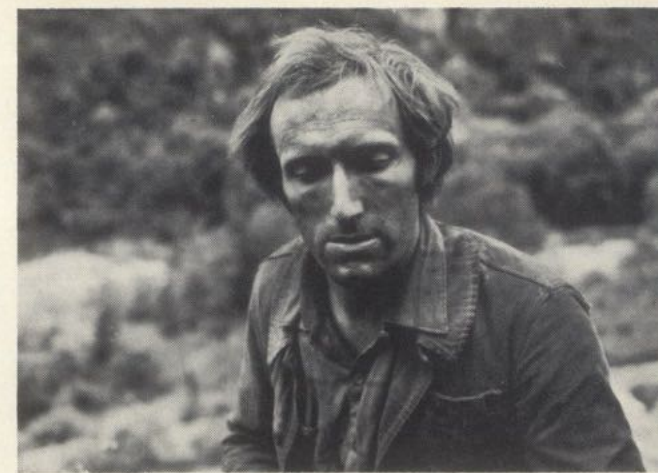


Finis les comédiens-objets, terminés les metteurs en scène qui « montent » des auteurs morts ! Après la mode un peu passée des élucubrations collectives et du « spectacle total », le théâtre revient au bistrot, le café-théâtre s'installe au théâtre et l'occupation scénique se miniaturise jusqu'à l'unité. Le soliloque à bâtons rompus devient la règle. L'auteur est acteur et aussi le metteur en scène. Il peut tout faire, mais ne recherche pas la « performance d'acteur » : briser la rampe plutôt que la « passer », c'est la préoccupation majeure de ces révélations récentes que sont Rufus, Zouc, Bonino, Bernard Haller. Mais c'est Rufus qui va le plus loin : il est aussi spectateur !

Au Ranelagh, la soirée commençait par un très sérieux concerto de violoncelle. Au bout de cinq minutes, le violoncelliste s'arrêtait et dans la salle une voix timide chuchotait : « Y'a un trou ? Y'a un trou ? ». Puis, un monsieur quittait son fauteuil et, une valise de carton bouilli à la main, maladroitement, en heurtant les spectateurs, gagnait la scène : « J'ai cru qu'il y avait un moment de flottement. Alors, j'en ai profité pour me montrer... ! ». C'est un spectateur qui est venu là, comme tous les soirs, afin de rencontrer l'âme sœur. Commentait alors pour près de deux heures un monologue loufoque et surréaliste à quinze personnages et un seul acteur, Rufus. Loufoque, lorsqu'il s'arrête net au milieu de son histoire triste pour dire : « Je suis plutôt mal barré, là. On va reprendre le texte plus haut » ; et de partir vers une autre impasse de son délire rêvé, comme le font tous les gosses, comme ne savent plus le faire les grands : « Alors toi, tu serais untel, moi je serais tel autre, et il nous arriverait ceci ou cela ». Rufus se raconte des histoires qui finissent en queue de poisson, et où il joue tous les rôles. Il semble improviser, mais la trame de son histoire est solide. De toute façon, précise-t-il en s'adressant aux spectateurs : « Ce personnage que je joue en plus du mien, je l'ai inventé de toutes pièces. Je peux donc lui faire dire ce que je veux ! ». Surréaliste.

Les spectateurs sont d'ailleurs des personnages à part entière de son jeu. Ainsi celui qu'il mime, et qui se met à applaudir un quart d'heure avant la fin, croyant la représentation terminée. Ce n'est qu'un piège, l'occasion pour Rufus de se faire applaudir et de singer nos manières à la sortie d'un spectacle, une fausse sortie (vers la salle, d'où il est venu) qui lui permet d'interroger un machiniste imaginaire dans les cintres : « Combien on a fait ce soir ? Cinquante-sept minutes ! Seulement ! Bon, je continue. » Et il remonte sur scène. Burlesque.

Clown musicien, venu aux planches par la piste et le cabaret Rufus est arrivé de sa campagne un beau jour de 1966, décidé à prendre sept ans de vacances dans la capitale. Ses parents, éducateurs de profession, lui avaient donné à choisir entre les vocations, également méritoires à leurs yeux, de pitre, de médecin et de prêtre ouvrier. Son père lui avait dit : « Note sur un papier tous les instants où tu as été heureux ». Il a noté. C'était drôle. Il en a fait une petite pièce qu'il a jouée avec des copains. Cela lui a donné l'envie, le goût du spectacle. En 1966, il ne connaît à Paris qu'un copain dont la femme est ouvreuse à « L'Écluse ». Là, il rencontre une fille étrange, Brigitte Fontaine... Et bientôt, il déambule de bistrot en cafés-théâtres en compagnie d'autres solitaires de l'humour rénové : Jacques Higelin, Roland Dubillard, Bernard Haller, Coluche ou Romain Bouteille. Une bande à part pour qui le



## RUFUS, L'HOMME TOTAL

Pape, l'ainé, demeure Raymond Devos, grand trituteur de mots et de grandes intentions. Trop timide pour courir les auditions, pour oser se montrer, Rufus se rode, s'incube, se fait « une tête qu'on a déjà vue quelque part ». En surface, au cinéma, dans une quinzaine de seconds rôles remarquables, jusqu'à ce premier rôle qu'il tient actuellement avec maestria dans « Où est passé Tom ? », de José Giovanni. Souterrain, du café-théâtre « La Vieille Grille » au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, il s'essaie à de nouvelles formes de spectacle, différentes à la fois du cabaret et du théâtre. Seul, ou avec Brigitte Fontaine et Jacques Higelin, il écrit et joue des pièces aux noms étranges : « Maman, j'ai peur », « Les Enfants sont tous fous », « Il n'y aura plus d'arbres ». L'an dernier, à Aubervilliers, la critique l'a enfin découvert dans une pièce de Peter Weiss (l'auteur de « Marat-Sade »), « Comment Monsieur Mockinpott fut libéré de ses tourments ». On parlait déjà de « nouveau Bourvil ». Lui se défendait comme il pouvait : « Ni le nouveau ceci, ni le nouveau cela. Rufus ! » Il fallait parer au plus pressé et vite décoller les étiquettes prématurées.

Pour le dernier festival d'Avignon, il a écrit en quatre jours « Le Coquecilugre », une petite œuvre qui fit salle comble pendant cinq soirs. Ce que n'aurait pas fait Bourvil... Pas plus qu'il n'aurait donné trente représentations de « Trois cents dernières » (on en connaît

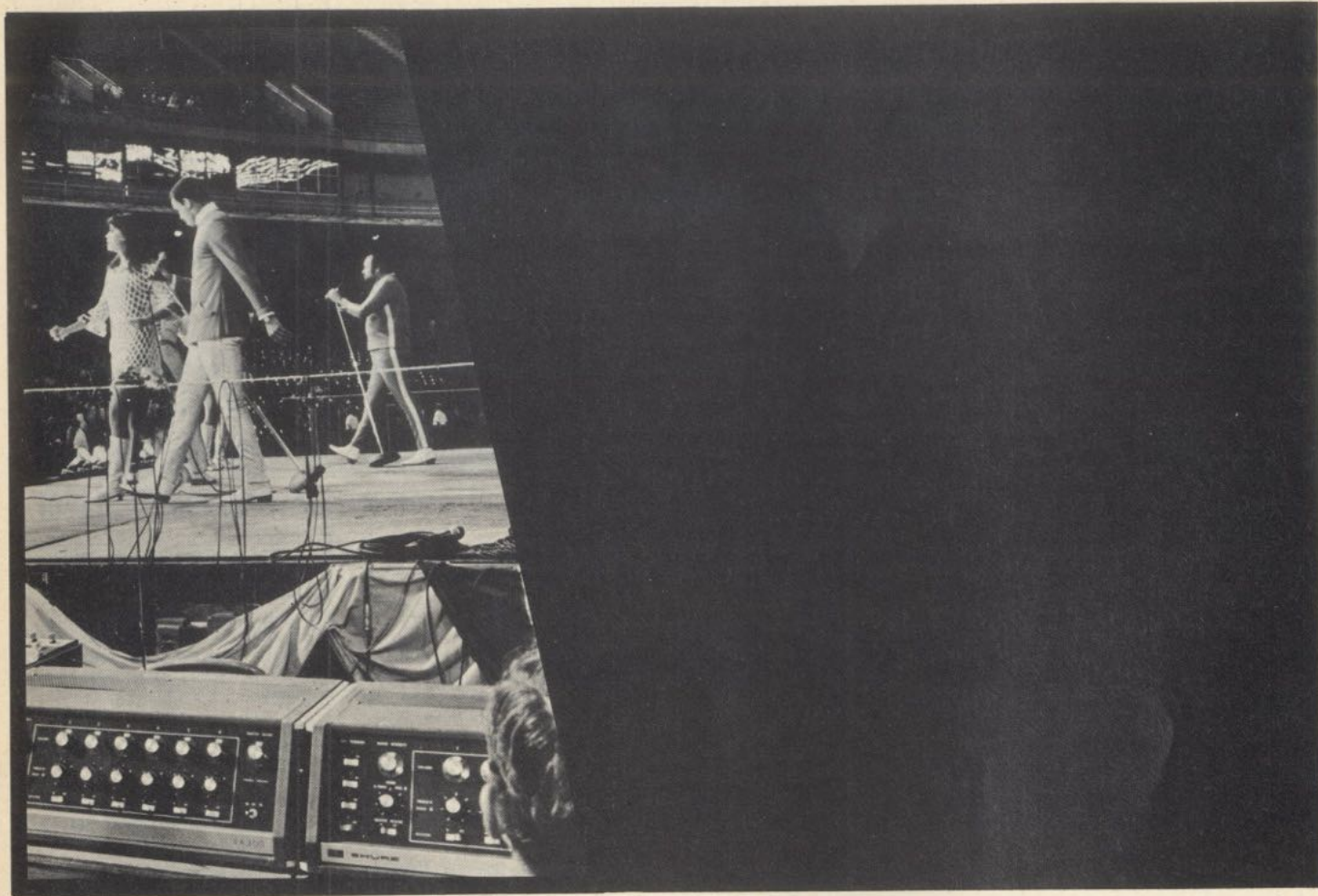
qui se sont laissés prendre au piège et qui se disent encore qu'en janvier, ils iront...) au Ranelagh. Buster Keaton, alors ? Peut-être. Les personnages de Rufus sont innocents, comme l'était Keaton, comme l'est Rufus lui-même. Mais cet innocent est un lucide qui a la conscience exacte de ses possibilités et le désir d'atteindre au plus vite une vaste audience populaire prête à le suivre en un univers où le rire est intelligent, pas intellectuel : une sorte d'étrange comique philosophique. Ces jours-ci, Rufus sera clown dans « Auguste, Auguste, Auguste » au théâtre de la Commune d'Aubervilliers. A travers le prisme de l'univers clownesque, c'est encore une fois le droit au rêve qu'il défendra.

Également révélé par la véritable pépinière qu'est « La Vieille Grille », Bernard Haller est aussi seul pendant deux heures sur la scène du théâtre de Pierre Fresnay, La Michodière. Lui aussi tient remarquablement la distance.

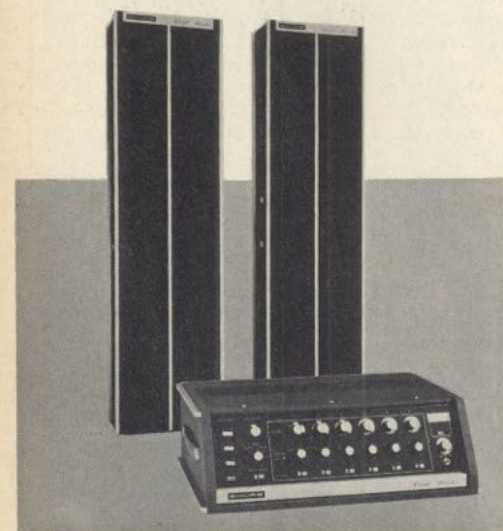
Autre phénomène de la scène, récemment révélée, la fabuleuse Zouc. Suisse, vingt ans, toute de noir vêtue, l'air d'une Espagnole qui aurait pris quelques kilos. Elle aussi cherche à briser la rampe. Par l'agressivité. « Alors, vous voulez reconstruire le monde ? » Le café-théâtre ne sert pas à lancer des gens qui ne veulent surtout pas d'un succès de star. On n'y gagne pas d'argent et ce n'est pas cela qu'on y cherche. On y cultive une immense espérance qui commence à éclore partout, au Ranelagh, dans les squares, les banlieues, celle d'un spectacle « différent ». Le Cohelme Ensemble joue du free-jazz dans les kiosques à musique, gratuitement. Au Café de la Gare, chez Bouteille, on paye ou on paye pas, le prix du billet se joue à la loterie. Dans les parcs et les jardins, Jacques Higelin s'en va raconter aux enfants l'histoire du Chevalier, de la Princesse et du Dragon, comme dans « 1789 » les comédiens d'Ariane Mnouchkine allaient raconter la prise de la Bastille à l'oreille des spectateurs, sur les bancs. Et sur les places de villages, sur les routes de France, c'est Jérôme Savary, son Grand Magic Circus et ses animaux tristes qui font rire ou rêver grands et petits.

Un jour, c'est sûr, les gosses en oublieront Adamo et Sheila, et les « adultes », la pub à la télé et « Au Théâtre ce soir ». — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.



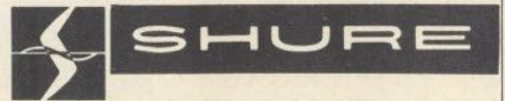


## le vocal master shure garantit la réussite d'une sonorisation



La majorité des formations, dont le fabuleux 5th dimension, s'environne vraiment d'un son parfait et transporte toujours avec elle l'assurance son : un système de sonorisation portable d'une grande fiabilité qui reproduit les sons si parfaitement que ces formations l'utilisent de préférence à tout autre équipement coûteux, déjà en service dans les établissements où elles se produisent. Le système auquel elles font confiance est le discret et efficace VOCAL MASTER SHURE, spécialement conçu pour les artistes de la scène. La robustesse du VOCAL MASTER SHURE supprime les risques du transport. Cette installation fournit 300 Watts sonores instantanés, à partir d'un pupitre de commande dont les normes sont celles des studios d'enregistrement - l'avantage principal du VOCAL MASTER SHURE est l'exclusif antifeedback qui élimine miraculeusement l'effet larsen sans altérer le timbre.

Pour tous détails complémentaires, écrire à : POUR LA FRANCE



### FRANCE

Un nouveau chanteur, « extra », pour les **Variations** ■ A écouter : « Le son tombé du ciel », un LP de **Markusfeld** (Barclay) ; très étrange, très bien, peut-être ; écrivez ■ Daniel Caux nous signale que l'émission sur **Albert Ayler** qui devait être diffusée en mars dernier le sera le 28 novembre de 20 h 30 à 23 h 30 et le 5/12 aux mêmes heures (France Culture, AM 347 m et FM) ■ Georges Collange, 61-Sarthonay, a en exclusivité européenne un extraordinaire disque de **Jerry Lee Lewis**, qui chante du country-gospel-rock de la meilleure facture ■ **J.C. Pognant** communique sa nouvelle adresse : 4, rue Denfert-Rochereau, 90-Belfort ■ Aux éditions Pierre Seghers, sortie dans la collection « Chansons d'Aujourd'hui » d'un livre consacré à **P.J. de Béranger**, l'ancêtre des auteurs-compositeurs français d'aujourd'hui ■ Par « Chant du Monde » (32, rue Baujon, Paris-8<sup>e</sup>), vente par correspondance de « songbooks » des Doors, Stones, Lennon-McCartney, Creedence, Cocker, etc... Plus de cent titres ■ Le **Club Music Evolution de Bourges** voudrait que tous les gens qui peuvent loger des voyageurs-à-pied lui écrivent et donnent leur adresse, qui serait inscrite sur une liste, laquelle serait envoyée à quiconque se préparant à un voyage ; Munoz Gérard, 14, rue Abbé-Moreux, 18-Bourges ■ Le **Chico Magnetic Band** s'installe à Paris, avec un nouveau guitariste, Joël ■ **Steve Waring** a comme prévu enregistré son disque, en public ; Pop 2 était là, mais les gens ne voulaient pas croire que l'accès au concert était libre et gratuit ■ François Jouffa collabore à **Carré Bleu**, tous les après-midi sur Europe 1, et il s'arrange pour trouver un groupe pop par jour, qu'il invite à jouer en direct ■ Jean-Bernard Hebey vient d'ouvrir un magasin de disques (**Diskos**, 6, boulevard Saint-Germain). Canapés moelleux, disques choisis, importations et tous les meilleurs conseils du monde pour des acheteurs qui sont plus que des clients : presque des amis. Vive le petit commerce ! ■ Le **Jazz Club de Grenoble** (4, rue Hector-Berlioz, 38-Grenoble) a repris ses activités le 22 octobre sports d'hiver swinguants en perspective ■ **PAN** a en stock la totalité des albums des Mothers, Procol Harum, Dave Van Ronk et Bert Jansch : 11, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup>, DAN. 18.25 ■ Un autre magasin de disques, Super Hip et tout neuf : **WAH WAH**, 119, rue de la Pompe, Paris-16<sup>e</sup>, 553.05.70 ; disques, revues, posters, tout ce qu'il faut pour inciter les lycéens d'en face à sécher les cours ■ A la demande de « Carré Bleu », **Magma** a enregistré un simple, « Mekanik Commando », avant de partir pour 10 jours en Belgique ■ Oh, et pis y'a pas de raison : J. Chabiron n'est plus Promotion Manager chez United Artists Records mais programmeur de l'émission quotidienne de J.B. Hebey sur RTL, de 20 à 22 heures ■ Programme de POP 2 pour novembre : super ■ On ne demande pas mieux que d'annoncer un max de concerts dans « Il Faut Sortir, le Soir », mais envoyez les renseignements avant le 15 de chaque mois, par écrit de préférence ■ **Jean-Michel Boris** précise : l'Olympia n'a jamais refusé Creedence : on ne le lui a proposé que très tard, trop tard. « J'aurais été enchanté de faire passer le groupe bd des Capucines, mais, pour une raison que j'ignore, nous avons été « oubliés » ■ Philips 642-3.019, qu'est-ce que c'est ?

La référence du nouvel album des Ekseption (« Ave Maria »), bien sûr... On vous gâte.

### ANGLETERRE

**Rod Stewart, ELP, George Harrison, Eric Clapton** parmi les élus du référendum Melody Maker de cette année ■ **Keef Hartley** a retrouvé John Mayall et a participé à la récente tournée de ce dernier ; il paraît que jamais Mayall n'a eu un groupe aussi « cool » ■ **Jack Bruce** était en tournée lui aussi, avec son groupe : Chris Spedding (g), Graham Bond (saxes), John Marshall (dms) ■ Dave Anderson — qui avait quitté Amon Düül II pour Hawkwind — vient de quitter ce groupe pour en former un autre, Amon Din, dont fait aussi partie Hugh Lloyd-Langton, ex-guitariste... d'Hawkwind ■ **Peter Frampton** a quitté Humble Pie ■ Le double-album de **Jethro Tull** comprendra un livret plein de photos, et une des faces sera l'enregistrement d'un concert donné au Carnegie Hall ■ **Hot Tuna** et **Jefferson Airplane** annoncés en février ; il y a d'ailleurs de fortes chances pour que la tournée passe par la France ; mais, on ne sait jamais... ■ Il paraît que le disque de **Led Zeppelin** ne sortira pas avant janvier 72 ■ Bien que sa tournée européenne ait été un demi-échec, **Seatrain** a tout de même obtenu un très gros succès lors d'un concert au cours duquel le groupe américain passa en première partie de Traffic (dans un mauvais jour — encore un) ■ **Canned Heat** aussi était dans un mauvais jour, à Birmingham, et Stone The Crows a emporté le morceau : match nul ! ■ **Leon Russell, The Grease Band**, et quelques autres artistes de cette famille pourraient bien donner une Xmas Party de quatre jours à Londres, ce qui serait pour Leon une étape au cours de la tournée qu'il entreprend en Europe ■ **Blue Weaver** est le nouvel organisateur des **Strawbs** ■ **BS & T** annoncés pour janvier 72 ■ **Mr. Weeley**, qui avait prêté ses terres pour le festival du même nom, est poursuivi par les autorités de l'Essex : il paraît que celles-ci ne lui avaient donné l'autorisation qu'à la condition de ne pas accueillir plus de 10.000 personnes pour ce festival. Il y en a eu dix fois plus ! ■ « Wings » : telenom du groupe de **Paul McCartney** (+ Linda, Dennis Laine et Denny Seiwell) ; LP en novembre ■ Après le fameux concert qu'il a organisé avec Dylan, Russell et Clapton, **George Harrison** pense pouvoir créer un fonds monétaire pour les réfugiés Bengalis (ou autres), fonds qui serait alimenté par les profits tirés de concerts, de ventes de disques ou de films ■ « Meddle », le nouveau **Pink Floyd**, avec du moog, doit sortir le 5/11 ■ **Bruce Rowland** n'est plus le batteur mais le producteur de **Grease Band** ; l'ex-Pete Brown's Piblokto John Weathers l'a remplacé ■ **Henry Vestine** s'est fait piquer sa guitare qui vaut un prix fou, et **Hite** n'a plus retrouvé la sienne — celle qui, autrefois, était utilisée par **Alan Wilson**, la guitare dorée avec le sticker « STP », sous les cordes ■ **Centipede**, le groupe de Keith Tippett, et quelque quarante autres musiciens, s'est produit le 14 octobre au Royal Albert Hall ; Bob Fripp, occupé avec le disque de **Crimson**, était remplacé par Ollie Halsall (Patto), Elton Dean, en tournée avec **Soft Machine**, laissa la place à Dudu Pukwana. Fripp, lui, est enchanté de « Islands », le petit dernier de **King Crimson** ; il est pourtant difficile, Fripp.

## TÉLÉGRAMMES

### ÉTATS-UNIS.

**Gene Vincent** est mort, le 12 octobre, à l'âge de 36 ans, des suites d'ulcères ; il avait créé « Be Bop a Lula », qui fut l'un des plus gros succès de l'histoire du rock'n'roll et fut pendant longtemps l'un des plus sérieux rivaux d'Elvis Presley. Nous en reparlerons le mois prochain. ■ « **Steve Stills II** » et « **Songs for Beginners** » (**G. Nash**) disques d'or ■ Elektra et Capitol organisent leurs propres tournées promotionnelles, comme l'avait fait Warner Bros, pour **Beefheart** et **Ry Cooder** ; ainsi, **Don Nix**, **Jeanie Greene** et **Lonnie Mack** pour l'une, et **Leo Kottle**, **Joyous Noise** et **Joy of Cooking** (excellent groupe, J.o.C.) pour l'autre compagnie, parcourent les Etats-Unis en tous sens : on peut les voir, pour 1,5 dollar ■ **Jethro Tull** a reçu un disque de platine pour avoir vendu 1 million d'« Aqualung » et a joué pour la première fois de sa carrière dans l'immense Madison Square Garden ■ A l'heure actuelle, **Beefheart** doit avoir terminé son nouveau disque... ■ Petit à petit, **Redbone** est en train de devenir l'un des groupes les plus demandés de tout le pays ■ Tandis que les marchands de disques se plaignent de la conception des pochettes de LP, sur lesquelles les références et autres signes distinctifs s'avèrent souvent illisibles, le nouveau **Zeppelin** ne comporte aucune indication extérieure, juste un vieux bonhomme avec un fagot sur le dos ■ Une tournée très importante pour **Osibisa** a été annulée par la faute du coût des transports et autres frais qui s'accumulent lorsque l'on part en tournée pour cinquante jours... et que l'on est dix musiciens dans le groupe ■ « **Clean** » est le nom donné à un nouveau label qui sera distribué par Atlantic ■ L'Airplane a fait venir 1.400 personnes pour la fête donnée en l'honneur de « **Grunt** » ; tous les groupes du label jouèrent : Jefferson Airplane, Hot Tuna, One, The Aces of Cups, Jack Bonus and Black Kangaroo ■ Le concert que **Procol Harum** a donné à Toronto en compagnie du Edmonton Symphony Orchestra devait être enregistré en prévision d'un disque « live » ■ La tournée de **Who** aura été un très gros succès ■ Interrogés, les auditeurs de la station de radio KDAY, ont répondu que sur les 200 chansons qu'ils aimaient le plus, 19 étaient des Beatles, 18 des Stones, 9 de Neil Young, mais que le « Light my fire » des Doors méritait bien la première place. KDAY est un peu l'équivalent américain d'Europe 1 ■ Vus dans le même studio : **John Lee Hooker, Van Morrison, Mark Naftalin, Steve Miller, Robert Hooker** (son fils), **Charlie Musselwhite** ; il paraît qu'ils jouaient du blues ■ En 1970, **Sly Stone** a annulé 26 concerts sur les 80 qu'il devait faire ; en 71, il en a annulé 12 sur 40 ; son groupe ne répète jamais, il est presque en faillite ; mais il est certain que son prochain disque remontera le niveau de ses finances ■ Columbia a signé **The Rowan Brothers** l'autre groupe dont les origines remontent au Grateful Dead (sans doute Mickey Hart ou Tom Constanten) ; les New Riders of the Purple Sage rident pas mal, merci ■ Un article de Rolling Stone semble indiquer que la folie des disques pirates est passée ■ Les « U.S. Folk Freaks » nous signalent que d'extraordinaires LP's sont sortis, récemment : **Pete Seeger** (Columbia), **Laura Nyro** (Columbia), **Loudon Wainwright II** (Atlantic), **Tom Paxton** (Reprise), **Paul Siebel** (Elektra), **Doc Watson** (Vanguard). — JACQUES CHABIRON.





4<sup>e</sup> Seloncourt Pop Festival : sur scène, Hopefull.

Seloncourt est un patelin qui n'a rien de folichon à première vue. Quelques maisons parmi des milliers d'autres maisons et quelques centaines d'usines. Belfort n'est pas trop loin, Sochaux tout près, avec un immense parking sur lequel sont soigneusement rangées les bagnoles Peugeot, bien propres, les chromes garnis de papier collant jaune, une véritable mer de tôle bien astiquée. Entre les maisons, ce que l'on voit du paysage est assez plaisant : le Jura s'incline, bien vert (la Suisse n'est qu'à 13 kilomètres).

Mais pourquoi tous ces petits patelins ont-ils des noms qui se terminent tous en « court » ? Audincourt, Hérimontcourt, Seloncourt ? Et pourquoi y-a-t-il dans cette région de France une activité pop que l'on peut qualifier d'intense, vraiment intense ?

C'est vrai, la contrée est sillonnée par des groupes de chevelus qui traînent dans de vieux camions (Peugeot bien sûr) de vieux amplis qui n'en peuvent plus, de vieux amplis qui crachent cependant leurs watts pourris dans tous les

clubs et bals de la région. Serait-ce la pop des usines, analogue à celle qui secoue hystériquement des villes comme Detroit aux États-Unis, ou Liverpool en Angleterre ? Pourquoi pas... Il y a dans cette partie de la France, ainsi que dans le nord et dans le nord-est, un mouvement très vivace qui pousse les jeunes à jouer de la musique, pas seulement pour leur plaisir, mais surtout parce qu'ils en ressentent le besoin. Et, en général, ces groupes sont bons. Leurs qualités se situent même bien au-delà de leur talent ou de leur compétence en tant qu'instrumentistes, ou compositeurs. Elles tiennent au fait que lorsque ces jeunes types montent sur scène, ils se vident les tripes, parviennent à faire passer dans le public une grande partie de leur émotion ou de leur enthousiasme.

A côté de ces groupes n'ayant pas encore atteint une maturité musicale certaine, il en existe d'autres qui, au contraire, se révèlent comme de véritables groupes professionnels, composés de musiciens compétents pouvant prétendre jouer un rôle capital dans l'évolution de la musique pop de ce pays. A Seloncourt, il y en avait trois, de ces groupes. Ange, Iris, et le Point.

#### Je suis Dracula

Ange joua lors de la première journée de ce festival, le 18 septembre, et son show fut sans aucun doute l'un des moments les plus passionnants de ces deux journées. L'obscurité les aurait avantagés, ces musiciens dont la grande

qualité est de créer un climat d'une densité absolument inouïe. La lumière qui tombait de la verrière avait trop tendance à diluer les couleurs, à agrandir le champ de vision, et le spectateur ne pouvait ressentir l'impact d'Ange comme il l'aurait fallu. Ce fut néanmoins un grand moment, qui aurait mérité de s'insérer en soirée, entre Genghis Khan et Stray, par exemple.

Ange, c'est deux orgues accolés, une guitare, une basse, et une batterie, une flûte et un cor de chasse qui swingue d'une façon étonnante. Et des cheveux partout. Le son, épais, fort, se propage en nappes minces, qui s'enflent soudain, se brisent, ou ondulent, selon l'humeur de Christian Decamps, organiste et chanteur, qui porte véritablement le groupe et le fait délirer, car il est « fou », Christian Decamps. De ces fous un peu géniaux, capables du meilleur comme du pire. De ces types qui, sur scène semblent de véritables démons, possédés par leur musique dont ils vivent à l'extrême les plus insensibles changements, les plus petits soubresauts. Une note le fera bondir, bras brisés et mains crispées, énormes yeux blancs injectés de noir, et langue abandonnée. Et il parvient à chanter, il parvient à prononcer clairement les mots qu'il veut dire, ces chansons torturées dont on s'aperçoit qu'elles sont parfois de beaux poèmes : « Décembre enveloppe mon âme impure/Pour la plonger dans sa torpeur/Décembre m'injecte sa froidure/Afin que janvier gèle mon cœur/ Et dans mon ciel noir/La lune fait l'amour aux étoiles » (« Tout feu, tout flamme »). Decamps est également un être hanté

# ange, iris et le point

pourquoi  
y a-t-il dans  
cette région de  
France une  
activité pop  
aussi intense ?



Robert Wyatt.



par les spectres, les vampires, les choses parallèles, irrationnelles. Il le dit dans ce fabuleux morceau qu'est « Les vieux livres » : « Je suis Dracula et j'en ris de rage ». Et il faut le voir, hurler, en écumant presque : « Je suis Dracula ». Une grande mèche noire lui barre le front, qu'il a alors luisant, et ses yeux roulent, suivent la cadence infernale de la rythmique. Ange est un groupe qui, il y a quelques mois, paraissait bien jeune. Aujourd'hui, tous ont pris de l'assurance, du métier. Ils deviennent des professionnels, et si les co...ns ne les mangent pas, ils feront de (très) grandes choses. Faut bien se mouiller dans la vie, et il est bien plus important de le faire lorsqu'il s'agit de groupes français.

#### Pétards et fumée

Des qui ne feront rien du tout, par contre, ce sont les groupes belges que l'on nous demanda de considérer comme des vedettes. Nous avons reçu plusieurs lettres de lecteurs belges qui nous disaient : « Vos groupes français, c'est caca, nous, en Belgique, on en a des extras ».

Rien du tout, oui. Il paraît que Gengiz Khan est le meilleur groupe belge, on leur aurait même fait enregistrer un LP. Ce sera donc encore un disque de guitare jouée mécaniquement, à toute vitesse, une basse bien ronflante et la grosse batterie par là-dessus, qui ne marque pas de tempo parce que cette musique est tellement jouée sans motivations qu'elle n'a aucun véritable rythme. La musique de Gengiz Khan est de l'esbrouffe démagogique. Le soliste qui, assis, se lance dans un long solo bien scandé, juste ce qu'il faut pour faire taper dans les mains, ce n'est pas de la musique, ça, c'est l'art de provoquer un réflexe des plus primaires, de la part de l'auditoire. Qu'il y réussisse, bravo. Que le public réagisse, c'est normal (encore que ce ne fut pas le délire, loin de là !), il est venu pour ça. Que Gengiz Khan soit un bon groupe, non.

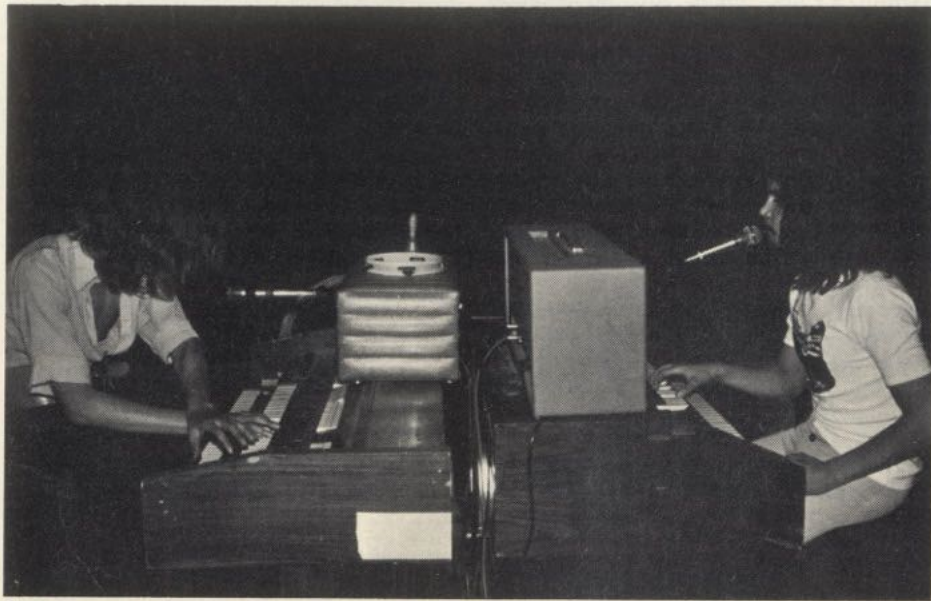
Lagger Blues Machine s'avéra un peu meilleur, mais il jouait beaucoup trop fort, dans cette salle de gym transformée. Le batteur, surtout.

Stray, qui succéda à Gengiz Khan (Lagger Blues joua le dimanche) s'exprime très bien, par contre. D'autant mieux qu'il n'a rien à dire et est donc parfaitement à l'aise. Tout ce qui les intéresse, les types de Stray, c'est de jouer à toute vitesse, très fort, plus fort que tout le monde, cette musique qui existe seulement grâce à la puissance des amplis, grâce aux watts, aux pédales fuzz, à l'écho, à la distorsion. Ils ne s'arrêtent que pour recommencer, la même chose, dans le même accord. Après une heure de ce traitement de choc, chacun est tout à fait abruti, et personne ne distingue clairement ce qui se passe. La « musique » de Stray n'est plus qu'un

brouillard de bruit, dont rien ne ressort. Le final, c'est tout d'abord un pétard/ bombe qui explose, tirant les spectateurs de leur torpeur, et des milliers de petits morceaux de papier qui s'envolent, un écran de fumée puante, colorée par les lumières qui clignotent depuis le début. Très éprouvant.

#### Backdenkel

Une chose bien, à Seloncourt : on pouvait aller faire un tour et retrouver une



Ange.

place. C'est rare, dans les festivals, de pouvoir se relaxer entre deux groupes. Un bon bol d'air après Stray, cela fait du bien, encore que l'air en question était plutôt frisquet : heureusement que ce festival n'était pas en plein air.

Jean-Claude Pognant, dont c'était là la quatrième réalisation dans le genre, a maintenant acquis une expérience appréciable ; il sait ce qu'il faut faire et ce qu'il faut ne pas faire. Pas de grands rassemblements, qui nécessitent une organisation énorme, mais des plus modestes, qu'il est pratiquement certain de réussir. Cette année, son plateau, plus ambitieux que celui des autres années, lui causa bien du souci, les groupes se décom-mandant sans arrêt, l'obligeant à faire des changements en catastrophe. Curved Air, prévu, ne vint pas (« Ils voulaient venir en avion-première-classe et une baignole américaine pour chacun d'entre eux, je leur ai dit qu'ils pouvaient rester là-bas ! »). Mitch Mitchell s'est excusé, et Jack Bruce voulait un hôtel Hilton à Belfort. « Gallagher n'est pas venu non plus, il s'est fait plus ou moins truander par quelqu'un en France et il en a marre ». Impossible, de toutes façons, de faire venir un groupe vedette, genre Led Zeppelin. Les deux mille personnes qui se déplacèrent n'auraient pas suffi



Christian Decamps.

à payer les road managers. Il fallait jouer modeste, présenter quelques groupes anglais (« Ce sont eux qui attirent le monde ») et quelques groupes régionaux, ceux qui ont un nom.

Backdenkel, trio anglais résidant en France, est une sorte de fantôme. Beaucoup de gens, à Paris, connaissent ce groupe qui travaille dans une cave depuis des années. Des disques furent annoncés, que l'on ne vit jamais. Un LP sortira prochainement, chez Philips, et il risque de provoquer quelques remous, car Backdenkel fait partie de ces groupes anglais qui, lorsqu'ils sont bons, peuvent faire des choses excellentes. Par malheur ils passèrent si tard et ils jouèrent si fort, eux aussi, tellement trop fort après tout ce que l'on avait subi au cours de cette soirée ! Quel dommage, car leur musique méritait d'être écoutée avec attention, ce guitariste merveilleux de technique et de doigté, qui sortait de sa guitare les sons les plus purs ou les plus fous, violant son instrument avec désespoir, interminablement, sans jamais relever la tête. Trois musiciens, seulement, qui se permettent de jouer une musique totalement inédite. Il faudra écouter très soigneusement le disque pour tenter de comprendre comment ce guitariste peut arriver à un tel résultat, aidé, il est vrai,



Stray.



War Horse.

par la basse à six cordes dont le rôle est très certainement prépondérant. Après, le bœuf que Wyatt et Pete Brown se sentaient obligés de faire parut bien vain. D'ailleurs, les deux compères s'en rendirent compte et cessèrent rapidement de taper l'un sur sa batterie, l'autre sur ses bongos.

#### La musique et le show

Le concours des groupes amateurs fut gagné par Iris, groupe régional, habitué du Golf Drouot. Lui aussi s'est affermi, devient de plus en plus professionnel, rompu à la scène, et sa musique s'en ressent, plus concise, plus percutante.

Elle a retrouvé une fraîcheur et un allant absents à une époque. L'organiste est bon, même dans son petit numéro à la Emerson, et tout tourne rond, nous aurons l'occasion d'en reparler, car Iris est un espoir, un solide. Le Point, par contre, c'est une certitude. Ce groupe, un trio orgue-basse-batterie, deviendra très bientôt l'un des plus grands. J'en connais peu qui auraient osé s'embarquer comme eux l'ont fait dans un « King Kong » signé Frank Zappa, et improviser sur ce thème pendant plus d'une demi-heure, sans jamais se répéter, sans jamais ennuyer, et toujours une musique qui swingue, qui swingue de tous les côtés, du côté du bassiste, de celui de l'organiste, de celui du batteur dont les cymbales ne restèrent pas une seconde immobiles. Ils ont dit tout ce qu'ils avaient à dire, ce jour-là, ils ont montré tout ce dont le Point était capable en ce moment. Agréable de voir que des jeunes musiciens connaissent et comprennent si bien la musique de Zappa ou des Soft Machine, c'est bien de réaliser un beau jour que certains osent la jouer, peuvent la jouer, et en tirent quelque chose qui servira à élaborer leur propre musique. Le plus intéressant, c'est que cela s'est passé à Seloncourt, que le groupe en question, comme Ange, comme Iris, est originaire de la région, et que de Paris, il s'en contrefout... Combien y en a-t-il d'autres, de ces groupes, dans le Jura, en Bretagne, n'importe où ? L'ovation que recueillit le Point aurait pu être plus forte si le groupe s'arrêtait un instant, entre chaque morceau, laissait le public respirer, une seconde. Un petit détail... Warhorse est un bon groupe de scène, et la scène est sa seule raison d'être : ce

groupe anglais n'a qu'un but, faire le tabac, se défoncer, et donner du bon temps aux gens. Leur procurer une émotion physique la plus intense possible. Ils y parviennent très bien, à eux cinq. Ils jouent très fort, mais le son, propre, transmet parfaitement l'excitation d'une musique menée tambour battant, surtout que, sur le plan visuel, ce n'est pas mauvais non plus : ils se remuent comme des démons, sautent et se démènent. De vrais, d'authentiques professionnels, qui mouillent leur maillot, ne se foutent pas de la gueule du monde. Leur truc est calculé, minutieusement. Bien avant de faire valser son instrument, l'organiste l'a soigneusement débarrassé de l'ampli et des instruments de percussion auxquels il servait de dessert. Le batteur est un démon, lui aussi, qui entraîne les autres instrumentistes dans un galop échevelé. Faire un triomphe dans ces conditions est justifié et irréprochable. Warhorse l'a obtenu parce que son show est très bien conçu. Ce groupe, au moins, n'a pas eu besoin de faire la putain pour obtenir les faveurs du public. Il s'est imposé. Ceci dit, le disque de Warhorse est bien près de l'insignifiance.

#### Vivement que

Gong aussi a fait le tabac. Je n'en ai malheureusement vu que quelques secondes, et j'ai donc également manqué la jam-session avec Wyatt, Brown, Kevin Ayers. Il paraît que c'était bien, que ça clôturait d'une façon idéale ce festival, le quatrième festival pop de Seloncourt. J.C. Pognant, après le succès remporté par celui-ci, espère bien en montrer un autre, l'an prochain. Peut-être pas au même endroit, peut-être au même endroit, il ne le sait pas encore. Tout ce que l'on peut lui souhaiter, c'est de pouvoir continuer, car il le faut, c'est important, de voir que cela peut marcher, sans problèmes, sans flics, sans vin rouge, sans grosse vedette. Juste ce qu'il faut de décontraction et d'organisation, de sérieux. Juste ce qu'il faut de musique exotique (anglaise), pour donner leur chance aux groupes du coin qui ont tellement de choses à dire que l'on va très bientôt les entendre, les entendre partout.

Car l'on commence à voir le bout du tunnel, les groupes vont chasser les idoles fanées. Ils sont en train de le faire. Ce sont eux, les groupes, qui, bientôt, vendront du disque. Ce sont leurs chansons qui iront dans les hit-parades. Ça, c'est important. Mais je parle des groupes français, ceux qui parlent le langage de tout le monde. Les autres, c'est bien, mais c'est bien pour le pied. Ce n'est pas Zeppelin qui remplacera Claude François, c'est bien plutôt Triangle, ou Martin Circus, ou Ange, ou Iris, ou un autre. Vivement que. — JACQUES CHABIRON.



Quand les Who prennent leur envol...



Roger Daltrey.

# UNE GROSSE AFFICHE

Les concerts en plein air que l'on se refuse à nommer festivals se suivent, et l'on ne se demande plus si oui ou non ils se ressemblent. Nouvelle mode, les concerts de « charité » se multiplient. A l'instar de celui qui vit réunis Messieurs Russell, Starr, Harrison, Clapton, Dylan et Shankar, le concert de l'Oval Cricket Ground de septembre suscita autant de surprises et d'applaudissements qu'il dût rapporter d'argent. Un grand stade, beaucoup de monde, une grosse affiche et une scène couverte, voilà tout ce que put contempler tout à son aise, là-haut dans le ciel bleu, le soleil de Londres. Entre la fraîcheur du matin et celle du soir, et outre les sempiternelles vapeurs de saucisse ou queues pour d'autres besoins que la faim (hormis celle qui réunissait ici dix groupes, trente mille bouches et ne tenait personne), crescendo, la cascade des notes s'en alla son énorme bonhomme de chemin.

Après un Cochise discret (et d'un), et avant un Quintessence diablement ennuieux (et de deux), c'est avec le Grease Band et Lindisfarne que renaquit au sein de la foule l'espoir de « have a good time ». Même si le nombre des « voyageurs » était assez supérieur à celui des indigènes, il fallait rapidement véhiculer TOUT le monde vers ceux qui, dans le Melody Maker, avaient droit aux caractères gras de 3 cm de haut (devinez QUI ?). Ce Grease Band, agréable et sympathique, pas trop technique et dont on a pu longtemps apprécier les qualités aux côtés de Joe Cocker, ne parvint cependant pas à transporter le public.

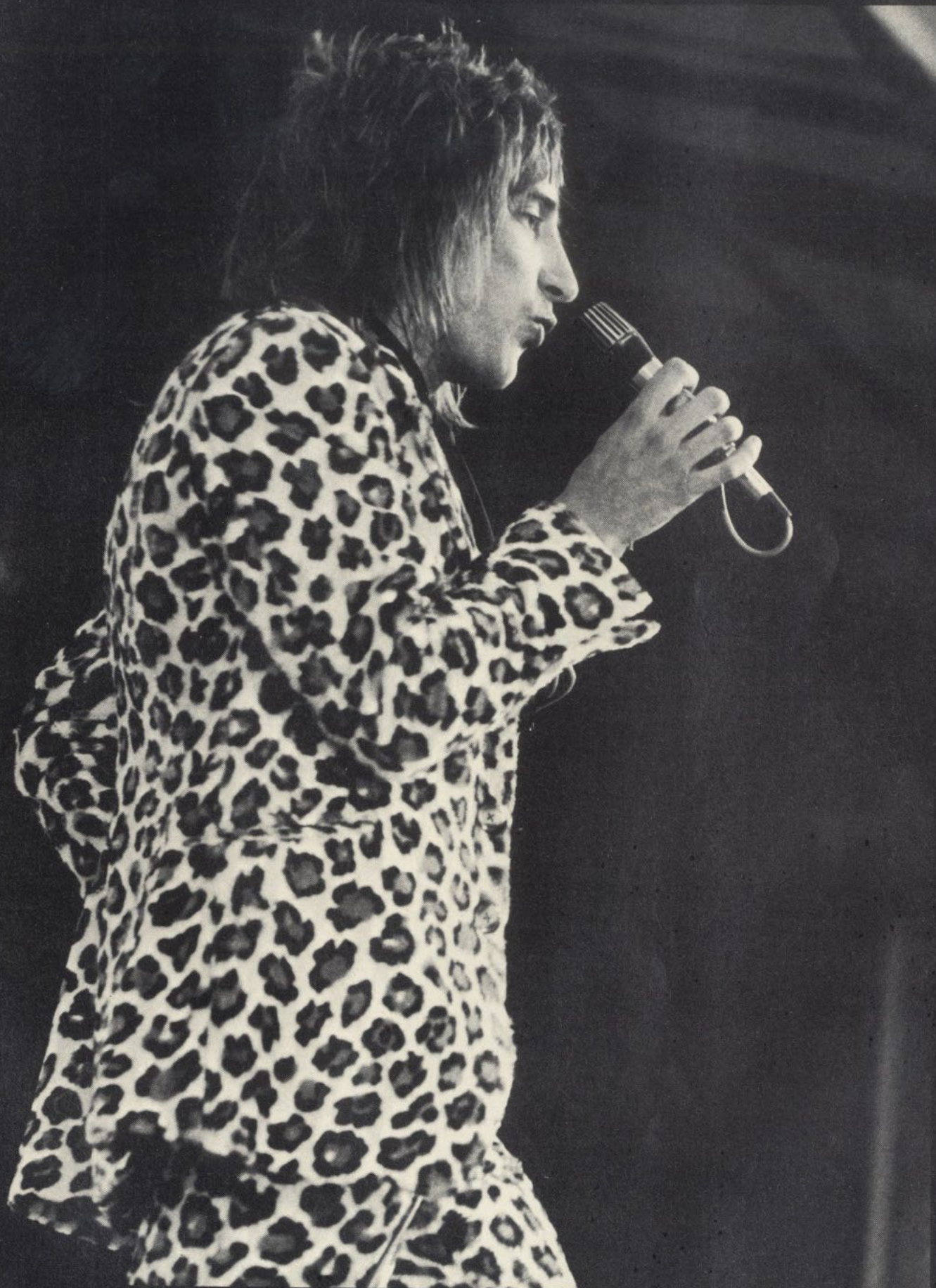
La première révélation du concert, ce fût Lindisfarne qui la donna, pendant plus d'une demi-heure ; dommage que cette dernière ait été celle de la bouffe et du pipi, sinon il est certain que le panneau d'affichage du vieux stade eut été bien incapable de dénombrer les applaudissements. Il y eut quand même quelques « t'as noté l'harmo ? », fort justifiés, mais dont le nombre ne réussit pas à

prendre le dessus face à celui des estomacs vides. Comme il doit bien arriver à Lindisfarne de ne pas distiller son folk et son blues lorsque le soleil est au zénith, le déplacement pour les écouter, sauf erreur, ne devrait pas être regretté.

Quatorze heures, même jour, même endroit, même soleil : Quintessence, sans changement, direct de Country à Folk, feeling en supplément, petite et dernière classe. Suivant. Ces suivants furent les auteurs de « Whisky women » et de « Wrong side of the river » : Mott The Hoople, avec Ian Hunter (pno, vcl), Mick Ralphs (gtr ; vcl), Overend Watts (bs), et Buffin (dms). Beaucoup de considération d'un public facile, du rock bien servi : on aurait presque pu croire à la consécration d'un grand groupe. Malgré un succulent melting pot baptisé « Keep a' knockin' », Mott the Hoople, comme les quatre autres ne parvint pas à passer la marche qui mène au tabac. Idem pour America, dont les deux dernières lettres donnèrent une parfaite idée du passage. Monsieur Eugène Wallis (ou Wallis) quant à lui, se posa (mal, sur scène et trop longtemps) comme une réplique grandeur pas nature de Ritchie « Big foot » Havens ; voix rauque, guitare, tabouret, ça manquait de couleur.

Dix-huit heures, l'apéritif : Atomic Rooster. On attendait la claque, ce fût la paire de gifles. Au cas où vous ne le sachiez pas, Atomic Rooster posséda, en de jours heureux et en son sein, un monsieur nommé Carl Palmer, classé cette année meilleur batteur international (N° 1), qui joue maintenant avec un monsieur nommé Keith Emerson, classé cette année meilleur pianiste/organiste international (N° 1), et que tous deux font partie avec Greg Lake (classé second arrangeur, second compositeur, second bassiste, et troisième producteur international) d'un groupe classé N° 1 en Angleterre (N° 2 dans la section internationale) nommé Emerson, Lake & Palmer. Si vous désirez savoir à quelle





Rod Stewart.

place est classé leur album « Tarkus », cherchez ou achetez le Melody Maker du 18 septembre. Cette parenthèse pour dire que monsieur Paul Hammond, le remplaçant, est AUSSI bon, même s'il n'est pas classé. Atomic Rooster ne devrait pas tarder à s'imposer si l'on se réfère au succès remporté à l'O.C.G. ; son leader/organiste, Vincent Crane possède dans les doigts suffisamment de génie pour menacer M. Emerson (dont le batteur...).

#### Des tonnes de métier

Si, en France, les plus grandes choses s'arrêtent à la tombée de la pluie (vacances, récoltes et festivals), en Angleterre, une averse de cris avant le passage d'oiseaux tels que les Faces laissa présager un grand moment. (Faces, Melody Maker : 2,5 cm). Vingt-six ans, dont six de métier : d'abord avec Jimmy Powell, les Fifth Dimensions, les Hoochie-Coochie Men, Steam Packet, puis le Shotgun Express avant de rejoindre le Jeff Beck Group, Rod Stewart voit sa cote de popularité augmenter chaque jour davantage. C'est à son image que des centaines de jeunes Anglais tentent de s'identifier. Avec Rod renaît le besoin d'imitation qui fit les beaux jours des magasins de vêtements et des coiffeurs ; après la coiffure Beatle, après la frisette Hendrix, c'est au tour de la coiffure Rod Stewart de jouer les modèles. Londres fourmille de Stewart moins chamarrés les uns que les autres, l'original (à tous points de vue). Passage très apprécié que celui des Faces, dont le leader cité plus haut poussa le professionnalisme jusqu'à mettre en vente aux enchères son propre costume de scène (moucheté, si je me souviens bien), toujours au profit des réfugiés de Bengla Desh. Passage carré, un peu entamé par la mauvaise qualité de la sonorisation, tout témoigne d'un métier à toute épreuve et confirme le come-back des Faces.



Keith Moon.

21 h - 23 h : l'envolée fantastique, les WHO. Les Who, leur musique offensive tous azimuts, leur maîtrise de la scène et

du watt, leur respect du public ; les Who qui, à chacun de leurs concerts, éliminent une par une chaque restriction à leur consécration de plus grand, de plus énorme et de plus parfait des groupes du monde entier. Du parfait, les deux heures de leur passage en ont



Pete Townshend.

surpris partout, dans tous les coins, dessus et dessous, devant et derrière ; du parfait étonnant et déconcertant. Deux heures durant, des tonnes d'applaudissements ont fait écho à des tonnes de métier ; 120 minutes pour se surprendre à constater avec inquiétude les progrès d'un groupe qui semble n'en plus avoir à faire (peut-être aussi n'en ont-ils rien à faire ?) ; 7 200 secondes passées à baver devant une musique sans cesse plus léchée, plus sauvagement orchestrée : match impressionnant, avec d'un côté quatre diables et de l'autre 13 000 personnes de moins qu'à leur précédent concert de Chicago, 17 000 de plus qu'à leurs répétitions, toutes debout, swingant comme des flammes, prêtes à s'envoler et passer les frontières du Roi Son.

Les morceaux, les œuvres plutôt : des caisses de dynamite lancées à tout-va, explosives au plus haut point. Autant que leur ordre ne reste gravé dans aucune mémoire, puisque toutes font parties d'un ensemble. « Summertime blues » bien sûr, resplendissant de ses breaks soulignés des grimaces de Keith Moon, « Substitute », éclatant d'un Roger Daltrey sur la meilleure voix, « My generation », bégayé plus subtilement, dénotant là (pour le groupe en général et Daltrey en particulier) une maîtrise de plus, celle qui, tout en lui laissant son caractère et sa portée d'époque, fait d'un vieux succès une interprétation toujours en voie de renouvellement. C'est à l'écoute de tels morceaux que l'auditeur peut s'apercevoir combien est évident et unique chez les Who le caractère non péremptoire de chaque composition ; chaque composition qui, à chaque passage, paraît toute neuve et toute fraîche sortie du cerveau génial de Pete Townshend. C'est le cas pour « My genera-

tion » comme pour « Summertime blues » ; pour « Substitute » comme pour « Magic Bus ».

#### Le vol des Who

Ce « Magic Bus », à l'Oval, il roulait « complet », toutes vitres ouvertes et lumières éteintes vers le néant des néants, tirant derrière lui pour mieux la voir s'abattre sur son toit la barque des ovations et des mains levées en signe de consécration. Entre deux morceaux, les baguettes fatales de Keith rejoignaient tel roadie ou tel responsable du plateau, aussi précises dans leur action air-air que dans leurs fonctions air-peaux. Monstre sacré déchaîné, Townshend, tel un serpent à sonnettes, s'enroulait autour des pieds de cymbales, des pieds de micro, des pièces les plus ardues pour s'exploser très haut. Moulinets plus larges et plus précis. Hargneuse la grande élastique a failli vraiment s'envoler contre un ampli ; mais ça, c'était peut-être dans un des morceaux de « Tommy », où dans ceux du dernier album, bref ça s'est passé (sauf de commentaires).



Roger Daltrey.

« I can't explain », « Behind blue eyes », « Won't get fooled again », « Baby don't you do it », « My wife » et certainement d'autres, tant de morceaux dont le stade faillit bel et bien éclater. La nuit, les étoiles, celles du ciel et de la scène, les projecteurs aux 999 couleurs, le tabac des tabacs, Denise, la petite Californienne d'à-côté, les mains levées d'une véritable marée humaine : plus qu'un simple et banal concert, la réunion de l'Oval Cricket Ground prenait un visage de grand rêve parfumé. Paraissant rêver eux-mêmes, les Who ne semblaient pas parvenir à stopper leur vol. Aveuglé par les balayages incessants des projecteurs blancs, chacun avait peine à s'arracher de son état. Et puis ce fut la fin ; une fin tenaillante et qui renvoyait tout au rang du souvenir, une fin de compte impressionnante de silence et de réflexions, une fin pas tout à fait comme les autres. See you again. — BRUNO DUCOURANT.



# MOTO ROCK

Pour  
Alain Dister,  
il y a même  
des anges  
heureux.

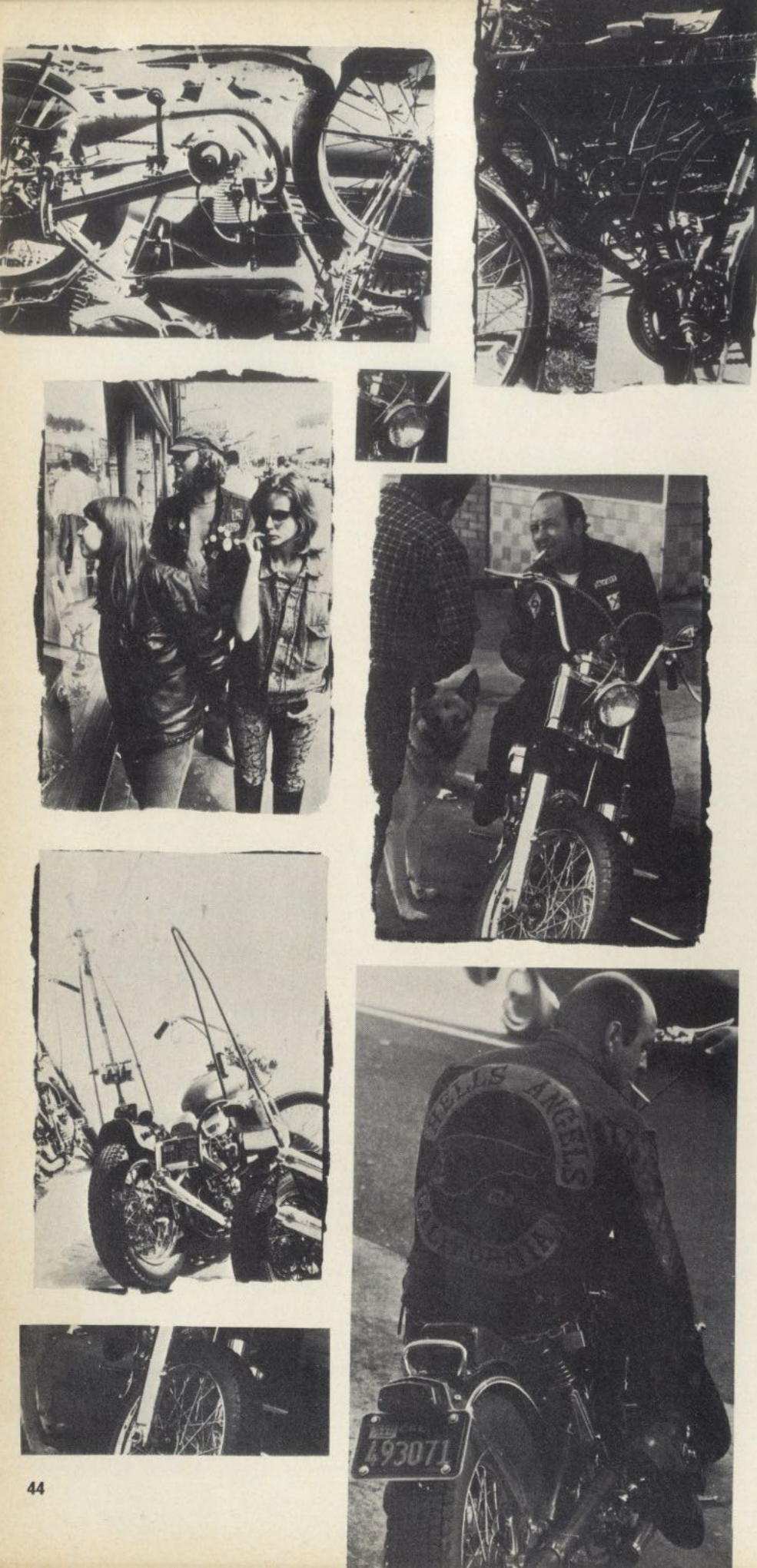
« A working class hero is something to be ». Lennon.

Il n'y a pas, aussi loin que le regard porte sur la grand-route, trace du moindre Angel en Europe. Et pourtant, les groupes de motocyclistes ne manquent pas et même s'affublent parfois du titre « Hell's Angels », comme en Angleterre. L'un des organisateurs des concerts gratuits de Hyde Park (qui les connaît bien !) me confiait que la plupart étaient de très jeunes types, issus du sous-prolétariat ouvrier des banlieues de Londres et des grandes villes, dont un sur dix à peu près possédait une moto. Les autres, ceux qui ont des gueules de vieux durs équivoques, étaient des rescapés des grandes périodes teddy boys et rockers.

Mais, alors que les bagarres qui opposaient ces derniers aux mods — week-end de Pâques 64 à Brighton — avaient un caractère marqué par la haine des classes, l'opposition qui règne aujourd'hui entre Angels et Skinheads (issus des mêmes milieux) présente un tout autre aspect : plutôt le choc entre deux cultures (on sait que les Skinheads se rasent la tête pour affirmer leur non-appartenance à tout mouvement pop, et reprochent aux hippies, musiciens, et jeunes en général leur allure efféminée. Ce qui doit bien faire plaisir à Monsieur Heath).

Revenons aux Angels. Il est vraisemblable que les Anglais se sont emparés d'un mythe californien. C'est un peu une manie chez eux, comme ils le firent pour les Panthères Blanches — les véritables étant un groupe de révolutionnaires radicaux formé à Detroit en 68 autour de la personnalité de John Sinclair, manager-père spirituel du MC 5, pour appuyer les revendications des Panthères Noires. Dans le contexte d'une agglomération comme Detroit où Blancs et Noirs ont les mêmes pro-

Harley Davidson.





blèmes de flics, de drogue, de libération individuelle au sein d'une communauté, le démarquage, puis la coopération des deux groupements était normale. A Londres, cela devenait du folklore d'importation. Mais « in sleepy London, there is not much to do for a street fighting man... ».

Donc, adaptation pas très réussie d'un phénomène extérieur. Pourtant, les conditions de départ sont les mêmes ou presque, avec les quelques variantes d'ordre climatologique, économique and so on. Milieu d'origine défavorisée, familles troublées, voire inexistantes, besoin de trouver un support à la révolte, une forme d'expression, un canal : le hard-rock. Une mythologie vestimentaire agressive : les blousons de cuir noir, les insignes nazis, les chaînes. Nécessité enfin de se grouper, ne fut-ce que pour y puiser la force d'assumer cette révolte. Et puis pour se créer sa propre alternative, chercher ensemble des moyens de s'en sortir. Sinon, usine, fin du rêve. Plutôt la route, avec, tout au long, des familles, un mode de vie à soi. Reste la moto. Chère, donc objet précieux dès qu'il est acquis. Et qu'il faut défendre. De là à l'aimer, à l'adorer, l'n'y a qu'un pas, vite franchi.

#### Hell's Angels

Les Triumph et autres BSA des rockers angéliques ne pèsent pas lourd à côté des « choppers » Californiens. Un chopper — littéralement « hachoir » — est une Harley trafiquée, allégée de tous ses chromes et ferrailles inutiles, parfois munie d'un compresseur. La machine de Peter Fonda dans « Easy rider » en est un type accompli, bien qu'on en trouve des beaucoup plus démentielles. Pour Hell's Angels « riches », les autres se contentant de modèles assez anciens, très convenablement arrangés. Il y a des bonnes et des mauvaises années, comme pour les bons vins. Le chopper représente tout l'avoir d'un Angel. On comprend donc leur colère quand des iconoclastes osent s'approcher d'un peu trop près. En principe, on reconnaît un Hell's Angel à ses couleurs : la bande du haut, sur le dos du gilet indique l'appartenance au clan « Hell's Angels », et la bande du bas, soit le mot « California », soit le nom du chapitre d'origine, chacune se portant dans des circonstances précises. En principe, les anges ne tiennent pas trop à être identifiés par les paranoïaques et ne portent leurs couleurs qu'at home. En tout cas, en déplacement, ils ne portent jamais la bande de leur chapitre. Ces chapitres sont autant de tribus bien distinctes avec chacune son président, son secrétaire, et des tâches précises affectées aux différents membres. Par exemple, le chapitre de San Francisco avait pour président Chocolate George (mort dans un accident en 68 et aux

funérailles duquel assistèrent plus de 1 500 Angels venus de tous les coins de la Californie. C'était quelque chose de les voir tous, montés sur des engins fantastiques — dont certains à trois roues !). Le secrétaire était Freewheelin' Frank, héros d'une biographie où il raconte au poète beat Michael MacClure toute la vie, les rites, les balades, les luttes, les croyances, les amours, le voyage des Hell's Angels. On y apprend mille choses merveilleuses, qui nous rendent plus proches, plus perceptibles ces êtres que l'on nous présente avec tout le vocabulaire bourgeois de la peur de l'inconnu. Frank Reynolds se raconte avec limpidité. On ne s'ennuie jamais à l'écouter. La langue est facile, parce

qu'elle se communique directement. Ce n'est pas du bla-bla de sociologue. C'est lui. Il s'ouvre. Et Michael MacClure, qui a recueilli son témoignage, transcrit ses paroles sans rien y changer, sans rien y apporter d'autre que sa présence, son ouverture personnelle, qui leur permettait de se libérer. A lire en anglais.

Les grands chapitres du Nord et du Sud de la Californie sont quelque peu différents : ceux du Nord (San Francisco, Daly City, Oakland, Fresno) reprochent aujourd'hui à ceux du Sud (Los Angeles, Venice, San Bernardino, San Diego) de se laisser trop facilement acheter par les producteurs de films de série B qui exploitent la mythologie « Angel » à

#### NOTICES ET ANNEXES

Filmographie : « The Wild Ones », de Laszlo Benedek. Avec Marlon Brando, lance le mythe du motocycliste violent et beau garçon. On roule encore Triumph et BSA. On effarouche beaucoup les demoiselles et les petits bourgeois. Joli démarquage de Western, qui sera repris dans « The Wild Angels » de Roger Corman, avec Nancy Sinatra et surtout Peter Fonda. Avec lui, le héros mythique et le personnage réel se fondent complètement, au point que Fonda ne tournera plus que des films où il est lui-même, totalement. Brando était récupérable — encore que chacun en faisait ce qu'il en voulait et pas toujours dans le mauvais sens — le non-vécu. Les « Anges sauvages » de Corman le sont moins. Carte postale certes, qui a dû bien faire rigoler les vrais. Images de presse à sensation où tout est réuni pour choquer les bonnes âmes, jusqu'à un viol dans une église, et puis correction finale des méchants par les bons Américains — scouts, campeurs, touristes. On se demande si Corman ne l'a pas fait exprès pour vendre son film (loi obligeant les histoires à comporter un happy end). Dangereux. Parce que c'est le même genre de bonhomme qui fera un truc appelé « Les grèves sauvages », où les ouvriers seront traités avec la même flagornerie trompeuse pour mieux les massacrer dans la séquence finale.

Seul de cette époque, le chef-d'œuvre de Kenneth Anger, « Scorpio Rising » se rapproche vraiment d'une certaine réalité. Encore que les acteurs ne soient pas des Angels (loin de là !), mais un gang de motards d'un tout autre milieu — Harley surchargées de types qui ne font pas de la route mais s'en servent pour frimer entre deux troquets, à grand ren-

fort de crissements de pneus, démarrages cabrés, coups de klaxon. Du pas sérieux. Le film de Kenneth Anger (voir par ailleurs l'article d'Alessandrini dans le numéro d'octobre) est violent. « Scorpio Rising » sur la violence. Panégyrique émotionnel de toutes les mythologies accolées au trip moto, bagarres, nazisme, homosexualité, mécanophilie, beuveries, dans un montage saccadé en tempo accéléré, où abondent les surimpressions et les éclairs. C'est, dit en 20 minutes, un univers hallucinant, impénétrable, dur. Un monde marginal absolu.

Reste « Easy Rider ». Encore la mytho Fonda. Comme dans « Scorpio Rising » (qui était un speed-movie, alors qu'« Easy Rider » est un acid-movie), la bande sonore est faite des airs à la mode du moment, tels qu'on les écoute dans les juke boxes au bistro du coin. Bien que personne ne croie aux trucs hénaurmes dont les deux compères Fonda et Hopper usent pour leur petit prosélitisme des belles choses de la vie de freak américain — second part of the century, tout le monde marche à fond. Sans doute parce que le film est un voyage, ce qui est encore la meilleure façon de présenter les choses. Des millions de gens vont voir ce film uniquement pour admirer — c'est-à-dire être — deux gars en train de se balader sur des motos super, dans des paysages fantastiques. Ils ont beaucoup de bon temps et, s'ils jouent comme des pieds, on s'en fout : on est avec eux. Reste que tout ça a fait une pub terrible à Harley-Davidson, qui fabrique maintenant en série des répliques de la meule de Fonda. Ça ne dispense pas les bricoleurs de mettre la main à la pâte. Dites, si vous avez une vieille Harley à bazarder, pas trop chère, je suis preneur...

longueur de navets. Eux préfèrent la route, les sorties en bande à Lake Tahoe et les orgies en montagne, où coule la piquette locale (Red Mountain Wine), où l'on se repasse les « mamas » qui deviendront peut-être un jour une old lady (régulière) — le MLF me pardonne ! Quand le blé vient à manquer, il y a toujours des boulots sur les docks de la baie, dans les raffineries, les garages. Il y en a comme ça qui sont dans les Angels depuis une vingtaine d'années, honnêtes pères de famille, qui ont su rester branchés.

#### L'idée de tribu

Il y a souvent des heurts avec les autres groupes. En effet, depuis une dizaine d'années, les copies abondent, et pas toujours des jolies-jolies. Il y a ainsi pas mal d'exactions mises sur le dos des Angels par des gens pour qui tous les motards ont la même tronche, du moment qu'ils portent les cheveux longs et des trucs inscrits sur un blouson. Les anges les appellent « Hot-Dog riders » et leur vouent un mépris total. Losers, Nomads, Gypsies, Huns, Rebels, Sons of... Satan, Lucifer, Evil. Tout nom susceptible de faire « dur » est bon à prendre. Seuls quelques groupes vivent en bon voisinage avec les Angels : les Satan's Slaves (Los Angeles), parce qu'ils sont complètement dingues : « they're so loose... » ; ou les King Cobras, de San Francisco, seul groupe entièrement composé de Noirs.

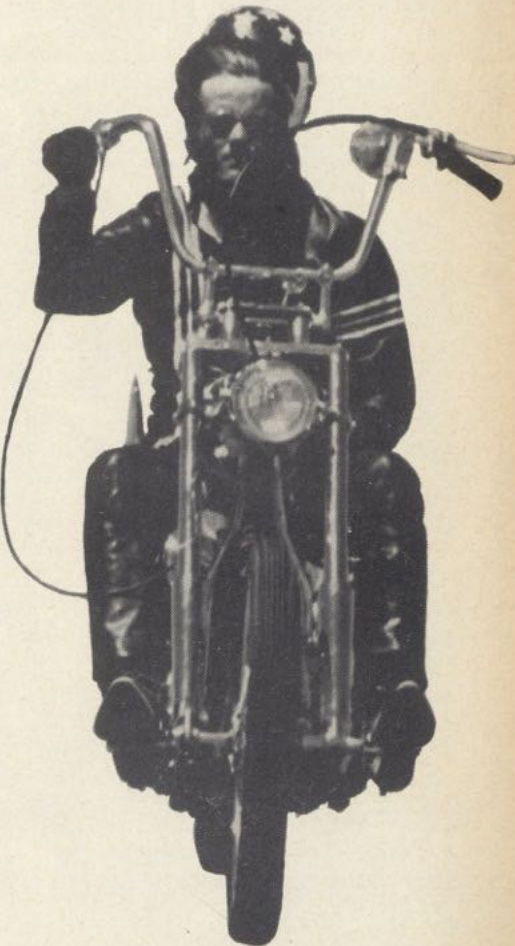
A vrai dire, il est normal qu'un mouvement comme les Hell's Angels ait fait école : le ferment était là : sous-prolétariat des grandes villes frappées par le chômage après la guerre — les premiers Hell's Angels remontent à 1947. Familles inexistantes. Pour l'Angel, le circuit habituel : éducation réduite au minimum, puis les boulots durs, les petits trafics pour améliorer l'ordinaire, les « maisons » de « rééducation », la tôle et après, quoi ? Le Marine Corps ou le banditisme organisé. Finalement, ce qui les en a sans doute sortis, c'est l'immensité des paysages, pouvoir se barrer quand on voulait, d'abord les hobos et puis un jour, la rencontre d'un type avec une moto, l'illumination. La fondation d'un clan, d'une tribu, avec ses rites, son organisation, ses moyens de défense, son autonomie. Finalement, ils étaient quand même les seuls à vivre complètement l'idée de tribu telle que l'annonçait Gary Snyder et que les communautés avaient parfois bien du mal à réaliser, trop nonchalantes, trop douces en face d'un système de lousps. Avec la montée du phénomène Hip, le Hell's Angel apparaissait de plus en plus comme un élément clé de la nouvelle culture. Contre lui se retournaient tous les bas arguments de la petite bourgeoisie à cheveux longs : crainte de la violence, peur d'aller plus loin dans

les révoltes/revendications, désir de se faire bien voir par tout le monde (mais, comme disent les Panthers, « a pig is a pig is a pig... »), fuite du face-à-face avec eux-mêmes, conformisme bêlant, qui, étalé dans la presse pop, servait d'évangile à ceux que ça emmerde de penser, bazardage des sources d'énergie pour arriver vite, « quick sex, quick money, quick fame... » bref la bête noire pour tous ceux à qui la pop rapporte. On le vit bien au moment tragique : Altamont. Et zou, haro sur le Angel, cette « brute », ce méchant, ce pas beau qui vient jeter une ombre sur la pureté virginale des Stones et de leurs marchands. Doucement, messieurs. Regardez bien les images — ou ce qu'on vous en laisse voir. Une foule de mecs sérieusement flippés, montant par vagues successives à l'assaut de la scène. Seule, la carrure, la force et, il faut bien le dire, l'image des Hell's Angels pouvaient les contenir. Sans eux, plus de Rolling Stones. Ils auraient été broyés.

Oui, Mick Jagger savait parfaitement ce qu'il faisait en engageant les Hell's Angels. Il n'ignorait pas que dans les concerts gratuits en Californie, il n'y a jamais eu de flics. Or, il fallait un service d'ordre ; mieux : un rempart pour empêcher des milliers de teenagers de venir le violer une fois pour toutes sur la scène. Et dites, cette image des Stones — image sexuelle, mirages pop et tout ça, qui l'a créée ? Sinon ceux qui aujourd'hui sont bien heureux d'avoir les Angels sous la main pour leur rejeter toute la faute ? Un autre moment dans le film, Jagger avec des Hell's Angels et des types du Black Panther Party. Réminiscence de « One plus One », peut-être. Mais aussi, discrètement — oh ! la caméra ne s'attarde pas trop sur ce genre de séquence ! — l'affirmation d'une certaine solidarité. Depuis le tout début du Mouvement, les Hell's Angels côtoient des musiciens, des freaks, des radicaux. Ils sont dedans, totalement. Pour eux seuls, le retour est impossible, i-ni-ma-gi-na-ble. Ils sont l'élément le plus fort, quand les freaks somnolent encore dans les vapeurs socio-familiales. Les pères spirituels du Mouvement ne s'y trompèrent pas. L'écrivain Ken Kesey, le premier, les admit à participer avec les Merry Pranksters aux tournées Californiennes de l'Electric-Kool-Aid-Acid-Test. Certains y ont pour toujours trouvé leur mode d'existence, comme Butch, de la Hog Farm. A l'époque, ils se baladent avec un groupe connu alors sous le nom des Warlocks. Quelques années plus tard, le Grateful Dead ne manquera pas de faire appel à eux lorsqu'il se produira dans les parcs. Et tout se passera bien. Allen Ginsberg aussi, ira à leur rencontre.

Après des nuits de grande planète commune, les Angels quitteront défini-

tivement leur masque réactionnaire (ils voulaient aller au Viet-Nam pour terminer la guerre, parce qu'ils trouvaient que les bérets verts étaient trop gentils !). Il est certain que l'arrivée des psychovitamines, et la sage guidance de gurus comme Kesey, Ginsberg, ou le Dead, ont ouvert les yeux des Angels, leur ont fait prendre conscience de leur rôle dans l'éclosion du mouvement, en tant que force révolutionnaire qui devait trouver une alternative. Et eux, finalement, étaient bien les seuls à faire des efforts dans ce sens. Sans doute parce que leur condition d'origine ne leur en laissait pas le choix. Mais en avons-nous un ? — ALAIN DISTER.







# P.h. le maudit

1967. Année miracle, année espoir... Miracle de courte durée et espoir déçu, mais qu'importe ? Le septième été des Sixties vit la renaissance du rock américain, gigantesque poudrière à laquelle mirent feu les grands groupes violents et incisifs de l'Acid-Rock (Dead, Airplane, Quicksilver, Big Brother, Country Joe and the Fish). L'explosion, d'une ampleur inattendue/inespérée, fut ressentie jusqu'en Europe où le public découvrit le San Francisco Sound, mais aussi la musique des gens de Los Angeles et sa région (Mothers of Invention, Doors). Pendant ce temps, aux States, de nouveaux noms se révélaient (Beefheart, Electric Prunes) tandis que d'autres se confirmaient (Love et Moby Grape en Californie, Fugs et Velvet Underground à New York)...

## Whiter shade of pale

Cette même année en Angleterre fut marquée par l'apparition de groupes « profanateurs » qui, tels les Who en 1965, décidèrent de « défigurer » la musique et d'en changer radicalement l'esprit afin qu'une nouvelle vie lui soit accordée. Déjà sérieusement agressé à l'arrivée des Cream et de l'Experience, le rock anglais fut, lors de ces soirées de l'U.F.O. où se rencontraient les Beautiful People londoniens, publique-

ment violé par des musiciens (Kevin Ayers, Syd Barrett) se réclamant plus ou moins directement de la Psychedelic Music ; dans la brèche ouverte par le Pink Floyd et Soft Machine s'engouffrèrent des groupes à la portée moins révolutionnaire (Traffic, Move, Tomorrow) qui furent suivis de formations s'inspirant ouvertement du Flower Power (Incredible String Band, Tyrannosaurus Rex). La musique anglaise s'orientait désormais vers les albums : les beaux jours virent la sortie du premier Hendrix (« Are you experienced ? ») et du premier Floyd (« Piper at the gates of dawn ») qui recueillirent un très vif succès. Mais deux disques marquèrent plus particulièrement l'été ; ce furent un album et un simple (peut-être le dernier grand classique...) reflétant l'un et l'autre cet « esprit nouveau » qui, depuis quelques mois, flottait dans les rues de Londres.

L'album c'était « Sgt Pepper's », encensé à l'unanimité et décrété « monument » dans les premières heures qui suivirent sa sortie ; quant au simple, des milliers de gens de par le monde l'entendirent, l'aimèrent, s'en souvinrent ou l'oublièrent, ce qui faillit bien mener le groupe qui l'interprétait à sa perte définitive. Le morceau en question était une sorte de blues aux paroles surréalistes, chanté sur un accompagnement d'orgue

directement inspiré de Bach ; la prédominance de cet orgue à la sonorité « liturgique » solennelle donnait aux paroles une profondeur mystérieuse qui rendit plus magiques encore les nuits de ce magnifique été. Quand le soir tombait et que les feux des réverbères scintillaient sur la mer, vous entendiez, montant de mille endroits, la voix chaude et métallique du pianiste qui chantait ce « A whiter shade of pale » dont les paroles commençaient par « We skipped the light fandango/Turned cart wheels across the floor... » et se terminaient sur « And so it was that later/ As the miller told his tale/That her face at first just ghostly/Turned a whiter shade of pale ».

« Whiter shade of pale » fut le premier morceau de Procol Harum que nous connûmes et, hélas, pour beaucoup, ce fut aussi le dernier ; cela en vertu de cette règle stupide et méprisante qui veut qu'un succès commercial soit obligatoirement compromettant/déshonorant pour le groupe qui en est la cause. Mais nous reviendrons sur ce sujet ; il suffit pour le moment de dire que si une proportion, même infime, de 45 t réalisés depuis 1967 avait été de qualité égale au splendide « A whiter shade of pale », bon nombre de disques n'auraient pas trouvé leur raison d'exister, ce qui nous vaudrait une radio assuré-



Gary Brooker et le parolier Keith Reid : l'âme de Procol Harum.



ment moins terne, moins médiocre et moins polluée.

Depuis cet été 1967, Procol Harum a survécu... Car c'est bien de survie qu'il faut parler lorsqu'on évoque le cas de ce groupe génial et équivoque, violent et précieux, profondément humain mais aussi profondément cruel qui essaie en vain de se débarrasser de « A whiter shade of pale », cette tunique de Nessus qui, aujourd'hui encore, le ronge. Condamné à s'expatrier au-delà de ces océans dont a si bien su parler Keith Reid, Procol Harum est devenu célèbre en Amérique et maudit en Europe où le public, plus étroit d'esprit, ne lui a pas pardonné sa gloire soudaine d'il y a bientôt une demi-décade. Qu'à cela ne tienne; chaque année, Procol Harum a laissé une marque : un album dans lequel Gary Brooker et ses hommes exposaient, avec une intelligence et une habileté suprêmes, leurs vues sur la musique. « Procol Harum », « Shine on brightly », « A salty dog », « Home », « Broken barricades »... Cinq ans déjà; cinq années pendant lesquelles Procol Harum a créé une musique brillante, aristocratique et décadente. Musique de la couleur verdâtre dont on fait la mousse du dessus des pierres tombales... Musique d'orage pour ceux qui ne croient plus à ce qui brille... Musique de mort pour jouer avec la tristesse et l'habiller du noir de l'humour. Procol Harum me fait penser à la dernière séquence d'*Histoires Extraordinaires* où l'on voit Terence Stamp recevoir son Oscar et se précipiter au devant de la Mort, petite fille qui joue avec un ballon rouge devant un précipice. Mais Procol Harum me fait aussi penser à ces films expressionnistes allemands des années 20 : l'ombre y joue avec la lumière, les démons avec les merveilles et tout se termine au petit matin, lorsque l'Innocence triomphe du Mal... Procol Harum a su inventer une musique dans laquelle le classicisme de l'esprit ne jurerait pas avec le moderne de la forme; pour cela, il a teinté la forme de nuances désuètes, précieuses ou baroques, réussissant ainsi une synthèse qui fait paraître plus démesurée encore la vulgarité des tentatives d'un Keith Emerson ou d'un Jon Lord... Mais voilà : Procol Harum est passé au-dessus des têtes européennes parce qu'il refusait de donner à sa musique ce vernis clinquant et vaguement écoeurant qui noyait celle de Nice et autres faiseurs. S'il fallait aujourd'hui justifier la présence dans *Rock & Folk* d'un article sur Procol Harum, l'existence de ce refus y suffirait amplement...

#### Un jeune homme maniéré

Rares sont les groupes qui peuvent se vanter (ou se plaindre) d'avoir eu une naissance aussi mystérieuse que celle de Procol Harum. Aujourd'hui encore, tout n'est pas très clair et les historiens

du rock ne peuvent éviter, lorsqu'ils parlent de Gary Brooker, Keith Reid ou Matthew Fisher, de laisser quelques points d'interrogation.

L'odyssée de Procol Harum commence un jour de 1966 dans une rue de Londres où marche Keith Reid, jeune homme renfermé et maniéré qui depuis peu est obsédé par une pensée effrayante, celle de sa propre pierre tombale le poursuivant et le traquant sans relâche. Ce jour-là, il décide, chose qui ne lui était jamais arrivée, d'écrire quelques vers qu'il porte à un ami chez lequel il rencontre Gary Brooker; ce dernier est alors pianiste des Paramounts, un groupe qui accompagne une chanteuse dont je ne vous donnerai que les initiales (S.S.) pour ne pas nuire à l'esprit de cet article; Brooker lit les feuillets noircis par Reid, les emporte chez lui, les range et les oublie jusqu'au matin où, fouillant dans de vieux papiers, il les retrouve et découvre toute la richesse de leur contenu. C'est alors qu'il voit la nécessité de mettre en musique les vers relatifs à la pierre tombale; pour la première fois de sa vie, il s'installe au piano afin de composer; le même jour, Keith Reid lui envoie une lettre qui se termine par un vers du poème morbide que le pianiste vient de mettre en musique. Brooker répond à Reid que son poème est devenu un morceau intitulé « Something following me » et lui propose de collaborer désormais avec lui; Reid accepte et pendant huit mois il adresse à Brooker des paroles sur lesquelles celui-ci compose ses mélodies.

Et puis, vers la mi-67, Reid estime qu'il est temps d'enregistrer; il emprunte une centaine de Livres, réunit quelques amis de Gary Brooker (dont l'organiste Matthew Fisher) rencontrés lors d'une jam au Speakeasy, et emmène le groupe ainsi assemblé dans un petit studio minable où est gravée une maquette de démonstration sur laquelle figure la première version de « A whiter shade of pale ». Le résultat de l'unique session est porté aux éditions musicales Essex; Denny Cordell (aujourd'hui co-directeur de Shelter Records avec Leon Russell) y est alors employé et, très intéressé par la maquette, il décide de faire un simple de « A whiter shade of pale » : le morceau est enregistré une nouvelle fois et sort sur le label Deram. Pressentant l'existence d'un hit gigantesque, Cordell demande à Gary Brooker et Keith Reid de constituer un groupe permanent; le pianiste fait appel à Matthew Fisher (orgue Hammond), Ray Royer (guitare), Dave Knights (basse) et Bobby Harrison (drums) auxquels Reid donne le nom de Procol Harum qui est une orthographe modifiée de l'expression latine Procul Horum/Au-delà des choses...

Les suites de la formation hâtive du groupe, vous les connaissez : « A whiter shade of pale » devient un hit massif sur

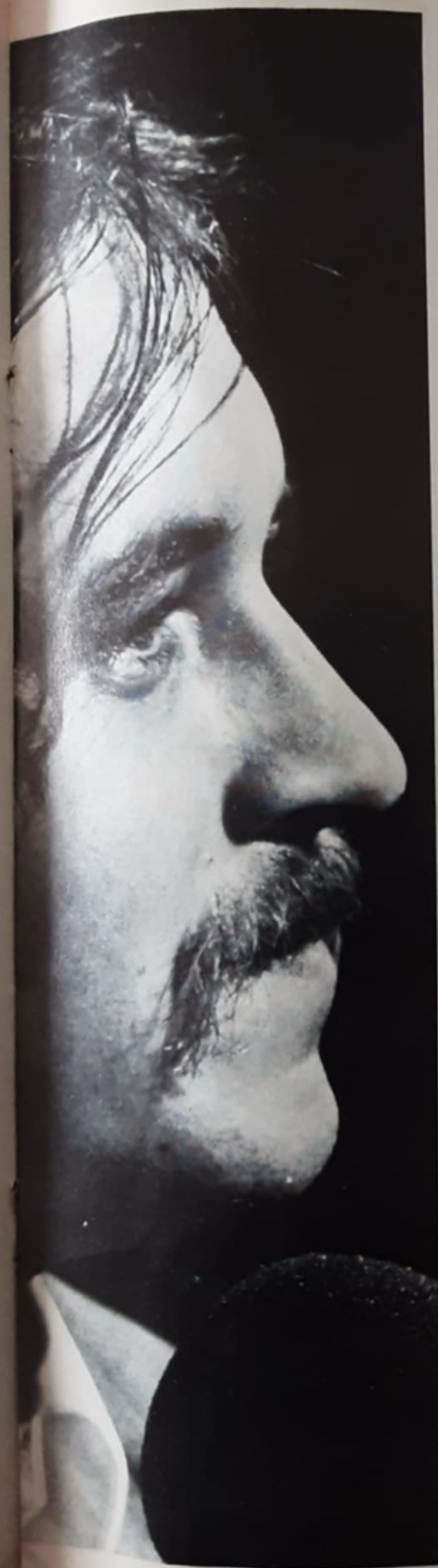
le continent, puis en Angleterre et aux Etats-Unis; Procol Harum commence l'enregistrement de son premier album mais, après quelques semaines de travail, Brooker et Reid estiment que Royer et Harrison œuvrent dans une optique étrangère à la leur et décident de se passer d'eux... Le guitariste et le batteur partent en claquant la porte et s'en vont former Freedom. La presse mondiale déclare que le groupe est fini et annonce même sa dissolution définitive. Heureusement, il n'en est rien : on apprend bientôt que Robin Trower (guitare) et B.J. Wilson (percussion) viennent d'entrer chez Procol Harum qui s'est enfermé dans les studios où il réenregistre son premier album. En septembre sort le splendide « Homburg », follow-up de « Whiter shade of pale »; de conception moins classique que son prédécesseur, « Homburg » semble cependant devoir en renouveler le succès.

Le 25 de ce même mois, Procol Harum vient donner un concert à Paris (Olympia) où il est fraîchement accueilli par un public en majeure partie composé de gens totalement étrangers à l'esprit du groupe. Procol joue ce soir-là ses deux grands hits ainsi que la quasi-intégralité (seuls manquaient « Mabel » et « Something following me ») de son premier album qui vient de sortir aux Etats-Unis.

#### Un culte mineur

Le premier album de Procol Harum... Ceux qui l'ont connu et aimé en 1967 l'évoquent, aujourd'hui encore, avec une sorte de nostalgie amoureuse, comme si ce disque était un beau reflet d'une époque trop tôt disparue. Le premier album de Procol Harum... C'est vrai qu'il représente beaucoup pour qui a toujours cru en la valeur de Procol; ce disque est l'un de ceux sur lesquels le temps n'a pas pris : vous pouvez l'écouter demain ou dans deux ans sans être embarrassé par des tics d'époque comme il en existe inévitablement sur les enregistrements vieux d'une demi-décade ou plus... et ceci est une preuve supplémentaire du génie de Procol Harum puisque seuls des gens comme Zappa (ou Hendrix) ont su créer immédiatement une musique à l'épreuve du temps, une musique qui restera.

Au verso de la pochette du premier album de Procol Harum, on pouvait lire : « Exception faite de Repent Walpurgis dont Matthew Fisher peut être tenu pour responsable, la totalité de la musique fut écrite par Gary Brooker et les paroles par Keith Reid. L'album fut produit par Denny Cordell pour New Breed production »; venait ensuite l'énoncé du personnel : Gary Brooker (voix et piano), Matthew Fisher (orgue Hammond), Robin Trower (guitare), David Knights (basse), B.J. Wilson (percussion); et puis, tout au bas de la pochette était portée une



indication relative au disque : « A écouter dans l'état d'esprit qui présida à sa réalisation »... Ceux qui, à l'automne 1967, découvrirent ce disque sont aujourd'hui les plus fervents défenseurs de Procol Harum; c'est que, pour un coup d'essai, le groupe réussissait un coup de maître avec la sortie de ces dix morceaux.

« A whiter shade of pale », « She wandered through the garden fence », « Something following me », « Mabel », « Cerdes » (outside the gates of), « A Christmas camel », « Conquistador », « Kaleidoscope », « Salad days » (are here again) et « Repent Walpurgis » prouvaient de manière éclatante la valeur individuelle des membres du groupe : Brooker et Fisher, naturellement, mais aussi Knights-Wilson (rythmique funky avant la lettre) et surtout Robin Trower, ce fabuleux guitariste aussi méconnu que le groupe dont il fit partie... Si vous n'avez jamais prêté attention à Procol Harum, vous ignorez qui est Trower et c'est bien dommage ! On ne peut absolument pas prétendre connaître la rock'n'roll music quand on accepte de cautionner ce système de références (Page ex-Yardbird, Taylor ex-Bluesbreaker...) qui nie l'existence de musiciens infiniment plus talentueux que ceux précités. Trower, c'est un guitariste qui se qualifie d'« émotionnel » et joue pratiquement toujours en distorsion, procédé dont il est indiscutablement l'un des trois grands maîtres; il faut avoir écouté « Repent Walpurgis », la quasi-totalité du second album (et plus particulièrement la suite « In held twas in I ») ou « The devil came from Kansas » (« A salty dog ») pour imaginer qui est ce personnage : une imagination débordante, un phrasé brillant d'originalité, une sonorité torturée caractérisent celui qui a fait dire aux Américains qu'il « avait réussi ce à quoi Clapton s'était longtemps imaginé pouvoir arriver : jouer le blues dans un contexte rock »... Si cette affirmation vous paraît exagérée, vous pourrez en vérifier le bien-fondé en écoutant les deux premiers albums de Procol Harum, ainsi que « A salty dog » qui marque cependant une certaine évolution dans le jeu de Trower; cette évolution se confirme d'ailleurs dans les deux disques suivants : Matthew Fisher est parti et le rôle principal revient désormais au guitariste dont les interventions frisent parfois (rarement cependant) la monotonie; à la sortie de « Broken barricades » (juin 1971), Trower conscient d'être parvenu à maturité quitte Procol Harum pour aller fonder son propre groupe dont nous reparlerons en temps utile...

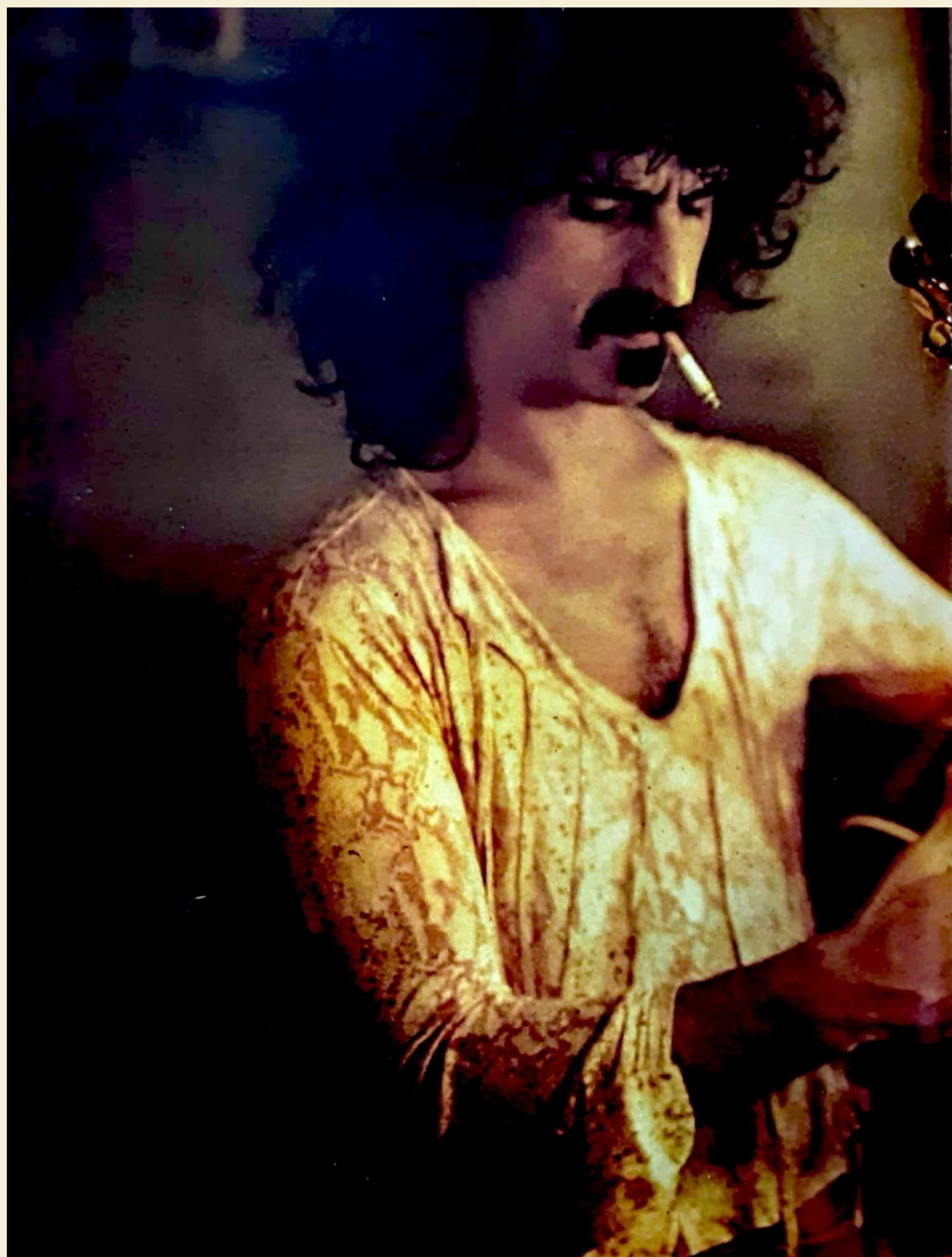
Mais restons encore un peu en 1967; Trower invente ses premiers soli (dont celui, splendide, de « Repent Walpurgis ») et il est là pour quatre longues années pendant lesquelles il va

apprendre le dur métier de la malchance. Lorsque Procol Harum, managé par Tony Secunda (qui s'occupe également de Move) débarque aux Etats-Unis pour sa première tournée, ses membres sont étonnés de découvrir que le premier album a été très bien accueilli par le public américain et que le groupe est en passe de devenir un « culte mineur ». C'est peut-être là que réside la raison majeure de la demi-réussite américaine et du total échec anglais de Procol Harum : on était alors à une époque où le rôle de l'album prenait chaque jour une importance croissante; aux Etats-Unis, « Procol Harum » suivit de près « A whiter shade of pale » et le groupe ne fut jamais oublié; en Angleterre par contre, la sortie de l'album fut ajournée de plusieurs mois pour des raisons de contrats (Procol venait de quitter Deram, signant avec Regal Zonophone qui distribuait « Homburg »). Ce retard devait être fatal à Gary Brooker et à ses hommes...

Il y a infiniment de choses à dire sur Procol Harum... et il est tellement plus souhaitable qu'on en dise trop plutôt que pas assez. Récemment, aux Etats-Unis, une étudiante en lettres a consacré sa thèse au troisième album, « A salty dog », auquel elle a trouvé cinq explications dont une religieuse et une autre sexuelle... Le mois prochain, nous reviendrons sur Procol Harum et ses incertitudes; nous vous parlerons de ses albums magnifiques et méconnus : le sarcastique « Shine on brightly », l'épique « A salty dog », le cynique « Home » et le cruel « Broken barricades »... Nous vous parlerons aussi de celui que l'on ne voit jamais sur scène et qui pourtant est l'âme du groupe : le parolier Keith Reid, personnage malsain et fascinant qui semble chercher dans le morbide de ses tendances littéraires un illusoire reste de pureté...

Hier soir (11 octobre), Procol Harum était de passage à Paris pour quelques heures dont il a profité pour enregistrer un Pop 2 auquel, ironie suprême, le public n'était pas invité... La police avait oublié de retenir les emplacements pour les cars TV devant la Taverne, aussi l'émission dut émigrer en hâte au Moulin de La Galette où le public n'est pas admis pour des raisons de sécurité. Cela s'est passé dans un studio de télévision situé entre Pigalle et Montmartre; tandis que les techniciens s'affairaient sur la nième prise de « Broken barricades », je regardais Keith Reid dont les yeux clignotaient dans la lumière crue des projecteurs et je pensais aux jeunes gens déçus qui devaient se presser devant la Taverne où on allait leur annoncer que le concert était « annulé ». Eux aussi finiraient, à force de faux espoirs et d'occasions perdues, par penser que Procol Harum était un groupe maudit... (à suivre...). — YVES ADRIEN.





## 200 MOTELS

La vie sur la route peut vous rendre cinglé. Ou : huit jours en tournée avec Frank Zappa et ses Mothers of Invention, de Boston à New York en passant par quelques motels de la Nouvelle Angleterre. Une expérience fascinante, l'ambiance dingue d'une caravane pas comme les autres, six concerts d'une qualité exceptionnelle et, pour finir, un film (« 200 Motels ») dans lequel éclate tout le génie de Zappa. Texte : Philippe Paringaux. Photos : Bruce Weber.





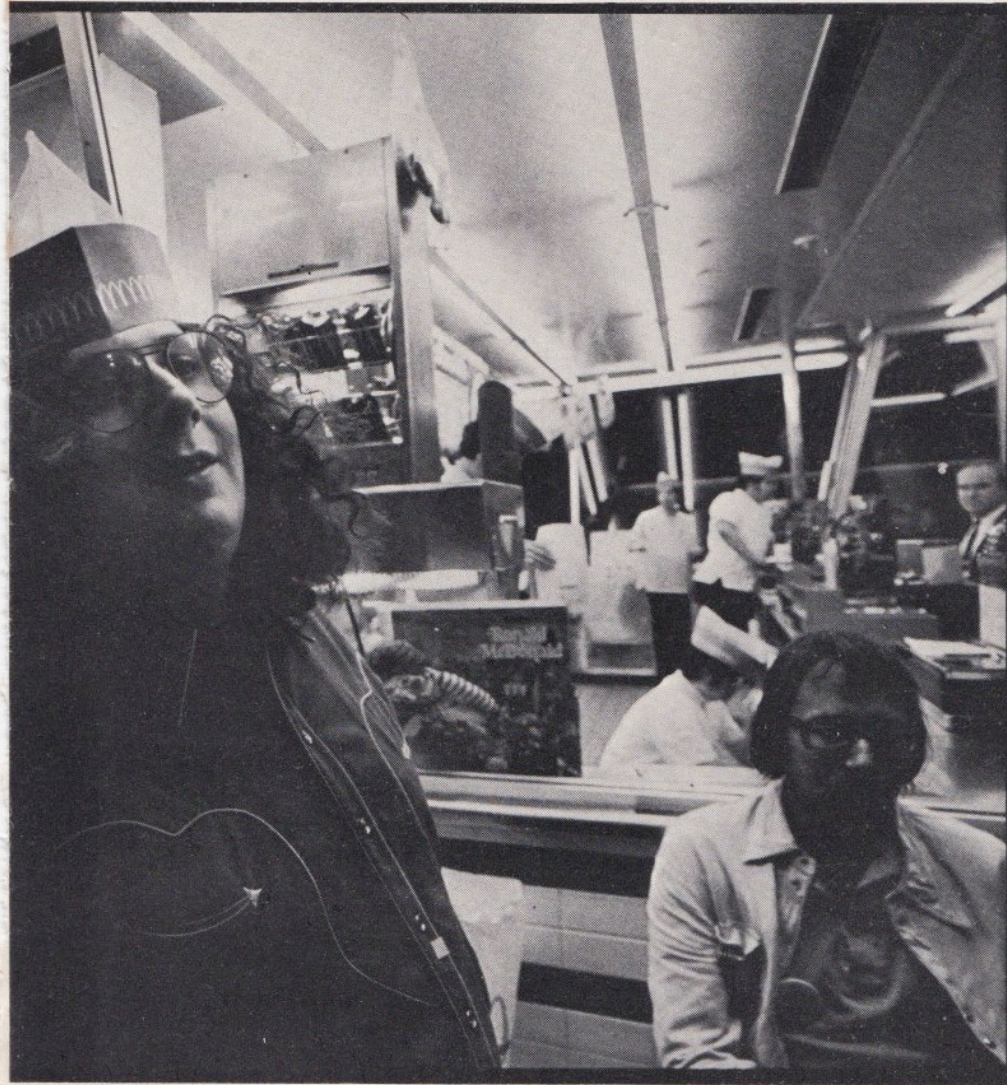
Frank Zappa et Philippe Paringaux.



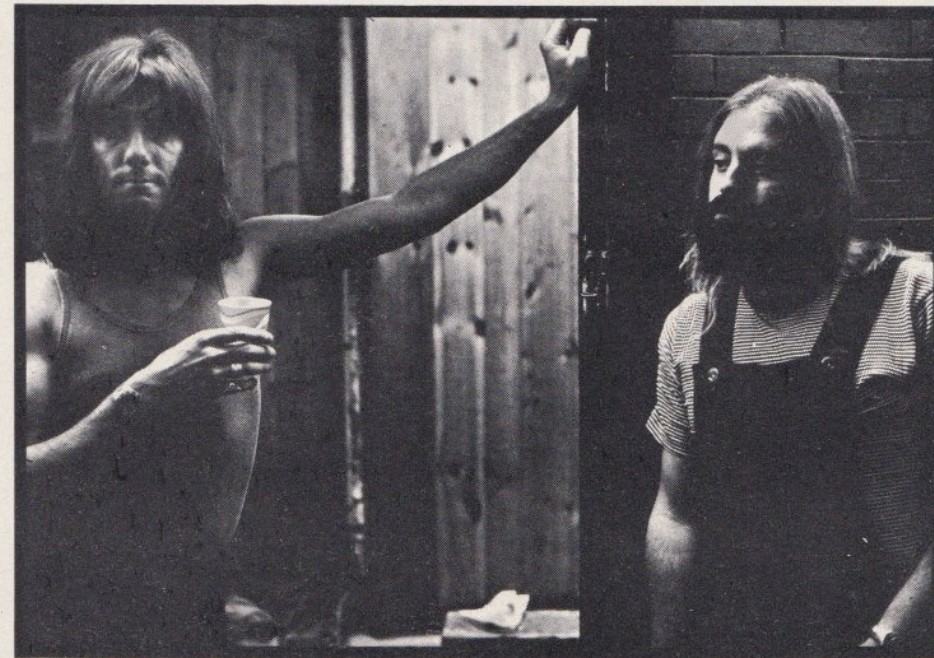
Howard Kaylan, Mark Volman, Jim Pons, Aynsley Dunbar.



Mark Volman.

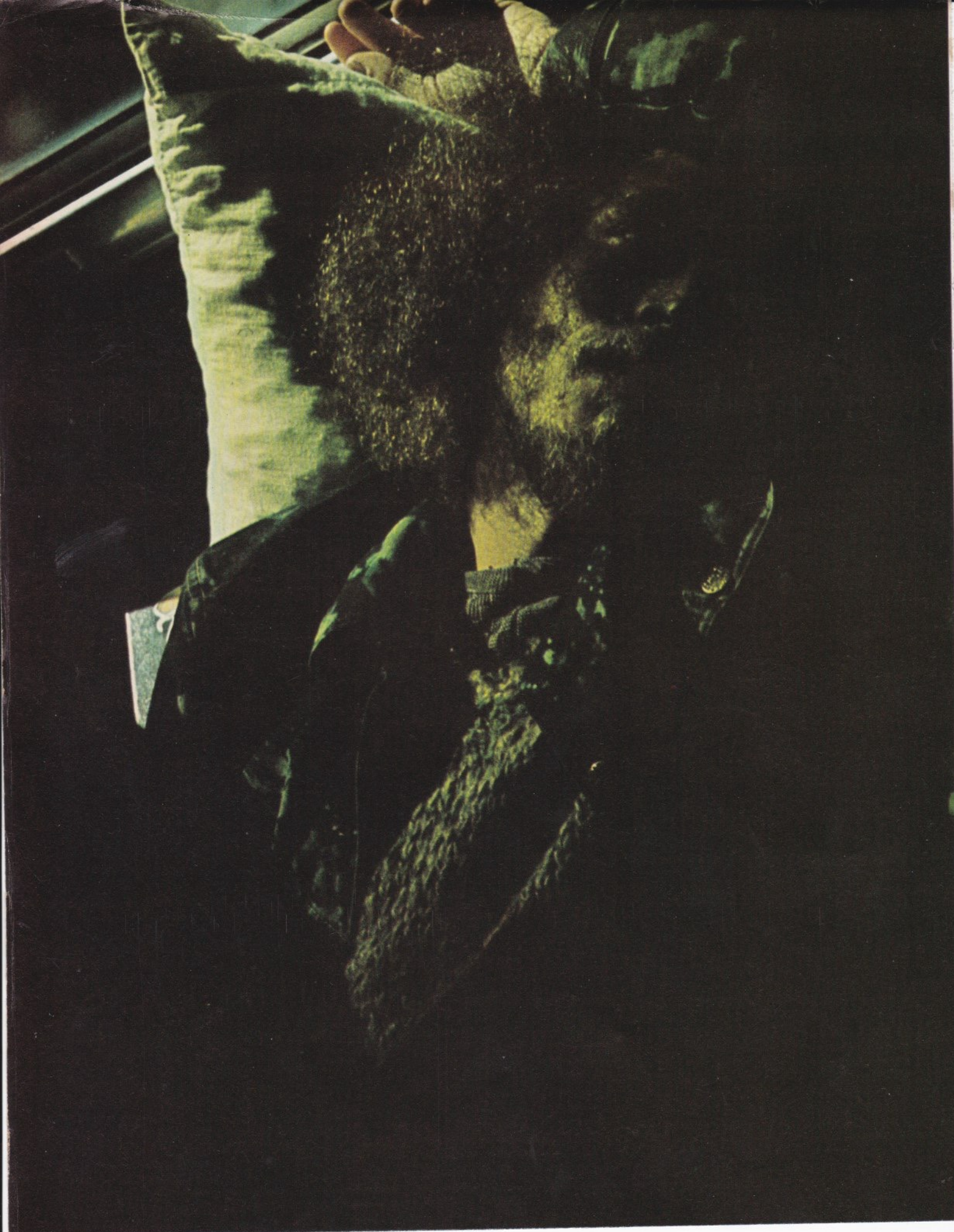


Ian Underwood.



Aynsley Dunbar, Howard Kaylan.





Don Preston.

## I/CRUISING FOR BURGERS

« Cette chambre a eu son compte », dit Zappa. En effet. Plateaux débordants des restes d'une nourriture qui jamais ne fut succulente, hamburgers froids mâchouillés, sauce figée; cendriers pleins à ras-bord (avec ou sans filtre); gens vautrés dans tous les coins de la moquette et qu'un garçon en uniforme enjambe avec circonspection; on entre ici comme dans un moulin et on en sort en marmonnant un « see ya » vague. Dehors — mais encore dedans —, des couloirs tristes et le cliquetis incessant des ascenseurs qui vont et viennent. Combien de temps passé dans ces ascenseurs? Beaucoup, entre un hall de réception exactement pareil à son prédécesseur et à son successeur et les chambres du haut, toutes identiques aussi. Une drôle d'impression, au bout de quelques jours, de faire des centaines de kilomètres pour toujours en revenir au point de départ. Le temps et l'espace perdent toute importance et l'on en vient à se demander pourquoi bon Dieu partir à onze heures et faire tout ce chemin pour rester sur place. Au début on a l'impression d'être une mouche qui bute stupidement contre une vitre, après on s'en fout. Partout c'est la même lumière glauque qui dégouline des écrans de télé, les mêmes images que personne ne regarde de toute façon. « La vie sur la route peut vous rendre dingue. » Cela ne veut rien dire, à première vue. Mais après une semaine de tournée avec les Mothers of Invention, on commence à se faire une vague idée de la véracité du propos. Vivre dans quelques-uns des « 200 Motels » est une expérience...

Howard Johnson's, usines à hamburgers répétées à des milliers d'exemplaires sur le bord des autoroutes. Nourriture dégoulinante de graisse, straights affolés par l'irruption dans leur festin d'une bande de freaks affamés. Serveuse: « Vous êtes dans un groupe de rock, les mecs? » Quelqu'un: « Oui, on est les mondialement célèbres Mothers of Invention ». Serveuse: « Les QUOI? ».

« You got nothing but groupies and promoters to love you  
And a pile of laundry by your hotel door... »

Frank Zappa a été sur la route bien des fois, il sait de quoi il parle. La vie en tournée est nécessairement devenue l'un de ses principaux sujets d'inspiration. Il a le regard assez vif et l'esprit assez clair pour saisir tout ce qu'il y a d'absurde et de contraignant dans cette vie-là, et s'il avait été bluesman il eût émis de belles plaintes. Il n'est pas bluesman (il est d'après lui un « guitariste de rock and roll », mais je le soupçonne d'être un peu plus que cela) et préfère hisser le débat à un niveau plus élevé que celui

de l'émotion pure et égoïste. La plus grande partie de son œuvre est construite au deuxième degré, et c'est probablement pourquoi la reconnaissance fut si longue à venir: le public n'aime généralement pas faire trop d'efforts (ne peut pas?), l'humour et la dérision lui passent plus facilement au-dessus de la tête que les sentiments « de base » (poncifs) enfoncés dans ses oreilles et sa cervelle à coups de marteau-pilon. Mais c'est OK maintenant, et les Mothers remplissent les salles partout où ils passent, et ce ne sont pas de petites salles, et le public les aime. Que ce soit pour les bonnes raisons est une autre question. Frank et ses Mamans sont tout au bord de ce que l'on appelle communément le grand succès, cette tournée l'a démontré à l'évidence, et cela n'est pas dommage. Ils ont travaillé à cela depuis sept ans. Laissons tomber le pluriel; c'est bien de lui qu'il s'agit, lui qui tire toutes les ficelles en souriant dans sa moustache, lui qui a bâti patiemment, minutieusement, une œuvre dont on peut être certain dès aujourd'hui qu'elle restera. Il n'y a qu'un Zappa. Et même s'il y en avait un autre, il n'y en aurait tout de même qu'un. Il est vraiment, définitivement, indubitablement younique. Certainement le musicien/homme le plus rigoureux et le plus lucide disponible aujourd'hui sur le marché de la rock music. Extraordinairement professionnel, mais dans le bon sens du terme. Il n'est rien, pas un détail, qu'il laisse au hasard, et l'on en vient à se demander si par hasard il ne SAIT pas déjà ce qui leur arrivera, à son œuvre et à lui-même, demain, après-demain. S'il n'est pas aujourd'hui, en novembre 71, exactement au point où il avait décidé il y a sept ans qu'il serait en novembre 71. Quoi? Écoutez un peu ces extraits d'une drôle d'interview que Frank fit un jour de lui-même (probablement parce qu'il pensait que personne ne lui posait jamais les bonnes questions):

### AUTO-INTERVIEW/1

...Qu'est-ce que c'est? Comme un complot ou quoi?

— Pas vraiment. Quand j'essaie de décrire l'attention donnée à chaque mot, mélodie, arrangement, improvisation, la place de ces éléments dans un disque, l'attention donnée à la pochette qui est une extension de la musique, le choix de ce qui est enregistré, publié et/ou joué pendant un concert, la continuité ou le contraste d'album en album, etc., etc., je veux dire que tous ces détails font partie de la Grande Structure, ou du Corps Principal de l'Œuvre. Les plus petits détails ne sont pas seulement contenus dans le Corps Principal de l'Œuvre, ils lui donnent aussi, en raison de la chronologie dans l'exécution, une « forme », au sens abstrait du terme.

— Ainsi, vous prétendez être conscient de la forme globale du groupe?

— Je prétends que nous n'en sommes pas seulement conscients: nous la contrôlons. Tout est intentionnel.

Le matin, tout le monde, encore englué de sommeil, s'enfourme dans le car et c'est reparti pour deux ou trois heures sur des autoroutes bordées par les forêts roussies du Massachussets ou du Connecticut. Direction: un autre Holiday Inn, quelque part. Au bout d'un quart d'heure, Mark et Howard commencent à émerger et agrippent leurs guitares acoustiques. Ils passent de Dylan à Merle Haggard, et Jim Pons se joint à eux à la mandoline. Zappa va et vient dans l'étroit couloir. Il a envie de jouer et ne se fait pas prier quand les autres lui demandent de se joindre à eux. Barbara Scott fait des annonces au micro: clés-hôtel-répétition-pas de retour à l'hôtel-départ à telle heure. Bruce Weber mitraille, mitraille. Trois cents rouleaux.

Don est écroulé contre la vitre. Florentine promène sous les nez sa croupe et ses seins superbes, suivie par les regards pathétiques de toute la presse anglaise (Florentine est une journaliste allemande). Ian Underwood tient la main de sa femme. Le chauffeur conduit. Frank accueille avec gentillesse les journalistes qui se glissent à côté de lui, carnet de notes en main. Quand il a fini, il vient prendre des nouvelles de la traduction de « Billy the Mountain » (on reparlera le mois prochain de ce fabuleux nouveau morceau fleuve qui fait rire pendant une demi-heure et fait savourer de la bonne musique pendant le même temps) que Philippe et Philippe sont en train de faire pour lui. Peut-être utilisera-t-il ce morceau lors de son passage en France? Ce serait marrant, il y a déjà toute une partie en allemand.

Hôtel. Salle de concert. Concert. A New Haven, un hall immense dont le parquet recouvre la piste de hockey sur glace. Froid aux pieds. En bas de la scène, une dizaine de flics énormes, colt au côté. Tout à l'heure, ils entendront « Who are the brain police? » et n'y comprendront rien. A Boston, pourtant, l'un d'eux a donné en douce son insigne à Mark, et ce dernier, quand on le lui demande, soulève discrètement la fourrure de son anorak et montre l'objet brillant.

A la porte de la loge surpeuplée, les kids regardent par-dessous les bras énormes du garde et tendent le doigt. « Hey, Zappa! »

### AUTO-INTERVIEW/2

— Et vous pensez que cela rend les Mothers supérieurs aux autres groupes? — Cela les rend différents, certainement. Nous ne prétendons pas que le contrôle de la continuité conceptuelle assure

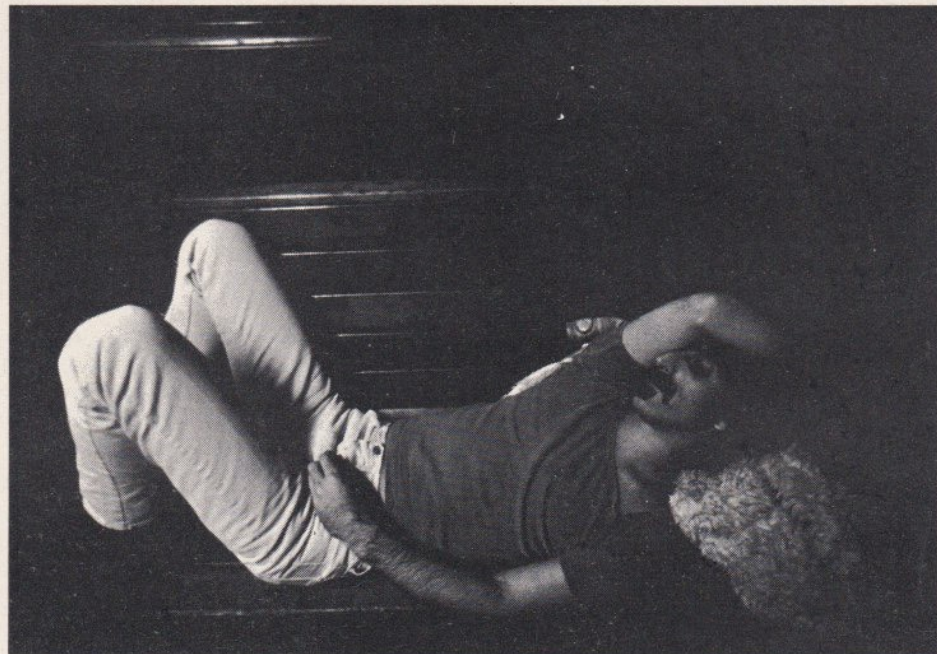




Frank Zappa, Howard Kaylan, Mark Volman.



Don Preston et Frank Zappa.



automatiquement la supériorité à n'importe quel niveau. Si j'explique ce procédé, c'est simplement pour vous faire savoir qu'il existe et pour vous donner, en tant que journaliste, quelques critères afin que vous puissiez juger rationnellement ce que nous faisons. Il est injuste envers notre groupe, ou envers vos lecteurs, de commenter certains aspects de notre travail sans considérer le placement de ces aspects/détails dans une structure plus large.

— Écoutez, personne ne peut former un groupe pop, planifier simultanément des années d'événements absurdes compliqués, vivre ces événements, puis écrire ça dans un dossier de presse et s'attendre à ce que quelqu'un y croie. Vous êtes cinglé.

— Les plans originaux furent exécutés en 62/63. Premières expérimentations début et milieu 64. La construction du projet/objet commença fin 64. Le travail progresse toujours.

— Pas étonnant que vous n'avez jamais eu un tube.

— Vous réalisez certainement que le contrôle total n'est ni possible, ni souhaitable (ça enlève tout le plaisir). Le projet/objet contient des plans et des non-plans, et aussi des structures événementielles précisément calculées afin de s'arranger des caprices du destin et de toutes les improbabilités statistiques qui s'y rattachent.

— Euh, sûr... Il faut que j'écrive quelque chose sur vous et je suis un peu pressé par le temps, alors pourquoi ne me dites-vous pas des trucs normaux... comment sonne votre groupe, peut-être...

— Comment nous sonnons est **plus** que comment nous sonnons. Nous faisons partie du projet/objet (ou préférez-vous événement/organisme?), et ce dernier inclut tout media visuel, la conscience de tous les participants (y compris le public), toutes les déficiences, Dieu (comme énergie), la Grande Note (comme matériau de base universel) et d'autres choses. Nous créons un art spécial dans un environnement hostile aux rêveurs.

— Je pige toujours pas... art? Quel art? Rolling Stone et tous les autres journaux importants dans le vent m'ont convaincu que vous n'êtes rien d'autre qu'une bande de pervers durs d'oreille, bidonnant à la lisière du vrai monde du rock and roll... tout ce que vous faites c'est de la musique-comédie... et je devrais croire ce baratin à propos d'un programme conceptuel qui dure des décades?

— Oui.

Nous sommes allés de Boston à New York, nous arrêtant dans ces motels de luxe que l'on nomme Holiday Inns et dans lesquels les Mothers descendent toujours. Mark à Howard : « Hey, on ne

s'était pas fait virer de celui-ci, au temps des Turtles? » Tous ces hôtels se ressemblent d'une façon incroyable. Grands et neufs, si impersonnels que vous ne pouvez vous souvenir de la couleur de votre chambre un quart d'heure après l'avoir quittée (en fait, vous ne l'avez jamais remarquée, même quand vous étiez dedans). Il y a des restaurants en bas, assez chers, et un autre tout en haut, très cher. On monte dans sa chambre dès que l'on arrive et l'on regarde sa valise en se disant que ça n'est pas la peine de la défaire pour quelques heures. Alors on allume machinalement la télé et puis on sort. Une bonne partie de l'étage est occupée par le groupe et sa suite. Il suffit d'entrer dans n'importe quelle chambre, c'est toujours pareil de toute façon. Et puis on va bouffer un morceau, en haut ou en bas, en haut si l'on a le temps, en bas si l'on est pressé. On est généralement pressé, alors on enfourne quelque steak trop cuit, un ice-cream et une bière, on s'essuie la bouche et on signe la note. Dans ces circonstances-là, Herbie Cohen et Zappa aiment bien évoquer les restaurants d'Europe où ils ont festoyé... Humour noir.

#### AUTO-INTERVIEW/3

— Et vous avez fait ce truc pendant sept ans...

— Presque dix, si l'on compte le pré-planning.

— Alors pourquoi ne l'ai-je jamais su? Je suis ouvert et intelligent et tout. Je vous ai même probablement déjà interviewé. Pourquoi n'en avez-vous jamais parlé?

— Il y a plusieurs raisons possibles :

1 : Peut-être ne l'avez-vous jamais demandé parce que quand on vous a envoyé faire une interview vous n'aviez jamais entendu aucun des disques, de sorte que la continuité vous aura échappé. 2 : Peut-être n'avez-vous jamais demandé parce que quand on vous a envoyé vous n'aviez jamais vu les Mothers sur scène ; or les aspects conceptuels de cette phrase ne peuvent être compris si l'on n'a pas vu le groupe sur scène très souvent.

3 : Peut-être n'avez-vous jamais lu les interviews où ce phénomène était brièvement décrit, provoquant des confusions à des degrés variés.

4 : Peut-être qu'aujourd'hui est le jour où vous deviez savoir.

— Pourquoi ne jouez-vous pas du rock and roll comme tout le monde et n'oubliez-vous pas toute cette foutaise?

— Parfois nous jouons du rock and roll comme tout le monde (presque). Notre style de base est le rock and roll, seulement parfois nous extrapolons un peu.

— Vous jouez probablement du « classic-rock »... très intellectuel, avec des accords affreux et un mauvais tempo...

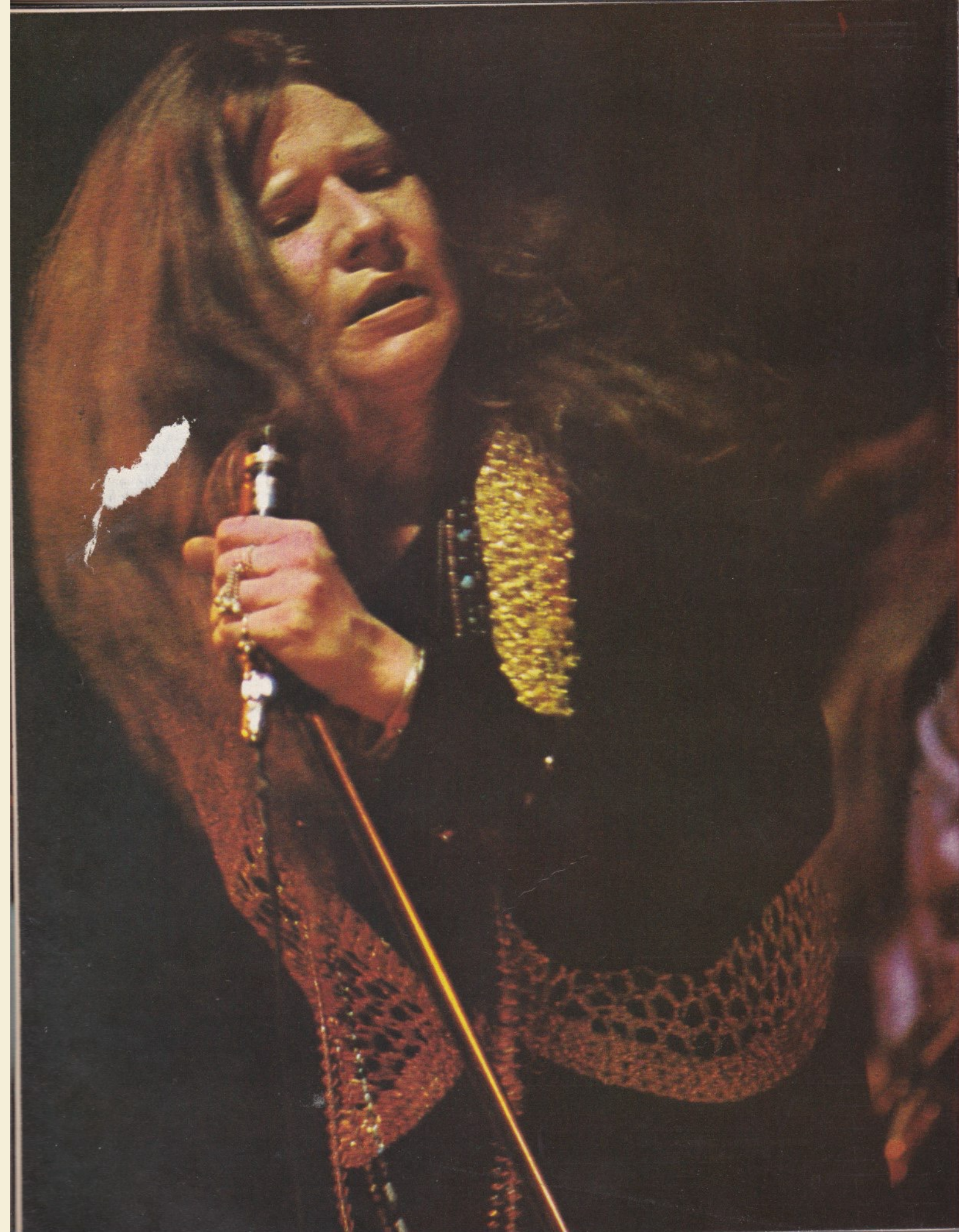
— Toute association que nous pourrions

avoir avec la « musique sérieuse » doit être considérée d'un point de vue rock, parce que la plupart d'entre nous sont strictement des musiciens de rock. L'élément humour doit être aussi considéré. Je voudrais attirer votre attention sur l'un des axiomes de base de notre philosophie : « Il est, en dépit de toutes les preuves du contraire, théoriquement possible d'être sérieux et d'avoir malgré tout le sens de l'humour » (ceci étant spécialement dédié aux gens qui souffrent d'un sentiment d'ambivalence quand l'occasion leur est donnée de rire d'eux-mêmes). Et cet autre précepte qui guide notre travail : « Quelqu'un parmi le public qui est là sait ce que nous faisons, et cette personne est branchée au-delà même de sa compréhension. »

Vous n'avez pas été sans remarquer que Frank se fiche de la presse dans les grandes largeurs. Mais, comme toujours avec lui, il faut voir un peu plus loin que son rire sarcastique et distinguer tout ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces réponses qu'il se fait à lui-même. Car ce concept de continuité dans son œuvre est parfaitement réel et perceptible au travers des douze albums enregistrés à ce jour par le groupe. Celui qui les écoute attentivement ne peut manquer d'être frappé par l'impression d'unité qui émane de l'œuvre créée à ce jour. L'erreur fondamentale, quand il s'agit de parler des Mothers, serait de considérer chaque nouvel album comme un élément indépendant de ses prédécesseurs, de le juger en tant que tout plutôt qu'en ultime maillon existant d'une chaîne. Trop de détails, de citations, de rappels, trop d'idées esquissées ici et réalisées là, trop de thèmes repris sous différentes formes, trop d'allusions ou même d'affirmations, prouvent que l'œuvre de Zappa/Mothers est un TOUT. Et il en prend soin, de son œuvre, il la polit et la repolit avec une méticulosité et une précision étonnantes. Comme un ordinateur qui travaillerait pour lui-même, il programme des milliers de détails et assemble son mécano géant, sans jamais se tromper. Souvent, au cours de cette tournée, j'ai été frappé par le fait que, dans sa chambre (ses, devrais-je dire, mais elles étaient si pareilles), il n'écoute que la musique des Mothers. Mais il n'y a dans cette attitude aucune prétention (de la fierté sans doute, c'est un sentiment auquel il a droit) : il travaille, son esprit enregistre ce qui a été enregistré par les bandes magnétiques, et mentalement il juge, coupe, mixe, édite. Musicien plus consciencieux je n'ai jamais vu... mais cela ne lui fait pas perdre un brin de son humour.

Le chauffeur du car s'appelle Jeff. Un soir, pour son anniversaire, Zappa a coupé deux gros gâteaux, (suite page 93)







« Quand je chante, je ne pense plus. Je ferme juste les yeux et je me sens bien, très bien. C'est comme un orgasme ». Ainsi parlait Janis Joplin, la femme blanche, la plus grande chanteuse de blues de sa génération. Avant sa mort, d'un excès de beaucoup de choses, Janis avait déclaré qu'elle n'aimait plus son prénom : « Appelez-moi Pearl ».

La perle naquit à Port Arthur (Texas) le 19 janvier 1943. Elle était l'aînée de trois enfants, une jeune sœur Laura et un frère Michael. Très vite, elle se sentit différente, rejetée par le « drive in, drug store, mariage avec le boy next door », équivalent de notre « métro-boulot-dodo ». Janis s'enferma dans ses rêves et les autres enfants la prirent en grippe : « On se moquait de moi en classe, en ville, dans toute la région ». Un médecin de famille lui prédit la chaise électrique ou l'asile psychiatrique si « elle refusait toujours de se ranger ». Son père, qui travaillait dans le pétrole (Texas oblige) se souvient d'elle comme du « premier teenager révolutionnaire » qu'il ait connu. C'est que Janis s'obstinait à refuser certaines choses, comme par exemple de rouler très vite en automobile le samedi soir et puis d'aller casser à coups de barre de fer la tête à un piéton de couleur.

Pour bien se différencier, Janis adopta une tenue vestimentaire provocante, un langage cru : « Je pense que je suis comme une tortue qui se cache sous sa coquille mais vous savez que je suis bien protégée, je connais trop bien cette merde de vie » (Turtle blues). Plus tard, en 63, star internationale, elle essaya de retrouver le monde de sa jeunesse. En vain. A Port Arthur, elle se fit jeter d'un restaurant parce que sa jupe était trop courte. De cette époque première, Janis ne conservera comme bon souvenir que ses randonnées à la recherche d'un peu d'alcool : « Au Texas, la boisson est interdite aux mineurs, mais à 15 kilomètres de chez moi, de l'autre côté de la rivière, c'était la Louisiane et là-bas, ils s'en moquent. Ainsi, j'ai découvert les night clubs, Jimmy Reed, le blues, la boisson, la cigarette et les parties de fesses dans les parkings au milieu des alligators. C'était fantastique ».

#### Engager une nana

Un type nommé Grant Lyons lui fit connaître les disques de Leadbelly et surtout ceux de Bessie Smith : « Ma première idole. Sa voix m'a donné l'idée de chanter. J'étais tombée amoureuse d'elle. Je l'ai beaucoup copiée ». Mais on n'apprend pas le blues, on l'a ou pas. La jeune Texane blanche possédait en elle les forces du blues et elle n'a fait que les libérer. Après le lycée, à dix-sept ans, elle s'inscrit à l'université. En cinq ans, elle en connaîtra quatre :

A Austin, finalement, elle échoua dans une communauté de jeunes appelée « The ghetto » et elle s'y familiarisa avec le folk. On la verra donc dans les cafés jouer de l'autoharp dans un trio de blue grass, payée en bouteilles de bière. A dix-huit ans, Janis s'enfuit de chez ses parents. Elle part en Californie. Elle veut devenir une « beatnik » : « Mais pas une hippie, précise-t-elle. La différence est énorme. Les hippies espèrent que le monde se transformera dans le bonheur. Les beatniks pensent que les choses ne feront qu'empirer et que le mieux à faire est de se défoncer tout de suite ». Janis chante dans les clubs et les bars de San Francisco et de Venice Beach. Là, elle va rencontrer David Crosby, puis Nick Gravenites en 61 — alors compositeur et chanteur de l'Electric Flag — puis, fatiguée de l'auto stop, des crampes d'estomac, des drogues, et surtout souffrant d'un mal d'amour, elle va regagner Port Arthur en 1965. Elle reprend ses études au Lamar State College Technology de Beaumont. Sa famille est rassurée. Fin du premier acte.

Mais San Francisco ne fait que commencer et sera le plus fort. La « contre-culture » explose. La nuit, au Fillmore West, à l'Avalon, au Winterland, le psychédéisme éclate. Les Warlocks sont devenus le Grateful Dead et leur leader, Jerry Garcia, est appelé Captain Trip (Capitaine Voyage). Ils ont assaisonné les recherches anglaises d'une pincée de blues et d'une cuillerée de rock. En 66, le Jefferson Airplane décolle. Leur chanteuse, Signe Told Anderson, est remplacée après le premier album par Grace Slick qui venait, elle, du groupe Great Society. Arrivent alors Quicksilver Messenger Service, Moby Grape, etc., et puis enfin Big Brother and The Holding Company. Ceux-ci — Sam Andrew, Peter Albin, James Gurley et, plus tard, Dave Getz — traînaient depuis un bon bout de temps dans les bouges du quartier de Haight Ashbury. Musiciens officiels de l'Avalon Ballroom, ils eurent les Hells Angels pour premiers fans et jouaient dans un style free évoquant Cecil Taylor ou Pharoah Sanders. Mais il leur manque un truc et leur manager Chet Helms, tévint du succès de l'Airplane, décide d'engager une nana. Il se souvient alors de Janis Joplin, se rend à Port Arthur et explique à Pearl ce qui se passe à San Francisco.

#### Je suis toujours seule

Janis n'est pas longue à décider. En juin 66, sa première apparition à l'Avalon déclenche un délire. Les fans s'exclament : « Elle chante le rock comme Little Richard, le blues comme Bessie Smith et la ballade à la manière de Joan Baez ! ». De sa gorge jaillit le métal en fusion, mais aussi le miel chaud.

L'amplification de plus en plus poussée l'oblige à se forger cette voix incroyablement forte. D'emblée, Country Joe McDonald (du Fish) devient fou de Janis. Il immortalise en musique leurs moments forts dans une chanson au titre prémonitoire : « Fix in to die » (« se faire une piqûre pour mourir ») : « Dans ma vie, à travers des ondes de notes électriques et des lumières aveuglantes, elle apparut... Janis... ». Juin 67 : Monterey. Tambourins, clochettes, tatouages, light shows, macrobiotic, papier à cigarette, écologie, tout s'est affirmé là, au First International Pop Festival. La musique ? Tous les genres : le jazz de Lou Rawls, le folk de Simon et Garfunkel, le sitar de Ravi Shankar, les Mamas et Papas, l'Airplane, Eric Burdon (il composera « Monterey » plus tard), Paul Butterfield, Electric Flag, Country Joe, The Who. Monterey : également Otis Redding et son « Shake », Jimi Hendrix brûlant sa guitare et Janis Joplin sautant d'un pied sur l'autre. De l'histoire.

Janis Joplin passe le dimanche après-midi, avec Big Brother, et l'ambiance atteint son point de fusion quand elle attaque « Ball and chain », de Big Mama Thornton. Cheveux en tous sens, yeux fermés, seins tendus, trépidant, agrippée au micro, elle transporte les 50 000 spectateurs. Le public est tellement déchaîné que le groupe devra repasser le soir. Peter Albin dira plus tard : « Ce n'était pas tellement bon sur le plan musical, on jouait faux, mais quelque chose s'est passé. C'était le blues ». Ça y est : Janis est devenue une super-star. La presse en fait « la grande révélation de Monterey ». Plus tard, le référendum de Playboy la classera troisième derrière Aretha Franklin et Dionne Warwick.

Gloire et fric ne sont pas des solutions au spleen et Janis boit beaucoup, avant et pendant les concerts. Si bien qu'une marque de Bourbon lui envoie un jour un manteau de fourrure pour la remercier de cette publicité involontaire. Après son passage à Paris (en 69) devant une salle à demi-vide, Janis déclare : « J'en ai marre des voyages où l'on ne voit plus que des aéroports, des hôtels, des loges. Je suis toujours seule ». Janis, grande amoureuse, regrettait de n'être plus draguée comme une simple nana.

#### Calamity Jane

Mainstream se décide à lancer sur le marché leur premier disque : « Big Brother and the Holding Company ». Le groupe est déçu : « C'était mauvais parce que nous étions jeunes, naïfs, mal produits, sans conseils. On ne nous a donné que trois jours de studio et le résultat n'a jamais été réellement mixé ». Le public, cependant, se déclare satisfait et, malgré les efforts de Janis pour stopper la distribution, les ventes

atteignent des chiffres importants. Le groupe est passé de 1 500 à 10 000 dollars par concert. La bande de hippies fait maintenant partie du business et Julius Carpin, leur manager, ne fait plus le poids : il perd l'argent, refuse des offres importantes et passe ses soirées complètement « stoned ». Un jour, dans une crise d'hystérie, il disparaît. En janvier 68, Big Brother signe un contrat avec l'un des plus grands imprésarios de l'époque, Albert Grossman, « Monsieur Dylan ».

A San Francisco, c'est la décadence. La drogue fait des ravages. Le groupe quitte alors sa patrie et cingle sur New York pour y enregistrer son deuxième album, le meilleur : « Cheap thrills », que Janis voulait appeler « Dope, sex and cheap thrills », mais Columbia n'était pas d'accord. Sorti en septembre 68, le disque obtient aussitôt un disque d'or. Pour le journal professionnel Cashbox, « Janis est une mixture de Leadbelly, une locomotive à vapeur, Calamity Jane, Bessie Smith et un puits de pétrole... ».

La vie de New York complique les rapports entre membres du groupe. Ils se disputent, se battent parfois et, en septembre 68, le groupe revient à San Francisco pour y donner son dernier concert. Une soirée fabuleuse, paraît-il, mais, une semaine plus tard, Janis se débarrasse de ses compagnons : « Je veux un orchestre plus fort, un son plus important... » Janis pense que Big Brother n'est pas assez bon pour elle, que les musiciens sont paresseux et qu'elle a trop de mal à les exciter. Elle est influencée par ceux qui affirment que Big Brother n'est pas aussi bon en disque que sur scène, que c'est un groupe un peu amateur qui ne possède de bonnes vibrations que lorsque le public est là pour le soutenir. De leur côté, les Big Brothers souffrent d'être considérés comme un groupe d'accompagnement, surtout le soliste Jim Gurley qui était, avant l'arrivée de Janis, la vedette du groupe. Et puis l'heure est à la soul music, aux cultres. Le guitariste Sam Andrew suit Janis un moment, Jim Gurley disparaît dans les forêts tandis que Peter Albin (basse) et Dave Getz (drums) vont tenter de conserver le titre Big Brother. Tout cela un an et demi après Monterey.

#### Un gros ours dans la jungle

Pour réformer un groupe, Janis demande l'aide de Grossman, de Nick Gravenites et de Mike Bloomfield. « Une catastrophe, évoque Mike, elle ne faisait même pas la différence entre un bon et un mauvais batteur ». Janis s'inquiète : « Cinquante personnes aident Joe Cocker, et Leon Russel aussi aide Joe Cocker, tout le monde aide Joe Cocker tout le monde aide tout le monde et personne ne m'aide. Pour-

quoi ? » Finalement, on récupère Sam Andrew auquel s'ajoutent l'organiste Bill King, le trompettiste Marcus Doubleday et le saxo Terry Clements (tous deux de l'Electric Flag et du Buddy Miles Express), enfin le bassiste Brad Campbell et le batteur Ron Markovitz. Janis cherche un nom pour le groupe : Janis and Charley, Janis Joplin Blues Church, Janis Joplin's Pleasure Principle, Janis Joplin and the Sordid Flavors, Janis Joplin Parade et même Janis Joplin and the Joplinaires.

21 décembre 68 : le groupe fait ses débuts au Stax Volt Christmas Show, à Memphis. Au même programme, les Bar-Kays (ex-orchestre d'Otis Redding), Albert King, Carla et Rufus Thomas et Eddie Floyd. Janis essuie un bide. Pas de bis, presque pas d'applaudissements. C'est le commencement de la fin. Bill King, parti à l'armée, est remplacé par Richard Kermode. Janis essaie de travailler sa voix, mais elle récupère mal après la nuit consacrée à célébrer son vingt-sixième anniversaire : « Mon amie Linda et moi, plus deux mecs, pendant deux jours, ça a été la plus grande fête de ma vie ».

Les 11 et 12 février, c'est le test du Fillmore de New York. Les places pour les quatre spectacles se sont vendues à des prix exorbitants. Le Grateful Dead ouvre le show et, comme d'habitude, fait un passage extraordinaire. Janis a d'autant plus peur en entrant sur scène...

Le nouvel orchestre ne trouvera jamais son unité, les remplacements se succèdent. L'album « Kozmic blues » reçoit cependant un bon accueil. Le 29 décembre, Janis se produit pour la dernière fois avec ses musiciens au Madison Square Garden. Le 4 mars 70, elle est condamnée à 200 dollars d'amende pour avoir injurié des policiers qui empêchaient des jeunes de danser devant elle. Le 20 mars enfin, elle est à Rio de Janeiro et annonce qu'elle va s'enterrer dans la jungle avec un gros ours beatnik du nom de David Niehauss. Ainsi visitera-t-elle en stop, comme n'importe quel freak, tout le nord du Brésil. Pour revenir un mois plus tard tatouée deux fois et sexuellement apaisée. Elle retrouve un moment Big Brother (Sam Andrew était revenu et Nick Gravenites s'était joint à la bande) et les quitte en mal pour le Full Tilt Boogie Band, d'inspiration country. Le Full Tilt se compose de John Tilt à la guitare et Brad Campbell à la basse, des anciens « de Janis », plus Richard Bell au piano (ancien accompagnateur de Ronnie Hawkins), Ken Pearson à l'orgue et un batteur déniché dans un bar à streap tease, Clark Pierson. Leur première apparition a pour cadre un bal de hell's angels ; Janis se bat avec les anges à propos d'une bouteille et finalement tombe évanouie.

#### Les feux de Frisco

L'orchestre est bon. Janis fait des efforts pour effacer son image de pocharde. Le 12 août, a lieu son dernier show avec le Full Tilt Boogie, devant 40 000 personnes, au Harvard Stadium. Puis ce sont les séances de son dernier album, avec un aspect plus folk, country. La toute dernière apparition de Janis a lieu le 15 août, à Port Arthur (Texas) : eh oui, dans sa ville natale ! Son long voyage l'avait ramenée chez elle.

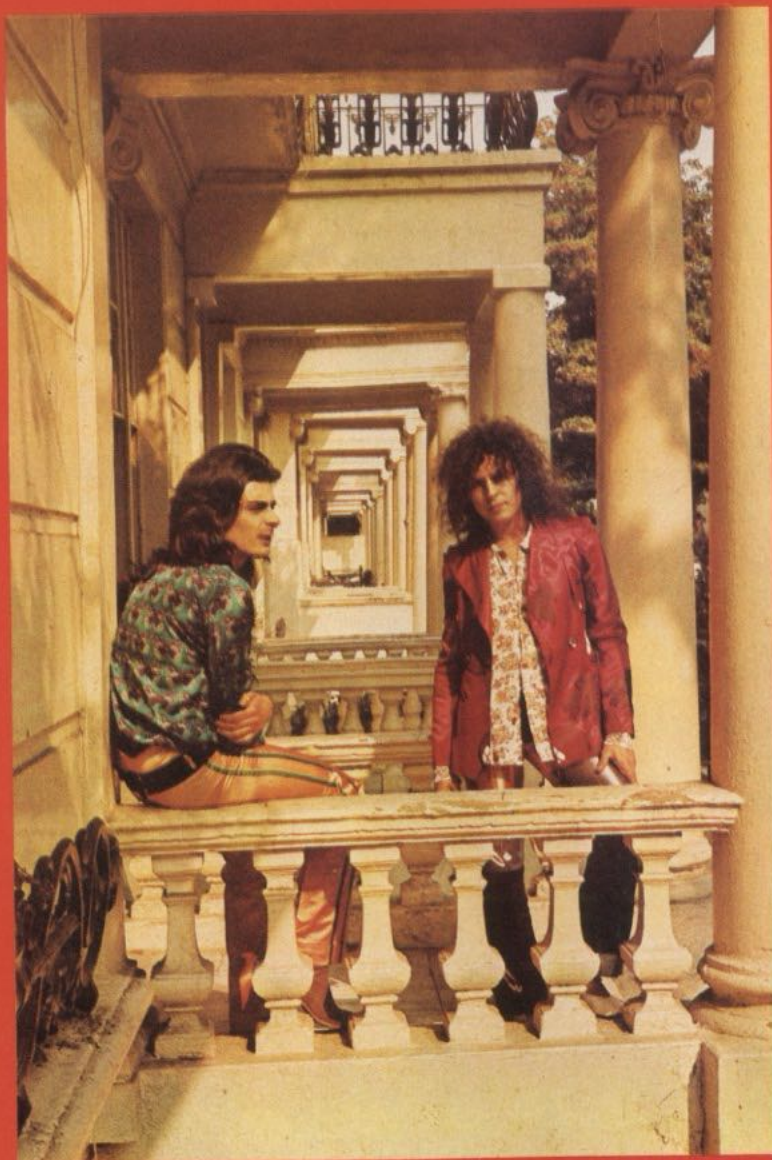
John Cooke, son road manager depuis le printemps 68, raconte : « Janis avait terminé ses enregistrements à 23 heures, le samedi 3 octobre 1970. Elle avait suivi des copains dans un bar, bu quelques vodkas, sa boisson préférée depuis peu. Elle accompagna ensuite Ken Pearson, son organiste, à son motel, lui dit bonsoir et alla dans sa chambre ». George, le veilleur de nuit, lui a parlé en dernier : « Elle avait l'air très heureuse d'avoir réussi de si bons enregistrements ». Le dimanche 4 elle ne paraît pas, comme c'était prévu, au Sunset Sound Studios. John Cooke, inquiet, retourne au Landmark Motel et force la porte de Janis, avec le directeur de l'établissement. Elle gît sur le sol, vêtue d'une courte chemise de nuit et de panties. Sa bouche saigne, son nez est cassé et elle serre 4 dollars 50 cents dans sa main. Arrivée sur les lieux, la police ne trouve aucune drogue mais indique aux journalistes que Janis avait sur le bras gauche des traces anciennes de piqûres.

Les rumeurs les plus folles vont circuler dans les milieux de l'underground. On parle même d'un complot de la CIA contre ceux qui furent à Monterey : Otis Redding, Brian Jones, Al Wilson, Jimi Hendrix et enfin Janis. Le mardi suivant, le juge d'instruction Thomas Noguchi conclut : « Elle est morte d'une overdose d'héroïne. Nous enquêtons pour savoir si sa mort était intentionnelle ». Elle s'est cassé le nez dans sa chute et l'argent dans sa main lui avait été rendu par le veilleur de nuit, comme monnaie après l'achat d'un paquet de cigarettes. Janis est morte alors que les choses s'arrangeaient un peu pour elle : elle avait retrouvé sa voix un moment menacée et elle avait l'intention d'épouser son nouveau petit ami, Seth Morgan, 21 ans. Tous ses proches sont formels : elle était heureuse. Alors pourquoi ? Ce serait trop simple de déclarer que Janis a vécu le blues jusqu'au bout comme Billie Holiday ou Bessie Smith, que, née avec les feux de joie de San Francisco, elle s'est éteinte avec eux.

Ses cendres de Pearl ont été parsemées sur la mer, à Stinson Beach, dans le Marin Country le 13 octobre. Sans cérémonie. — FRANÇOIS JOUFFA.



T. Rex  
perpétue avec  
succès  
la tradition du rock  
aimable ; ce  
« groupe à tubes » n'est  
pas dépourvu  
d'originalité.



## BRUITS DE LONDRES

Piccadilly est aujourd'hui désert. Mes yeux d'observateur étranger n'arrivent pas à trouver une explication à l'abandon de ce lieu, symbole jusqu'alors de l'arrogante « autorité » de la jeunesse anglaise dans la vie, l'économie (et la politique?) de sa gracieuse Majesté, quand soudain deux filles, manifestement étrangères, viennent s'asseoir sur la marche la plus basse de l'édifice et en sont instantanément délogées par le bobby de service. La réponse à ma question m'est ainsi très vite fournie.



Titanic,  
pour les Anglais  
c'est de  
l'exotisme.  
Présentés comme un groupe  
français, ces  
Norvégiens remportèrent  
un franc succès.



Londres, ville en déclin. Tout ici n'est que souvenir, tout vit sur le passé. Londres est devenu un musée et, comme dans tout musée, la tristesse est présente. L'Establishment reprend le dessus. Carnaby, que viennent encore visiter quelques touristes attardés, voit ses immeubles démolis les uns après les autres; les magasins n'ont pas renouvelé leurs stocks depuis l'époque glorieuse, faute d'acheteurs: on n'y vend de la vulgarité. La rue n'a jamais été un endroit particulièrement agréable, mais la laideur avait jusqu'ici toujours été masquée par les couleurs et l'animation ambiante. Tout a maintenant disparu et il ne reste que la saleté et la laideur. Carnaby est triste, désespérément triste. Il y a fort à parier que Soho et ses marchands de sexe qui ne sont pas loin vont dans un avenir très proche investir l'endroit.

A King's Road, l'animation a presque complètement disparu, la musique est quasiment absente, seuls restent encore quelques drugstores, quelques magasins en cours de transformation: leurs propriétaires veulent donner à l'artère une seconde jeunesse. Elle ne viendra certainement pas. La rue donne maintenant l'impression d'être un petit Faubourg Saint-Honoré. Que de magasins de luxe! King's Road n'a pas la tristesse de Carnaby parce que l'on y perçoit la richesse de l'endroit, la propreté et la clarté. On n'y retrouvera plus le bouillon d'animation qui y a régné.

#### Où sont-ils ?

Où, mais où donc alors se retrouve la jeunesse, on ne la rencontre plus de façon aussi évidente, certes elle est partout encore, on la perçoit, on la devine mais sa présence n'est aujourd'hui que latente: elle ne vous frappe plus de façon aussi arrogante. La rue n'est plus « jeune », elle n'est plus aux jeunes. Où sont-ils ?

Ils se regroupent maintenant de façon encore plus « fœtale » dans de grands immeubles pour y créer des marchés. Kensington Market a été le premier, d'autres voient maintenant le jour à Oxford Street, Piccadilly... On y trouve une multitude de petits stands, tous de propriétaires différents, où chacun peut y vendre ce qu'il désire. Le commerce de vêtements y est évidemment privilégié, il y a également des disques, des librairies et aussi un certain nombre de fripiers. Ce phénomène trouve, semble-t-il, ses racines dans le sentiment d'échec et d'impasse qu'ont laissé les précédentes expériences. Le caractère éphémère des vagues passées avaient trop le goût de mode pour avoir une quelconque signification politique. La rue n'a pu être occupée, les choses ne changeront plus comme on l'avait désiré confusément. La liberté que l'on a recherchée était en fait la liberté de

consommer, concept trop aliénant pour être subversif.

On assiste donc maintenant à un mouvement de repli, d'abdication qui consiste à se regrouper pour créer ainsi une sorte de société à l'intérieur de la société, où l'on peut enfin se donner l'impression que la « way of life » que l'on a confusément cherché à vivre sans y être parvenu est possible. Ce sentiment sécurisant est la cause du phénomène. Il est cependant à prévoir que son existence, dernière manifestation tangible actuellement, ne va pas durer longtemps. En effet, même ici, on côtoie la morosité et presque la tristesse. La routine s'est emparée du mouvement parce qu'il a toujours été basé sur une exploitation commerciale: il portait donc en lui les germes de la société qu'il voulait renier; le principe du profit et de sa répartition. Il n'a jamais été révolutionnaire, il a seulement été un rêve fou et très confus, trop confus pour que l'on puisse en dégager clairement les buts et la finalité. C'est pourquoi on assiste aujourd'hui à son déclin sinon à sa mort. De quoi l'avenir sera-t-il fait ?

#### Animation dans les clubs

Les Beatles sont en procès, leur maison de disques, Apple, voit son existence très compromise, les Stones font également un procès à Andrew Oldham, leur ancien manager, pour une sombre histoire de pourcentage sur les ventes de disques, Brian Auger et Gomelsky se poursuivent en justice depuis deux ans... D'un autre côté les autorités en profitent pour accentuer la répression (condamnation d'OZ). THE DREAM IS OVER. Et le mouvement musical dans tout cela ? Il est évident qu'il est très étroitement lié au phénomène sociologique, il en est la cause ou la conséquence, il est sans doute les deux à la fois. Tout mouvement qui a une incidence importante sur le déroulement normal de la vie, qu'il soit politique, sociologique ou culturel entraîne avec lui de façon très étroite un courant de pensée qui très souvent détiend en lui les germes et l'explication de sa manifestation. La rock music est dans le cas de l'Angleterre le véhicule culturel privilégié à la propagation des idées qui ont animé le courant. Les Beatles ont été et seront toujours le symbole du phénomène anglais (et européen) des dix dernières années. Grâce à eux, le mouvement musical a atteint une ampleur et un intérêt que personne n'a jamais cherché à contester. Derrière eux, on a assisté à l'éclosion de groupes dont le nombre et la qualité ont contribué à faire de l'Angleterre une avant-garde musicale.

C'est dans la mesure où, justement, le phénomène sociologique est lié au phénomène musical que l'on peut se poser la question de savoir si l'on ressent dans les clubs de Londres le même sentiment

de vide et d'indifférence que l'on peut avoir dans la rue.

Il est en tout cas toujours agréable pour un Français d'aller à Londres: il suffit de feuilleter le Melody Maker pour s'en rendre compte; l'animation des clubs est toujours aussi grande. Les groupes s'y succèdent à une fréquence rapide. En dehors des concerts qui sont encore nombreux, on peut assister tous les jours au Marquee ou au Speakeasy au passage de groupes d'une valeur moyenne. Rien de très nouveau cependant dans la production musicale, le public anglais ne veut surtout pas s'aventurer dans un quelconque intellectualisme. Le rock and roll est à la base de la musique actuelle: cela, personne ne l'a oublié, et il est évident que, dans un tel état d'esprit, la « progressive music » ne jouit pas d'une audience importante. Si l'on commence dans certains clubs français à entendre la musique de Zappa ou des Soft Machine, il est pratiquement exclu qu'une telle chose puisse arriver à Londres. La spontanéité, les structures classiques de compositions restent à la base de tout le mouvement musical actuel, et c'est en cela qu'il n'a plus beaucoup d'intérêt. Tous les groupes sont condamnés maintenant à assaisonner leur musique à la même sauce commerciale sous peine de tomber dans un oubli que seul le succès d'estime est quelquefois capable d'éviter. La sincérité est trop souvent absente; seuls des groupes qui ont la classe de Traffic arrivent à aller jusqu'au bout de leurs idées sans compromission. Par contre, d'autres, comme Caravan ou East of Eden, en arrivent après plusieurs années d'expérience sincère et originale à orienter leur musique sur une voie commerciale, donc moins intéressante. Dans cette optique, d'ailleurs, j'ai assisté au succès de Titanic au Marquee (présenté comme un groupe français). Le public venu très nombreux ce soir-là l'accueillait plus que chaleureusement; il eut même droit à un rappel, ce qui est bien. Je n'ai pas boudé mon plaisir à entendre la musique de ce groupe qui, si elle est commerciale, n'en est pas moins de qualité. Cela swingue fort et il y a quelque chose de sain à se laisser ainsi entraîner. J'ai éprouvé le même sentiment en écoutant du rhythm and blues qui est encore très présent: la musique est encore, pour beaucoup, quelque chose qui aide à s'extérioriser. Le succès de Titanic comme celui de Zoo est dû à ce que ces deux groupes font une musique à forte structure rythmique tout à fait dans l'optique des groupes anglais actuellement. La note d'exotisme ou de curiosité attachée aux « foreigners people » aidant, on comprend de tels succès.

Il est agréable d'aller dans les clubs de Londres... il peut cependant être lassant de trop s'y attarder. — MICHEL MARCHON.

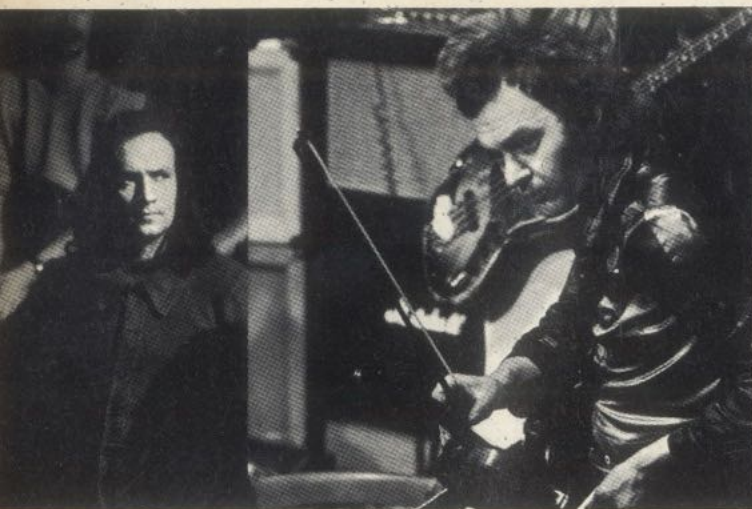




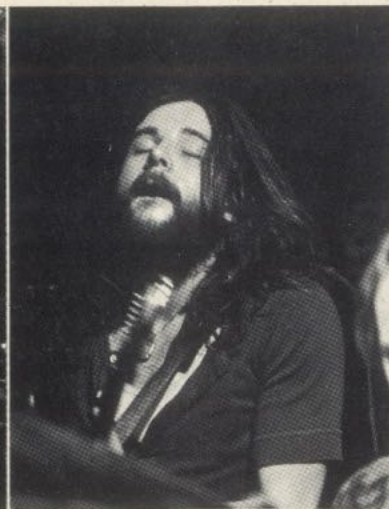
Amon Düül 2, vrai « continueur » du Pink Floyd ?



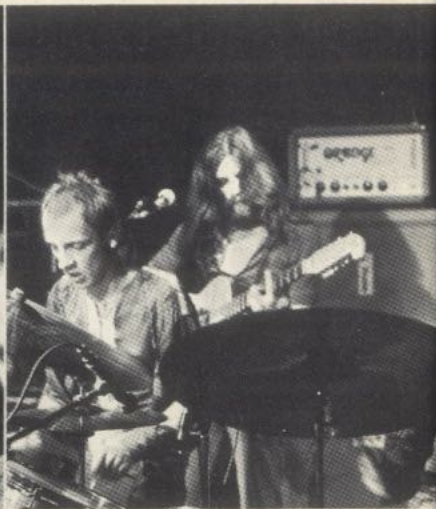




Paul Alessandrini, chanteur d'Amon Düül 2.



Chris Karrer, survivant de la première époque.



John Weinzerl, guitariste, autre survivant des débuts.



Daniel Fichelscher, John Weinzerl, Peter Leopold, Lothar Meir.



Daniel Fichelscher, Lothar Meir, le batteur-adjoint et le bassiste.



Les mêmes plus l'organiste Karl Heinz Haussman à l'extrême-gauche.

L'expressionnisme, le fantastique, l'opéra des ombres : trois termes qui définissent l'originalité d'une démarche musicale, celle de ce groupe allemand de Munich qui poursuit à travers trois albums une expérience musicale sans concession, loin de l'efficacité, mais revendiquant au contraire une progression dramatique qui s'étale, puise sa force, son hypnotisme incantatoire, de longues successions d'échos, de sons qui se chevauchent : une tension continue, une monotonie rythmique, ou, subitement, une pulsation accentuée, et toujours les sonorités diffuses qui traversent le champ musical laissé délibérément ouvert à l'improvisation. Une démarche musicale qui a sa cohérence propre et qui trouve sa vérité dans la façon même dont les musiciens essaient de vivre leur musique, et de définir leur position vis-à-vis du monde et de la rock culture. L'envoûtement, l'appel à l'inconscient, la plongée dans l'imaginaire : on entre délibérément dans l'extase sonore qui se déverse en longues suites d'éclats, qui s'étire en prolongeant l'espace et le temps, nous conduisant à ce point où la mémoire est prise au piège des souvenirs enfouis, de la terreur des rêves de l'enfance. Une angoisse trouble naît de l'hypnotique succession des figures musicales qui apparaissent pour s'évanouir aussitôt.

La musique d'Amon Düül II, son expressionnisme, dessinent une fresque ani-

mée, dramatisée, par le lyrisme, la violence, les chocs, les martèlements, les échos, les silences, les longues plaintes, les cris aigus, les voix d'un ailleurs. La musique d'Amon Düül II et son opéra des ombres sont construits de sons écorchés, de grandes nappes d'orgue, de brisures, de retours à l'exacerbation, à l'incandescence, de chœurs, et de toutes sortes d'apports musicaux divers donnant cette dimension fantastique.

#### Vie communautaire

La cohérence, la précision dans l'explosion, dans la transe, les éclatements, est rendue possible par la complicité des membres du groupe. La partage du même univers musical est déterminé par un mode de vie communautaire, une attitude solidaire vis-à-vis du show business et de la destination que l'on assigne à la rock-music. Car Amon Düül II veut participer (tout en l'exprimant) à l'aventure de la démesure mentale qui secoue l'ordre établi, s'opposer à l'oppression idéologique qui annihile à travers les media (radio, TV, presse) toutes les tentatives de libération. De là, pour le groupe, cette absence d'individualité mise en vedette : le rejet de toute promotion au rang de pop-star au profit de la fonte de l'instrumentiste dans un tout organiquement solidaire. La création collective, la force de son impact, est dans ce parti-pris. En effet,

l'instauration d'une surréalité, d'une dimension fantastique, n'est possible que dans l'expérience partagée, la communication de l'instant. La musique d'Amon Düül II est autre chose qu'un produit pour le rêve. Son existence même a valeur d'exemple : c'est l'élaboration d'un son différent, authentique, qui naît de la désintégration des formes harmoniques et rythmiques traditionnelles, et cela dans l'improvisation totale. Car, au-delà des thèmes exposés, les instruments vont produire des sons qui, livrés au hasard, deviennent un langage ; et ceci en brisant les conventions du gimmick, du découpage en très courtes périodes. Cette musique-langage est appel à l'espace, à l'étendue, donc au renversement des codes de pensée, des structures imposées, pour tendre vers le délire expressionniste qui va progressivement s'amplifier et conduire à une apocalypse sonore. Ce qui est revendiqué, c'est la masse sonore brute, dans son angoissante prolifération de rythmes, de sonorités parasites. Une masse qui s'alimente de tous les apports possibles.

La convergence extraordinaire de tous les éléments musicaux divers définit une musique expressionniste, fantastique, où l'on retrouve les bruits électro-acoustiques, mais les rites et percussions orientaux, les vocaux, le lyrisme d'un opéra symphonique, le chant grégorien, la grandeur wagnérienne, mais aussi les sons saturés et le

rythme binaire ; le recours aux accents nostalgiques de la chanson populaire allemande, mais aussi la guitare acoustique et la pureté des instruments. Mais le tout repose sur la pulsion, la scansion régulière et sans faille qu'entretiennent la batterie et le grondement de la basse. Il y a donc permanence du rock'n'roll avec le beat, mais transformé, transcendé par l'intégration de tous ces fragments d'univers musicaux, aussi différents soient-ils.

#### Mythes germaniques

Ce qui tendrait à rapprocher Amon Düül II d'une série de groupes, dont Pink Floyd, King Crimson, ou l'East of Eden de « Mercator Project », qui ont superbement assumé (à travers leurs premières œuvres tout au moins) cette bâtarde de la musique pop. Mais là où Amon Düül II diffère du Pink Floyd, c'est dans la confrontation qu'il provoque entre la spatialisation et l'imagerie populaire (l'épouvante, le tragique, le satanique, les rites souterrains et ésotériques). Là où le Pink Floyd entretient une religiosité diffuse, esthétisante, Amon Düül II veut plonger dans l'inconscient en expérimentant sans réserve, en annexant délibérément l'univers musical qui l'entoure sans souci d'une quelconque perfection harmonique, jusqu'à l'explosion libératrice, l'éclatement mental.

On sent dans le groupe la permanence de toute une tradition de la musique

allemande romantique, dans sa fascination pour les grandes fresques, mais aussi les liens précis avec tout un héritage culturel, celui des mythes germaniques continuellement présents dans la littérature, la musique, la poésie, le cinéma allemand. On ne peut manquer d'évoquer les Niebelungen, Nosferatu le Vampire ou le Faust de Murnau au cinéma, etc. Et ceci est explicitement avoué sur les pochettes à travers les noms des morceaux (Kindermörder, Luzifer Ghilom) et leurs illustrations : paysages oniriques où apparaissent fantomatiques, parfois en surimpression, des châteaux qu'on imagine hantés, oiseaux de proie, masques ou personnages symboliques, surplombés par le galop de chevauchées fantastiques. Cette intégration des mythes ne se limite pas, par ailleurs, au fond germanique, mais s'élargit — à l'image de ce qui a lieu pour la musique même, avec l'utilisation des percussions turques et du sitar —, jusqu'à inclure les manifestations d'autres cultures : égyptienne (Amon), turque (Düül), indienne (Yogi), grecque (Cerberus) ou biblique (Kanaan). Le groupe rattache ainsi directement sa musique à toute une tradition religieuse ésotérique, faisant, par exemple, de son premier album, Phallus Dei, une véritable messe noire. Mais Amon Düül ne limite pas son univers aux mythes du passé de plusieurs cultures, mais y intègre, comme il le fait au niveau même des structures

sonores avec l'électro-acoustique et la technologie des instruments, l'idée du voyage intersidéral : la science-fiction, comme en témoigne, dans le dernier album, l'hommage à H.-G. Wells, illustré par la cabine spatiale déployée à l'intérieur de la pochette. La fascination de la musique et de ce qui l'entoure naît précisément de cette confrontation entre le fantastique et sa projection dans le futur. La musique intègre ainsi, parallèlement aux thèmes qu'elle évoque, toutes les musiques, tous les sons, des plus traditionnels aux plus exotiques, des plus modernes aux plus avant-gardistes. Pour conduire à une sorte d'universalité musicale qui ira jusqu'au pop-art, dont l'influence est sensible dans les titres des morceaux : « Che-wing-gum telegram », « Hastless skylight-transistor child », ou « Marilyn Monroe memorial Church ». Le résultat ne sera pas un bric-à-brac éclectique ; bien au contraire, une proposition musicale entièrement neuve qui nous transporte dans l'inconscient pour nous perdre sur des chemins détournés, enfouis dans la mémoire de notre époque.

#### Pas de message politique

Mais le groupe a besoin pour s'exprimer totalement de ne pas être pris dans un réseau trop étroit et limité. Il doit pouvoir prolonger indéfiniment son expérience de l'instant pour atteindre la communication avec le public, pour faire participer



le spectateur. Car avant tout, pour Amon Düül II, il y a désir de retrouver l'atmosphère d'intensité, de partage que connût le San Francisco de la grande époque. Il y avait en effet partage, réponse à une demande du public, le groupe se nourrissant de cette demande, le public façonnant à son tour, par sa seule présence, la musique : il devenait participant à l'acte musical, à cette création dans l'instant. On comprend mieux pourquoi les membres du groupe allemand se réfèrent au Grateful Dead, qui, lui aussi, a pratiqué une musique improvisée, en groupe, expression d'une communauté plus large d'individus, et de leur aspiration : musique de l'inconscient collectif. La musique devenant un véritable langage, autre, particulier compris par toute une génération.

Amon Düül veut donc, à travers sa démarche musicale, où le vertige électro-acoustique, l'intensité sonore qui naît des formes ouvertes occupent la plus grande place, essayer de briser les rapports artificiellement créés entre les musiciens et les spectateurs. Les longues nappes d'orgues, les silences, leurs contrastes avec les laves incandescentes sont autant de moyens de communiquer avec le public, d'exprimer une angoisse contemporaine à travers cette beauté convulsive que tous peuvent recevoir. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette extraordinaire propension à annexer toutes les musiques, les sons les plus divers, sans réserve, en les intégrant à un fond musical germanique qui est leur principal héritage et qui crée leur spécificité.

Le groupe a conscience de cette oppression idéologique que constitue le « pop-star-système » où l'artiste est privilégié par rapport au groupe, « monstre sacré », « magique », « dieu vivant » coupé ainsi des masses qui le vénèrent, lui, le mythe moderne. Alors qu'il ne s'agit que d'une opération savamment orchestrée pour réduire le jeune public à un état de dépendance économique, pour tracer une frontière inviolable entre « l'artiste » et le simple « fan-consommateur ». Les membres d'Amon Düül, même s'ils savent que nous ne sommes pas arrivés au stade où l'existence de l'artiste et du créateur au sens bourgeois du terme sont remis en question, veulent transgresser ces règles sclérosantes et répressives que leur position leur assigne. Mais Amon Düül II refuse d'intégrer pour cela un quelconque message politique directement dans sa musique. C'est d'ailleurs de là qu'est née la scission à l'intérieur du premier Amon Düül. Pourtant dans les limites d'action que laissent le pouvoir établi, ils veulent participer, avec leurs moyens propres, à la grande bataille d'érosion de la bourgeoisie, de son idéologie. Mais pas seulement en évoquant comme ils le font le Black Panther party et son

action de libération politique et raciale mais en essayant d'établir le contact avec le public populaire en donnant des free concerts, en jouant dans les usines.

#### Trop de perfection

Toutes ces réflexions critiques sont rendues possibles par l'élaboration d'un début d'œuvre à travers trois albums : « Phallus Dei », « Yeti » (2 x 30 cm) et « Tanz der Lemminge » (2 x 30 cm). S'ils présentent une même constante dans l'orientation musicale, ces différents enregistrements traduisent tout de même une évolution qui tient pour une grande part à des changements dans la composition du groupe. Dans « Phallus Dei », enregistré au printemps 68, tout ce qui fait l'originalité du groupe et que nous avons essayé de circonscrire était exposé, faisant de cet album une sorte de manifeste musical avec ses moments forts (cris, intensité dramatique), ses ruptures soudaines, ses périodes de détente que peuple le silence, la plénitude que vient de nouveau troubler la prolifération des rythmes, la violence des sons électriques, le martèlement obsédant des batteries, la liberté instrumentale totale. Une succession tension-détente continue qui crée ces phénomènes fascinants de rupture constante et qui sont l'équivalent de cette autre succession improvisé-écrit.

La seconde face, une seule pièce qui donne son nom à l'album, démontre ce parti pris d'annexion totale et de redistribution ensuite réaliste à l'excès : délire de la spontanéité totalement assumée, amplifiée par les effets de studio (échos, superpositions de sonorités, etc...) mais en puisant dans le patrimoine musical germanique, en créant ainsi sa propre spécificité à l'intérieur de la rock-music. Plutôt que de copier les modèles anglosaxons, Amon Düül créait le rock allemand avec des éléments universels (guitare, orgue, le beat, etc.) mais fondus dans une musique originale ne masquant pas ses origines mais au contraire, les rendant encore plus présentes. Pour ce disque, une véritable communauté de musiciens jouent, chantent, amplifiant les apports, donnant une dimension plus large à l'ensemble, faisant vibrer l'espace sommairement délimité. Le second album, « Yeti », prolongera l'expérience de « Phallus Dei » avec la permanence, notamment, de longues plages improvisées.

C'est le passage du deuxième au troisième LP (« Tanz der Lemminge ») qui marquera une évolution notable dans les conceptions musicales du groupe et ses formulations. On note tout d'abord le départ du bassiste anglais Dave Anderson, élément moteur du groupe, parti rejoindre Hawkwind et remplacé par Lothar Meid qui n'assure pas à l'ensemble le même soutien puissant.

Mais surtout ce qui rend le disque presque suspect c'est sa trop grande perfection : travail d'épuration du studio qui aseptise le son ; qui, en gommant les bavures, nuit à la spontanéité, au caractère sauvage de la musique d'Amon Düül. De plus, la composition, l'élaboration, ménagent moins de place à la profusion, au choc apocalyptique. Comme si le groupe éprouvait soudain le besoin d'atteindre à une respectabilité musicale, à un plus grand professionnalisme qui avait, jusqu'à présent, été rejeté.

#### Une révélation européenne

Aussi, le passage récent en direct à l'émission Pop 2 allait permettre d'établir une sorte de bilan de l'État musical actuel du groupe, de ses orientations. En fait, Amon Düül répondit favorablement à cette attente anxieuse. Son extrême vulnérabilité technique assure, paradoxalement, le besoin pour le groupe de s'éloigner rapidement des formes trop étroites de la composition. Après un début besogneux, le groupe enfin donnait la pleine mesure de ses sonorités sauvages. Tout ce qui forme la richesse des enregistrements réapparaissait. Le dénuement scénique laissait une place totale à la folie sonore dans un crescendo qui permit au groupe et au public de gravir une à une les marches qui conduisent au seuil de l'inconscient.

« Tanz der Lemminge » n'apparaît alors que comme un accident de parcours salutaire. Le danger que peut présenter une telle évolution a été perçu. Les musiciens d'Amon Düül II, et surtout les plus anciens, avouent éprouver ce besoin de retourner aux sources de leur musique. La présence d'un deuxième batteur Daniel Fichelscher, qui vient seconder Peter Leopold, en est un exemple supplémentaire. Peter Leopold est avec le violoniste-guitariste Chris Karrer et le guitariste John Weinzerl l'un des seuls survivants de la première époque. Nouveau venu, Karl Heinz Haussmann (organiste) continue d'assurer le côté pinkfloydien qui est l'un des éléments essentiels de la musique du groupe, avec notamment des bandes préenregistrées. Le quatrième album du groupe, annoncé, sera sans doute marqué par un retour à la première époque de « Phallus Dei » et de « Yeti », au temps de la messe noire et de l'opéra des ombres. Amon Düül II continuera ainsi d'apporter quelque chose d'authentique et de spécifique à la rock'n'roll music mondiale, au même titre que Zappa, Beefheart ou l'ex-Velvet, l'ex-Pink Floyd. Une rock'n'roll music qui en a actuellement besoin. Amon Düül II s'avère l'une des seules grandes révélations de ces deux dernières années. Il est peut-être important qu'elle soit européenne. — PAUL ALESSANDRINI.

## HISTOIRES DE LA RUE

Trois chansons de Leonard Cohen.



Paroles reproduites avec l'aimable autorisation des Éditions Pathé-Marconi, 19, rue Lord Byron, Paris-8<sup>e</sup>.

#### STORIES OF THE STREET.

The stories of the street are mine  
The Spanish voices laugh  
The Cadillacs go creeping down  
Through the night and the poison gas.  
I lean from my window sill  
In this old hotel I chose  
One hand on my suicide  
One hand on the rose.

I know you've heard it's over now  
And war must surely come  
The cities they are broke in half  
And the middlemen are gone.  
But let me ask you one more time  
O, children of the dust,  
All these hunters who are shrieking now  
Do they speak for us?

And where do all these highways go  
Now that we are free?  
Why are the armies marching still  
That were coming home to me?  
O, lady with your legs so fine  
O, stranger at your wheel  
You are locked into your suffering  
And your pleasures are the seal

The age of lust is giving birth  
And both the parents ask  
The nurse to tell them fairy tales  
On both sides of the glass  
Now the infant with his cord  
Is hauled in like a kite  
And one eye filled with blueprints  
One eye filled with night.

O, come with me my little one  
And we will find that farm.  
And grow us grass and apples there  
And keep all the animals warm.  
And if by chance I wake at night  
And I ask you who I am  
O, take me to the slaughter house  
I will wait there with the lamb.

With one hand on a hexagram  
And one hand on a girl  
I balance on a wishing well  
That all men call the world.  
We are so small between the stars  
So large against the sky  
And lost among the subway crowds  
I try to catch your eye.

#### HISTOIRES DE LA RUE.

Les histoires de la rue sont miennes  
Les voix espagnoles s'esclaffent  
Les Cadillac passent en rampant  
A travers la nuit et le gaz empoisonné.  
Je me penche à ma fenêtre  
Dans ce vieil hôtel que j'ai choisi  
Une main sur mon suicide  
Une main sur la rose.

Je sais que l'on t'a dit qu'à présent  
[c'est fini]

Et la guerre à coup sûr doit venir  
Les cités sont ruinées à demi  
Et les médiateurs sont partis.

Traduire des chansons de Leonard Cohen, il y a bien longtemps que nous en avions envie. L'ennui, comme beaucoup se plaisent à le répéter, c'est que la subtilité particulière de son langage, l'audace des images dans ses poèmes et chansons (je ne parle pas ici des romans, qui posent des problèmes de traduction fort différents), rendent l'opération assez périlleuse. D'autant plus qu'en général, le passage de l'anglais moderne au français ne s'effectue déjà pas sans douleur. Par conséquent, les trois textes ci-dessous ne représentent que notre modeste contribution à une meilleure compréhension de la pensée de Cohen, destinée surtout (pas la pensée, la contribution) à ceux qui, ne sachant pas toujours l'anglais, nous écrivent dans ce sens. On le voit, il ne s'agit EN AUCUN CAS d'un exercice littéraire, ni d'adaptations françaises chantables (pour cela, il faudrait plutôt s'inspirer de l'œuvre de Graeme Allwright).

On peut trouver ces trois chansons interprétées par leur auteur dans les 33 tours CBS suivants :

— « Stories of the street » dans « The songs of Leonard Cohen », S 63241 ;  
— « The old revolution » dans « Songs from a room », S 63587 ;  
— « Famous blue raincoat » dans « Songs of love and hate », S 64090 (pour cette dernière chanson, le titre « Sacré vieil imper » a été repris de la bouche de Cohen lui-même, lors du « sacré » récital de l'Olympia en mai 70. Ne dépensez donc pas de timbre pour nous écrire que « blue » se traduit normalement par « bleu »). — JACQUES VASSAL.



Mais laissez-moi demander une fois  
[encore]

O, enfants de la poussière,  
Tous ces chasseurs qui maintenant  
[hurlent]

Est-ce en notre nom qu'ils parlent?  
Et toutes ces grandes routes où vont-  
[elles?]

Maintenant que nous sommes libres?  
Pourquoi encore ces armées défilent-  
[elles?]

Elles qui vers moi devaient revenir?  
O, femme aux si belles jambes  
O, inconnue à ton volant  
Tu es enfermée dans ta souffrance  
Et tes plaisirs en sont le sceau.

Le temps de la luxure donne naissance  
Et les parents demandent tous deux  
A l'infirmière des contes de fée  
Des deux côtés du carreau  
Ensuite on tire le nouveau-né  
Avec son cordon comme un cerf-volant  
Un œil rempli de beaux projets  
L'autre rempli de nuit.

O, viens avec moi mon amour  
Et nous trouverons cette ferme  
Et là nous planterons de l'herbe et des  
[pommes]

Et garderons du froid tous les animaux.  
Et si par hasard la nuit je m'éveille  
Et te demande qui je suis  
Emmène-moi donc à l'abattoir  
J'attendrai là avec l'agneau.

Une main sur un hexagramme  
L'autre main sur une fille  
J'oscille au bord d'un puits aux souhaits  
Que tous les hommes appellent le  
[monde.]

Nous sommes si petits entre les étoiles  
Si grands contre le ciel  
Et perdu dans les foules du métro  
J'essaye de saisir ton regard.

#### THE OLD REVOLUTION.

I finally broke into prison  
I found my place in the chain  
Even damnation is poisoned with rainbows  
All the brave young men they're waiting now to  
[see a signal]  
Which some killer will be lighting for pay  
Into this furnace I ask you now to venture  
You whom I cannot betray.

I fought in the old revolution  
On the side of the ghost and the king  
Of course I was very young and I thought that we  
[were winning]  
I can't pretend I still feel very much like singing  
As they carry the bodies away.  
Into this furnace I ask you now to venture  
You whom I cannot betray.

Lately you've started to stutter  
As though you had nothing to say  
To all my architects let me be traitor  
Now let me say I myself gave the order  
To sweep and to search and to destroy.  
Into this furnace I ask you now to venture  
You whom I cannot betray.

You who are broken by power  
You who are absent all day  
You who are kings for the sake of your children's  
[story]

The hand of your beggar is burdened down with  
[money]

The hand of your lover is clay.  
Into this furnace I ask you now to venture  
You whom I cannot betray.

#### LA VIEILLE RÉVOLUTION.

Finalement je me suis retrouvé en prison  
J'ai trouvé ma place dans la chaîne  
Même la damnation est empoisonnée  
[d'arcs-en-ciel]

A présent tous les jeunes gens  
[courageux attendent un signal]  
Qu'un tueur allumera pour quelqu'argent.  
Dans cette fournaise je vous demande  
[maintenant de vous risquer]  
Vous que je ne saurais trahir.

Je me suis battu dans la vieille révolution  
Du côté du fantôme et du roi  
Bien sûr j'étais très jeune et je croyais  
[que nous allions gagner]  
Je ne peux prétendre que j'ai encore très  
[envie de chanter]

Tandis que l'on emporte les corps.  
Dans cette fournaise je vous demande  
[maintenant de vous risquer]  
Vous que je ne saurais trahir.

Depuis peu tu t'es mis à bégayer  
Comme si tu n'avais rien à dire;  
A tous mes architectes, que je sois un  
[traître]  
Qu'on me laisse dire maintenant que j'ai  
[moi-même donné l'ordre]

De balayer, de fouiller et de détruire.  
Dans cette fournaise je vous demande  
[maintenant de vous risquer]  
Vous que je ne saurais trahir.

Vous qui êtes brisés par la puissance  
Vous qui êtes absents tout le jour  
Vous qui êtes rois pour le salut de  
[l'histoire de vos enfants]  
La main de votre mendiant croule sous  
[le poids de l'argent]  
La main de votre amour est argile.  
Dans cette fournaise je vous demande  
[maintenant de vous risquer]  
Vous que je ne saurais trahir.

#### FAMOUS BLUE RAINCOAT.

It's four in the morning the end of December  
I'm writing you now just to see if you're better  
New York is cold but I like where I'm living  
There's music on Clinton Street all through the  
[evening]  
I hear you're building your little house deep in  
[the desert]  
You're living for nothing now I hope you're keeping  
[some kind of record]  
Yes and Jane came by with the lock of your hair  
She said that you gave it to her  
That night that you planned to go clear  
Did you ever go clear?

O the last time we saw you you looked so much  
[older]  
Your famous blue raincoat was torn at the shoulder  
You'd been to the station to meet every train  
And you came home without Lily Marlene  
And you treated my woman to a flake of your life  
And when she came back she was nobody's wife  
Well I see you there with a rose in your teeth

One more thin gypsy thief  
Well I see Jane's away  
She sends her regards

And what can I tell you my brother my killer  
What can I possibly say?  
I guess that I miss you I guess I forgive you  
I'm glad you stood in my way  
If you ever come by here for Jane or for me  
Well your enemy is sleeping and his woman is free  
Yes and thanks for the trouble you took  
From her eyes and I thought it was there for good  
So I never tried

And Jane came by with the lock of your hair  
She said that you gave it to her  
That night that you planned to go clear  
Sincerely : L. Cohen.

#### SACRÉ VIEIL IMPER.

Il est quatre heures du matin à la fin  
[de décembre]  
Je t'écris pour voir si tu vas mieux  
[maintenant]

Il fait froid à New York mais j'aime le  
[coin où j'habite]  
On entend de la musique toute la soirée  
[dans Clinton Street]

J'apprends que tu construits ta maison  
[en plein désert]  
Tu vis pour rien à présent tu tiens une  
[sorte de journal j'espère]

Oui et Jane est passée avec une boucle  
[de tes cheveux]  
Elle a dit que tu la lui avais donnée  
Cette nuit où tu pensais devenir pur  
Es-tu jamais devenu pur?

O la dernière fois que nous t'avons vu  
[tu semblais avoir tant vieilli]  
Ton sacré vieil imper était déchiré à  
[l'épaule]

A la gare tu avais attendu tous les trains  
Et puis tu étais rentré sans Lily Marlene  
Et tu traitas ma femme comme un flocon  
[de ta vie]

Et quand elle revint elle n'était plus la  
[femme de personne]  
Et là je te vois une rose entre les dents  
Encore un voleur gitan  
Et je vois que Jane est partie  
Elle envoie son souvenir

Et que puis-je te dire mon frère mon  
[meurtrier?]

Que pourrais-je bien te dire?  
Je crois que tu me manques je crois que  
[je te pardonne,  
Content que tu te sois trouvé sur mon  
[chemin]

Si jamais tu repasses par ici pour Jane  
[ou pour moi]  
Ton ennemi sommeille et sa femme est  
[libre]

Oui et merci d'avoir chassé de ses yeux  
L'inquiétude  
Et je croyais qu'elle était là pour de bon  
Alors je n'ai jamais essayé

Et Jane est passée avec une boucle de  
[tes cheveux]

Elle a dit que tu la lui avais donnée  
Cette nuit où tu pensais devenir pur  
Sincèrement : L. Cohen.





## disques hors étoiles

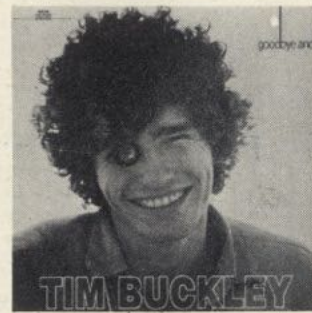
### TIM BUCKLEY

**GOODBYE AND HELLO.** No man can find the war. Carnival song. Pleasant street. Hallucinations. I never asked to be your mountain. Once I was. Phantasmagoria in two. Knight-errant. Goodbye and hello. Morning glory. ELEKTRA 42.070/30 cm (dist Kinney).

Un homme-enfant aux rêveries de satin souvent déchirées par la méfiance que lui inspirent ses semblables: enfant par son innocence miraculeusement préservée, homme par le vice qu'il a renoncé à New York et ailleurs... C'est ainsi que l'on pourrait présenter Tim Buckley, merveilleux chanteur, poète et musicien californien « découvert » il y a cinq ans par l'indien Jim Carl Black, alors batteur des Mothers. Aujourd'hui, Tim enregistre pour Straight, le label de Frank Zappa, mais avant il était chez Elektra où il a sorti quatre albums dont ce magnifique « Goodbye and hello », son second, qui date de 1967... On ne peut que féliciter Kinney d'avoir rendu disponible ce chef-d'œuvre (totalement ignoré du précédent distributeur, Vogue), mais il faut regretter l'omission des textes (la pochette américaine — double — a été réduite ici à une simple), omission d'autant plus déplorable que Kinney nous avait jusqu'à présent habitués à une certaine intégrité dans ce domaine. Bien sûr, il est impossible de présenter la

totalité des disques vieux de quatre ans dans leur pochette originale, cependant il est aisé de faire imprimer les textes sur une feuille destinée à être glissée dans ces disques; sortir en France un album de Tim Buckley sans les textes équivaut à présenter au public une maquette d'« Abbey Road » sans les chœurs: c'est déjà un meurtre... Si j'insiste tellement sur ces textes c'est qu'ils sont, naturellement, magnifiques mais aussi indispensables à la compréhension de ce disque né de la collaboration de Tim Buckley avec le poète Larry Beckett: Tim chante l'individualisme à outrance, la méfiance des autres et la faillite des relations humaines comme dans le dramatique « Pleasant Street » ou l'émouvant « Morning glory »... « Pleasant Street » symbolise la Facilité, ce chemin que nous prenons quotidiennement pour oublier toutes nos imperfections et sur lequel nous « tourbillonnons, dérobons, nous agnouillons... bas, bas, bas ». La Facilité, c'est la Faiblesse et, lorsque Tim Buckley s'adresse à la Femme, il en fait une véritable souillure: « Au crépuscule ton amant entrera dans ta chambre/Il t'enroulera et te fera virevolter sur l'émeraude de son métier à tisser/Et doucement tu chuchoteras à son oreille/« Doux amant, j'aime Pleasant Street/J'y tourbillonne, j'y vole et je m'y sens tomber à genoux... bas, bas, bas! »... Tim

Buckley n'est pas, contrairement à ce que pourraient penser ceux qui ne l'ont jamais écouté, « un chanteur folk », étiquette creuse attribuée généralement aux gens qui sont sains, possèdent une jolie voix et s'accompagnent à la douze cordes; Tim est un être perpétuellement en conflit avec lui-même, un vieil adolescent ou un animal sauvage dont les blessures auraient un mal terrible à se refermer: en cela au moins, il se différencie des Tom Paxton et autres fonctionnaires « protest » à la respectabilité confortable... Tim Buckley n'est pas « un chanteur folk » et il le prouve dans cet album qu'il enregistra à Los Angeles avec des musiciens de jazz ou de rock tels Jim Fielder (basse), Jerry Yester (orgue, piano, harmonium) et son guitariste attitré, le talentueux Lee Underwood... Au niveau rythmique, « Goodbye and hello » est beaucoup plus riche que de nombreux albums de hard-rock, ceci grâce aux trois percussionnistes (Eddie Hoh, drums; Carter C.C. Collins, congas; Dave Guard, kalimba, tambourin) qui participèrent aux sessions. Dans ce fabuleux morceau qu'est « Goodbye and hello » (nous en reproduisons et traduirons les paroles dans un prochain numéro), Tim Buckley nous montre qui il est: un génial acteur de la voix, cette voix aux mille intonations dont il caresse les lyriques de Larry Beckett. Tim Buckley c'est, pour employer une expression chère à Zappa, « un film pour vos oreilles »; alors ne privez pas celles-ci d'un tel spectacle et écoutez « Goodbye and hello », disque d'hier, d'aujourd'hui et de demain... — YVES ADRIEN.



### GRATEFUL DEAD

**GRATEFUL DEAD.** Bertha. Mama Tried. Big Rail road Blues. Playing in the Band. The Other One. Me and My Uncle. Big Boss Man. Me and Bobby McGee. Johnny B. Goode. Wharf Rat. Not Fade Away. Goin' Down the Road Feeling Bad.

**WARNER BROS 2 WS 1935/2 x 30 cm (Dist. Kinney)** Ah! Un double album du Grateful Dead. C'est le deuxième, il est vrai, mais celui-ci présente la particularité d'offrir un échantillonnage des diverses tendances, influences et directions du groupe. Vous me direz qu'avec la carrière musicale de gens comme ça, on risque d'avoir quelque chose de très varié, voire quelque peu décousu. Varié, certes, tant qu'on veut, mais la marque du Dead est là, partout présente. Le choix des compositions ne laisse aucun doute sur la volonté du Grateful Dead de rendre un hommage à la musique populaire américaine sous toutes ses formes. A tout seigneur tout honneur, ils ouvrent sur un morceau de Garcia et Hunter, « Bertha ». Là, pas de problème, c'est bien eux, la densité des harmonies, la souplesse du jeu de Jerry Garcia. Mais, dès le second morceau, on annonce les couleurs: hommage au Country and Western, « Mama Tried » de Merle Haggard, l'un des plus grands spécialistes du genre, parolier de Johnny Cash entre autres. Puis, « Big Railroad Blues », complètement dans l'esprit des premiers enregistrements du groupe, qui met en valeur, comme au temps jadis, la forte voix de Pig Pen. Enfin, « Playing in the Band », de Bob Weir et Robert Hunter, morceau typique de l'esprit rock revival qui règne aujourd'hui dans la plupart des groupes de la région de San Francisco, Creedence en tête. D'ailleurs, cette composition semble être un clin d'œil d'un groupe à l'autre: « Playing in the Band-Travelin' Band »...

Toute la face 2 est consacrée à un « vieux » morceau du Grateful Dead: « The Other One ». Développement du premier morceau enregistré en studio pour le deuxième album, en 68, il met particulièrement en valeur le jeu de batterie de

Bill Kreutzmann, son auteur avec Robert Hunter. Mais, alors que dans la première version, la présence de Tom Constanten et Mickey Hart donnait une ampleur considérable à l'arrangement, la version « live » est plus simple. Le jeu de Pig Pen est fruste, et Kreutzmann n'est pas un cogneur. Force apparemment atténuée: la période Country en est-elle la cause? Avec le Grateful Dead, on ne sait jamais. Ils ont comme ça des façons de dire les choses qui ne sont pas évidentes à première écoute, et puis au bout d'une dizaine de fois, on commence à découvrir tout un tas de trucs qu'une sensibilité somnolente n'aurait pu percevoir immédiatement. C'est toujours le problème de l'érosion des sens qui est en cause. J'arrête, sinon je vais me lancer dans des digressions fort longues sur cette fichue pollution qui m'empêche aujourd'hui d'apprécier pleinement mon groupe favori. Il reste l'impression que le groupe s'est assagi, hélas; j'aimais bien la violence du premier « Alligator ».

Heureusement, ça repart sur la face 3, avec un morceau du copain John Phillips. « Me and my Uncle » carbure tant que ça peut et permet aux guitaristes de Garcia et Weir de se payer quelques jolis duos sur fond de section rythmique consciencieusement hachée. Et puis dans le machin suivant, le grand Pig Pen est de retour avec sa grosse voix de blues qui traîne dans le style Dixon-Hooker. Un « Big Boss Man » super simple, qui balance tranquille dans la vieille tradition du terroir. D'ailleurs, c'est signé Smith (Lonnie?) et Dixon (Willie...). A la suite, en passant, un coup de chapeau à Kris Kristofferson (et Fred Foster), c'est-à-dire à l'ensemble de la nouvelle chanson américaine qu'ils représentent. « Me and Bobby McGee », folk-country à souhait, est sans doute l'expression d'un sentiment qui anime, lassitude, volonté de paix et de tranquillité, avec des nuances d'un certain fatalisme face à une situation inextricable qu'elle a créé et qui la mène à la chute et avec elle... Bon. On se dit que c'est pas le tout de jeter des regards tristes vers des avenir moroses. Le passé est encore



là; et on peut toujours s'amuser à le faire revivre de temps à autre. Revivre ses meilleurs souvenirs, ce qui après tout est une façon de réaliser ses vieux rêves. « Johnny B. Goode ». De Chuck Berry. Parle Grateful Dead. Vous ne vous attendiez pas à ça, hein? Et bien ils s'en tirent à merveille, et les fans de l'épopée du rock ne seront pas déçus. Ça swingue comme au bon vieux temps, ça n'a presque pas vieilli et c'est peut-être bien ça qui nous sortira de l'ornière des chemins vazeux de la pop-music. Ça vous fait plaisir que je vous dise ça? Bon. On passe à la face 4.

On repart sur du Garcia-Hunter. « Wharf Rat ». Pour fans du Dead, s'il en existe encore après l'écoute de ce qui a précédé, où ils auront bien du mal à retrouver leurs chéris. « Wharf Rat », c'est la période « Aoxomoxoa », moins Constanten. Esotérisme voilé, diction précise, travail des harmoniques dans les distorsions: toute la voix de Jerry Garcia. Qui enchaîne tranquillement sur... « Not Fade Away »! En tempo lent, ce qui ne fait qu'accentuer ses qualités swingantes, avec le petit coup de patte Grateful Dead, c'est-à-dire sans l'agression qu'y mettent les Stones. On aimerait pouvoir s'y attarder, ralentir encore le rythme pour mieux en déguster toutes les phases, et puis crac!, un bon morceau sur lequel chacun peut se défouler. Un traditionnel qui ne dit pas son nom d'auteur — « Goin' Down the Road Feeling Bad » — où l'on peut discerner du Bo Diddley. Repris à la sauce Dead, là encore, pour apprécier le jeu combiné de Garcia et Lesh (basse), avec la complicité de Weir et le boulot honnête de Kreutzmann. Les aficionados s'y retrouveront. Mais cela suffit-il à rehausser l'ensemble? On garde la nos-

talgie des décollages d'antan. Après tout, on est entre gens simples, et la simplicité reste ce qu'il y a de plus difficile à assumer. Ceux qui ne connaissent pas le Grateful Dead découvriront dans ce double album « live » les multiples facettes de son inspiration. Ce qui ne manquera pas de les brancher sur les œuvres précédentes (à quand le premier album édité en France?). Les autres aimeront, de toutes façons, cette musique qui ne se dégoûte pas n'importe où et n'importe quand. — ALAIN DISTER.

### STEPPENWOLF

**FOR LADIES ONLY.** For ladies only. Sparkle eyes. Shackles & chains. Tenderness. The night time's for you. Jaded strumpet. I'm asking. Black pit. Ride with me. In hopes of a garden. DUNHILL DSX 50.110/30 cm (Import U.S. Pathé) Si je compte bien, « For ladies only » est le huitième disque de Steppenwolf. Déjà. Ce n'est pas si fréquent, qu'un groupe enregistre huit albums, huit disques qui se vendent à la folie aux États-Unis, mais pas du tout ou presque de ce côté de l'Atlantique. Pourtant, cette musique est bonne; ce rock que joue Steppenwolf, depuis des années, sans faiblir une seconde, doit plaire à ceux qui l'aiment et le défendent. Peu de groupes sont arrivés au point où en est rendu Steppenwolf, peu ont réussi à acquérir un style si marqué, une personnalité si forte. Un son, enfin, bien défini, bien distinct et différent de celui des autres groupes qui suivent des voies parallèles. Le son de



« For ladies only » est peut-être encore plus épais, rauque, que celui des autres disques, les climats encore plus moites, sensuels qu'au paravant. Ainsi est la musique de Steppenwolf, qui dégage une chaleur vaguement oppressante, même lorsque le groupe insère un solo de piano (« For ladies only ») au cœur d'un morceau: les notes légères, en cascades, prennent pourtant cette couleur de cuir mouillé par la sueur qui est celle de Steppenwolf. Cette section rythmique est un modèle du genre. Il faut écouter comment guitares et batteries tombent en place, sans une bavure ou une hésitation, comment les sonorités de ces divers instruments interfèrent entre elles, sonorités auxquelles la voix de John Kay se mélange elle aussi, intimement, instrument parmi les instruments. Le chanteur n'éclaircit pas la musique; il l'alourdit, au contraire, la rend encore plus sourde, plus puissante (« Ride with me »). Et, pour prouver que John Kay n'est pas Steppenwolf à lui tout seul, il cède sa place à quelqu'un d'autre, vraisemblablement Jerry Edmondson (« Jaded strumpet »): c'est bien Steppenwolf que l'on entend, dont la musique balance sans précipitation, mais avec une force que personne ne possède. De même, personne ne possède cette grosse bite à roulettes à l'intérieur de la pochette. — JACQUES CHABIRON.

### WEATHER REPORT

Milky way. Umbrellas. Seventh arrow. Orange lady. Morning lake. Waterfall. Tears. Eurydice. CBS S 64.521/30 cm-U Weather Report: un nom de groupe pour une association de musiciens de jazz célèbres et prestigieux, qui sont à la pointe de tout un courant moderniste, loin de la fureur déchaînée du free jazz, plus près de la rock music, par l'utilisation des instruments électriques



# PERCUSSION TOTALE

et des possibilités des studios. Un courant musical dont Miles Davis a été le précurseur, avec le « virage » amorcé dans « In a Silent Way », prolongé par les albums suivants, « Bitches Brew », et celui enregistré « Live at Fillmore ». Tous les membres du Weather Report ont d'ailleurs, à un moment ou à un autre, participé à cette nouvelle orientation de Miles Davis : Wayne Shorter, saxophone soprano, Miroslav Vitous, bassiste tchèque qui a joué avec Herbie Mann, Joe Zawinul, au piano électrique, mais surtout compositeur, créateur du célèbre thème qui donna son nom à l'album de Miles, In a Silent Way et de Paraoh'Dance, Airtio Moreira, percussionniste argentin qui, lui aussi, s'est fait entendre aux États-Unis aux côtés de Miles, et le batteur Alphonse Mouzon qui a, lui, participé à des formes d'expression diverses, puisqu'il a joué aussi bien avec Tim

stridences du saxophone soprano ne sont là que pour contrarier la souplesse et le côté trop « léché » de l'ensemble. Il s'agit donc d'une sorte de jazz cool moderne qui veut « planer », à la manière d'une certaine pop. Cet album est, dans sa logique, une perfection. Mais l'accumulation de LP semblables à celui-ci, même s'ils ne possèdent pas le même caractère achevé, réalisés par la même équipe sous des noms de leaders différents, peut rapidement amener ce jazz « excitant » à son épuisement. La constitution du nouveau groupe de Miles Davis semble indiquer qu'il a compris encore une fois le premier qu'il y a danger à trop pratiquer l'esthétisme pour l'esthétisme. — PAUL ALESSANDRINI.



per, Kenneth Terroade; parmi les chœurs, Mick Jagger et P.P. Arnold ont prêté leur concours. Tous les apports musicaux sont utilisés pour appeler l'extase, la fantasmagorie, la magie. Docteur John chante d'une voix qui s'est faite noire des paroles d'apocalypse et de rituels, s'accompagne de multiples instruments, orgue, piano, vibraphone et percussions; cet amalgame d'une quantité d'éléments disparates donne à l'aventure du docteur un clinquant mystique de supermarché américain. Sa démarche n'est pas sans rappeler celle de Sun Ra, autre empereur et mage d'un autre monde; elle n'est, en fait, que l'un des parfaits produits des mythologies, des sectes qui pullulent aux États-Unis. Sans compter le parti pris théâtral qui lui permet de se singulariser par ses mises en scène. La pochette résume ce monde « religieux » où il évolue. La musique est elle-même entièrement dépendante de cet abandon à des rites étranges: bizarre ou clinquante, drôle ou grotesque, c'est selon. — PAUL ALESSANDRINI.

## DOCTOR JOHN, THE NIGHT TRIPPER

THE SUN, MOON, AND HERBS

Black John the Conqueror. Where ya at mule. Craney crow. Familiar reality-opening. Pots on fiyo (Filé Gumbo)/Who I got to fall on (If the pot get heavy). Zu zu Mamou. Familiar reality-reprise.

ATCO (distr. Kinney Filipacchi) 33-362/30 cm  
Doctor John est arrivé à se créer une légende de personnage biblique, prince de l'apocalypse (l'un des albums qu'il enregistra s'appelait Babylon, prophétisant la destruction de la Babylonne-Amérique, de la société américaine). Initiateur de cérémonies et de rites vaudous, couvert d'oripeaux symboliques, il veut retrouver une sorte de négritude sauvage, à travers la sorcellerie d'origine africaine, bien qu'il soit lui-même blanc. Dans cet album qui est pour lui le troisième, il s'est entouré d'une formation d'amis musiciens, ou chanteurs, pour créer le climat de sa cérémonie: gospel rhythm'n'blues. On trouve les noms de Graham Bond, Eric Clapton, des jazzmen Ray Dra-



Hardin, Chubby Checker ou Roy Ayers que Gil Evans. L'ensemble est chaud, vibrant, raffiné, résonnant d'une multitude de rythmes, d'éclats sous-jacents. Résolument, définitivement, ces musiciens abandonnent le traditionnel respect des jazzmen pour la « pureté » instrumentale, pour livrer leur son à l'électronique: effets d'échos, prolongement ou cisaillement des sons, grouillement de sonorités parasites. Le climat, la conception même de cette musique, se rapprochent de la nouvelle orientation du Soft Machine, avec, en plus, l'apport des percussions, des bruits organisés, des sifflets d'Airtio Moreira; le désir se manifeste évidemment aussi de ne pas se couper d'un public plus vaste que les petits cercles étroits des amateurs de jazz. L'esthétisme, un certain raffinement, vient enrichir les thèmes brillants, ménageant des climats feutrés. Les quelques

## TIM HARDIN

BIRD ON A WIRE. Bird on the wire. Moonshiner. Southern butterfly. A satisfied mind. Soft summer breeze. Hoboin'. Georgia on my mind. André Johray. If I knew. Love hymn. CBS S 64.335/30 cm (U)  
O joie! Voici parue en France la nouvelle œuvre magnifique de Tim Hardin. Hélas, à en juger par le succès (!) de « Suite for

Susan Moore and Damion » en France (retiré du catalogue au bout d'un an pour cause de mévente, une honte), j'éprouve les plus vives craintes pour « Bird on a wire »... bien que ce dernier puisse paraître a priori plus abordable. En effet, la « Suite » était une véritable symphonie chantée, avec plusieurs mouvements enchaînés dans un ordre logique, des moments contemplatifs d'une poésie illuminée débouchant sur d'autres aux spectaculaires envolées de joie; on l'a dit, c'était le disque d'un amour alors heureux: celui de Susan, sa femme et de Damion, leur fils. Le sous-titre de la « Suite » disait: « Nous sommes un, un, tous dans un », phrase que Tim répétait à la fin de la face 2 jusqu'à épuisement de sa défonce. Dans ce nouvel album (où l'on retrouve l'excellent Warren Bernhardt, flanqué de nombreux musiciens dont — surprise! — Bill Keith et... Miroslav Vitous), Tim Hardin dit adieu à ce bonheur passé (le choix de la chanson de Cohen, et le fait que cet « oiseau sur un fil » donne son titre à l'ensemble, sont significatifs). Aussi révélateur est le texte de « Love hymn » (comme par hasard, placé en dernier sur le disque) où Tim se souvient: « Pendant que j'étais ab- » sent elle emporta mon » cœur et prit la route » avec un nouvel ami vers » l'Ouest et L.A. mais » quand nous n'étions » qu'un nous avons créé » Damion nous avons fait » de notre amour mon seul » Un » (« Un, la somme parfaite », disait-il à la fin de la « Suite », avec sa voix déchirante). Et cette même voix est aussi fascinante dans les récitatifs (« André Johray »). Peu importe que certains titres sur cet album soient déjà connus (« Bird on the wire » — et comment! —, mais



en vente dans toute la France

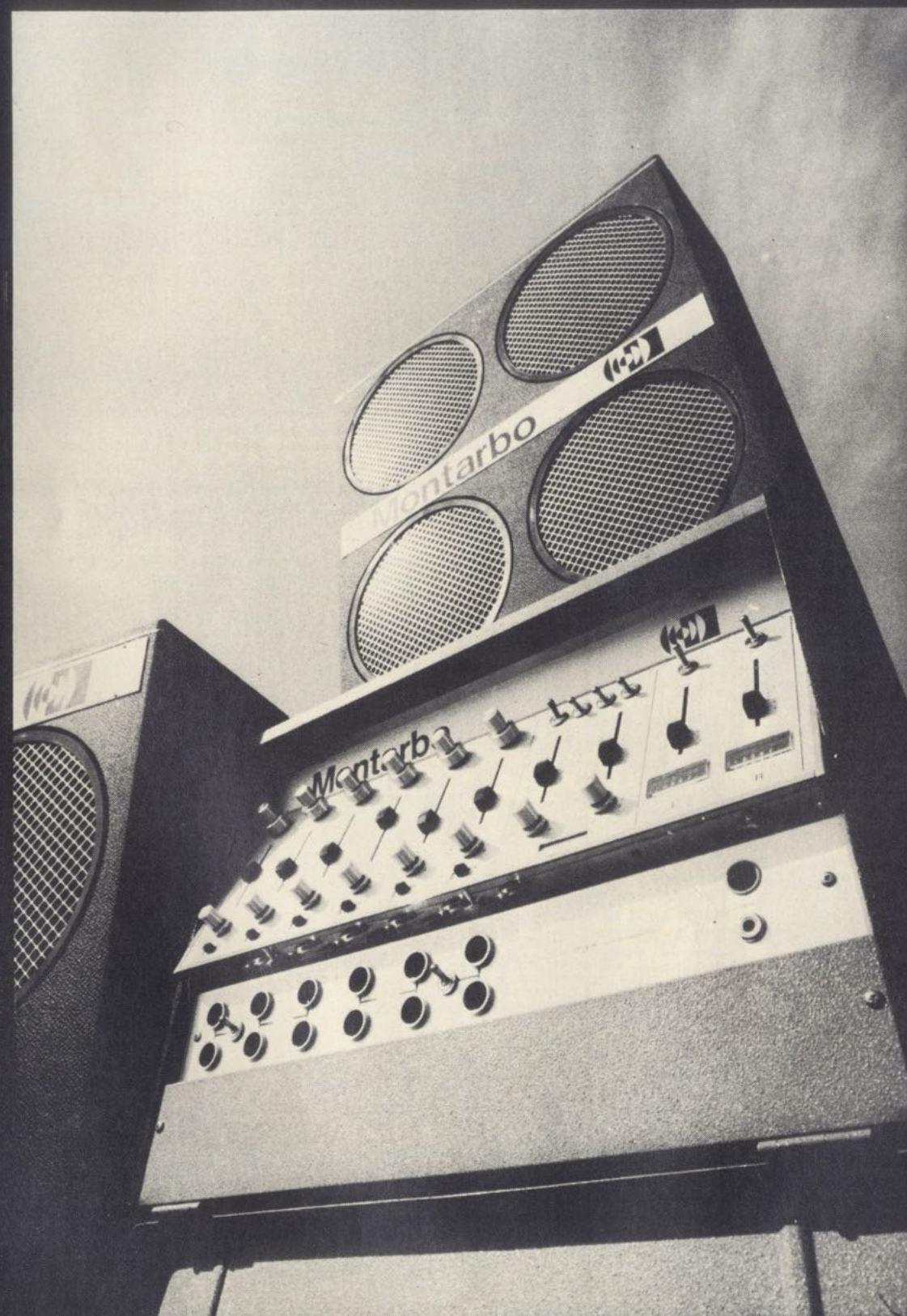
**Ludwig**

MAJOR-CONN-3, RUE DUPERRÉ-75-PARIS 9<sup>e</sup>  
TEL: 874 75 24



# Montarbo

SONORISATION DE 100 à 300 Watts



**CAVAGNOLO**

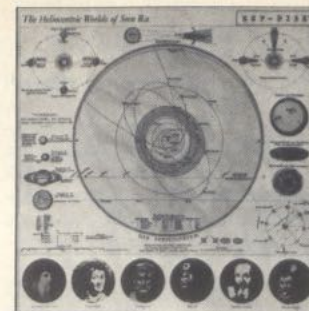
71, rue d'Alsace 69 VILLEURBANNE tel 84 53 97  
28, Faubourg Saint Martin PARIS 10<sup>e</sup> tel 206 50 38

aussi « Moonshiner », « Satisfied mind » et « Georgia on my mind », Tim les fait entrer de manière inoubliable dans sa « somme parfaite » (connaissance, amour, c'est le sens qu'il donne à cette expression) et nous invite à le suivre dans sa paix retrouvée. — JACQUES VASSAL.

## SUN RA

THE HELIOCENTRIC WORLDS OF SUN RA. The Sun Myth. A house of beauty. Cosmic Chaos. ESP-DISK 858 107 FPY/30 cm

(dist. Philips-Fontana)  
Un assez vieil enregistrement de Sun Ra, puisqu'il remonte à 1965. A l'époque Sun Ra habitait New York et se produisait régulièrement dans les petits clubs du Lower East Side — au Slugs' entre autres. Il lui arrivait aussi de jouer en plein air. Je me souviens l'avoir vu avec toute sa formation installé sur un radeau au beau milieu de l'un des étangs de Central Park : c'était en septembre 66, et le happening connaissait alors une certaine vogue. Un an plus tard, il allait rejoindre complètement la vie sur les trottoirs de Haight-Ashbury. Mais ceci est une autre histoire, que Sun Ra connaîtra : son engagement est toujours tel qu'il est partout un précurseur (comme on dit!) : ce ne sont point les Parisiens qui me contrediront. Aujourd'hui, le Myth Solar Arkestra poursuit sa route de pionniers des grands chemins interstellaires, qui passent d'abord par la terre. En organisant des tournées dans les Universités, en éditant lui-même ses propres disques (sur la marque Saturn, une vingtaine à ce jour!) en s'assurant seul, sans passer par le système des intermédiaires, à quelque niveau que ce soit. La formation des débuts n'a guère changé : il s'agit d'un groupe extraordinairement cohérent, et l'on ne compte pas beaucoup aujourd'hui « d'ex-musiciens de Sun Ra ». Ce dernier joue du piano — spécialement préparé par ses soins — et des bongos.



Marshall Allen, saxophone alto, piccolo et flûte. Pat Patrick, saxophone baryton. Walter Miller, trompette. John Gilmore, saxophone ténor. Robert Cummins, clarinette basse. Ronnie Boykins, contrebasse. Roger Blank, percussions. La musique de Sun Ra ne s'explique pas : toute tentative dans ce sens ne pourrait être qu'un échec, face à l'incroyable bouleversement cosmique qu'elle représente, et qui, par on ne sait quel miracle, s'est produit dans la tête de Sun Ra, en même temps que dans beaucoup d'autres à la même époque. Sensation lourde de la proximité d'un anéantissement, de la disparition de toutes les formes connues jusqu'à présent, prémonition du renversement cul-par-dessus-tête de toute une planète. Combien survivront et dans quel état homme ou animal ange ou bête féroce clivage absolu de deux dix mille nouvelles espèces sans aucune sorte de communication entre elles tribus retirées dans leur isolement d'auto-défense vide total des grands espaces pollués infranchissables murs de radiations plan MacArthur d'isolation complète de continents entiers pendant que la terre bascule et change ses climats sous l'œil parfaitement serein du soleil et de ses planètes virevoltes confuses pendant un millénaire et puis un jour l'ère du Verseau tant attendue enfin là et l'on croirait alors que ce serait pour toujours dis tu viens jouer il n'est plus temps de prendre le métro quitter l'immeuble avant qu'il ne s'écroule la campagne est verte et le restera longtemps quand les villes auront disparu et tu seras là et je serai avec toi et rien n'aura changé sinon qu'on y verra plus clair et qu'il faudra commencer à apprendre à respirer. — ALAIN DISTER.

## TRAFFIC

WELCOME TO THE CANTEEN. Medicated Goo. Sad and deep as you. 40.000 headmen. Shouldn't have took more than you gave. Dear Mr. Fantasy. Gimme some lovin'.

ISLAND 6.427 002/30 cm (Import Philips)

Il y a quelques années existait un bon groupe de pop music : Traffic. Il connut bien des tribulations — dues sans doute à la personnalité ombrageuse de Stevie Winwood, à l'exigence absolue qu'il apporte à son travail. Après trois albums, qui laissaient un peu l'auditeur sur sa faim, le groupe disparut et Winwood, assumant les contradictions de son rôle de super star pop, s'en alla naviguer de sessions en super-sessions (période Electric Ladyland, Blind Faith et George Harrison). Au bout de ce court chemin, l'annonce de la reformation de Traffic, avec Chris Wood et Jim Capaldi, permettait d'augurer un excellent retour d'un musicien nanti d'expériences multiples. Dès la parution du nouvel album « John Barleycorn must die », il apparut que le groupe avait besoin pour s'exprimer d'être plus étoffé, plus musclé. Dans un récent numéro de Rock & Folk, Paringaux racontait le premier concert de la nouvelle formation, Traffic plus... Nous avons là l'enregistrement live de ce même concert, qui est peut-être le meilleur de la bande à Winwood.

Une très large place y est laissée au rythme pur grâce aux percussions de Jim Capaldi, Jim Gordon et « Reebop » Kwaku Baah. Avec lui, c'est l'entrée en force de la pulsation africaine, qui donne à la musique du groupe une dimension nouvelle. D'ailleurs, depuis quelque temps, les congas, bongos et autres tambours semblent s'installer dans la plupart des formations (voir Santana, Rolling Stones, Butterfield Blues Band, etc...). La musique y gagne en énergie, et marque un retour plus sain vers un rythme physique. Les grands batteurs du style planeur, tout en finesse, laissent progressivement la place aux marteaux-pilons, aux polyrythmes obsessionnels. Ce qui explique sans doute la semi-éviction de Jim Capaldi (et ailleurs, de Robert Wyatt

ou Rachid Haouari). Pourtant, au travers de cette évolution, particulièrement sensible dans « Gimme some lovin' », la musique de Traffic semble être restée intacte. On y retrouve toujours le même calme, la même sérénité un peu nostalgique, qui font tout le charme de morceaux comme « Dear Mr. Fantasy » ou « Sad and deep as you ». Et cela, grâce surtout à Stevie Winwood. C'est lui, de sa voix ample et bien perchée, qui donne le ton. On peut regretter qu'il ne chante pas plus souvent, laissant pour cela une large place à son ami Jim Capaldi, dont la voix juste, bien placée, n'a cependant pas la force de celle de Stevie. Il ne lui manque qu'un certain mystère, ce voile léger qui passe dans les harmoniques de Winwood.

Autre musicien que l'on retrouve ici avec plaisir : Dave Mason. Dave est un cas (comme on dit!). On n'entend pratiquement jamais parler de lui, et puis tout à coup il apparaît, fait une tournée, enregistre un album avec un copain, et repart Dieu seul sait où. Il semble bien, malgré quelques tentatives à droite et à gauche, que c'est en compagnie de Stevie Winwood seulement qu'il arrive à trouver le ton, à vraiment « carburer ». Oh, sans forcer la dose : ce n'est pas le genre de la maison Traffic. Simple, tranquille, en venant prolonger le discours de l'orgue de Winwood, en plaçant juste où il faut une petite envolée « glissando », en apportant à la base rhythm and blues un de ces grains de légère folie dont seuls sont capables les plus grands solistes. On le remarquera par exemple dans un morceau comme « Shouldn't have took more than you gave ». Comme d'ailleurs dans la plupart des morceaux du deuxième





# sonorisation wem

Équipe les  
PINK FLOYD,  
THE WHO,  
JETHRO TULL,  
DONOVAN,  
LED ZEPPELIN,  
FAMILY  
AUDIENCE,  
ROLLING  
STONES etc...



sono sans limite de puissance de 100 à 2000 Watts (à partir de 6.000 Frs) et toujours les amplis instrument 40 et 100 Watts (à partir de 3.000 Frs) et la formidable chambre d'échos COPICAT adoptée par TRIANGLE premier groupe pop français.

IMPORTATEUR

**MESSEAN - MUSIQUE**

45, rue de la Monnaie, 59 - LILLE

Tél.: 55.17.85

Liste des revendeurs sur simple demande

Importateur des célèbres baguettes Américaines à bout nylon « REGAL TIP »

à PARIS le matériel WEM est exposé et vendu par

**CAMBON - MUSIQUE**

49, rue Cambon (face à l'Olympia)

PARIS-1<sup>er</sup> - Tél.: 742.93.57

Service après vente et réparations

album, « Feelin' alright ». La présence des autres musiciens est moins évidente: ils accomplissent un travail honnête, bien à sa place, en se gardant de trop intervenir dans les rapports Mason - Winwood. Rick Grech est, à ce titre, vraiment discret. Ceci n'est pas péjoratif: il joue parfaitement son rôle, contrepoint tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Reste Chris Wood, associé à toutes les entreprises de Traffic. On le retrouve ici dans « Sad and deep as you », léger, espiègle, nettement plus agréable que dans les albums précédents. Et pourtant, on garde toujours un peu l'impression qu'il lui manque quelque chose à lui aussi. Peut-être un peu de cette magie qui est la part des êtres véritablement éclairés. — ALAIN DISTER.

## PG & E

Rock and roller's lament. Recall. One more river to cross. Death row n° 172. Short dogs and Englishmen. See the monkey run. The time has come. Thank God for you baby. When the sun shines.

CBS S 64.295/30 cm. Code U Ils ont raccourci leur nom, n'en conservant que les initiales. Pacific Gas & Electric est un groupe qui existe depuis quelques années, enregistrant un bon disque de temps en temps, tournant dans tous les États-Unis le reste de l'année. Ils sont maintenant neuf musiciens à jouer ce rhythm'n'blues sans problèmes, sans génie, mais sans défauts non plus. Charlie Allen, le chanteur, est un Noir et il a fait des progrès considérables. C'est-à-dire que maintenant, il chante véritablement le blues, il n'est plus ce sous-Wilson Pickett de jadis, qui confondait excitation et précipitation. Sa voix s'est posée, assouplie et PG & E devient maintenant un groupe au-dessus de la moyenne. D'autant que les musiciens s'avèrent tous compétents, voire très bons, particulièrement le guitariste Ken Utterback,



qui, s'il n'a pas inventé le son et la technique qu'il utilise, montre qu'il les a parfaitement compris. Très bonne section rythmique, également, bien intégrée aux cuivres. On aurait cependant souhaité quelques solos de sax ou de trompette, mais PG & E préfère sans doute se mettre en évidence en tant que groupe. Que le guitariste ou le chanteur aient le beau rôle fait partie de l'essence même de cette musique; du rhythm'n'blues, un beau bâtard diraient les puristes, mais les puristes, on s'en fout. PG & E fera passer du bon temps à ceux qui écoutent ou dansent, et le groupe n'a pas d'autre ambition que celle-ci. — JACQUES CHABIRON.

## JONI MITCHELL

LADIES OF THE CANYON. Morning Morgantown. For free. Conversation. Ladies of the Canyon. Willy. The arrangement. Rainy night house. The priest. Blue boy. Big yellow taxi. Woodstock. The circle game.

REPRISE 44085/30 cm (U) dist. Kinney

Il ne s'agit pas, avec « Ladies of the Canyon », d'une vraie nouveauté (le vrai nouvel album de Joni Mitchell — le quatrième — étant « Blue », récemment chroniqué dans ces colonnes), mais du troisième 33 tours de la Canadienne, sorti voici un peu plus d'un an. Jusqu'à présent, il n'était disponible en France qu'en importation, et cela fait une autre lacune enfin comblée. Espérons que la présence de « Woodstock » (bien que ce titre ne soit pas le plus réussi, mais c'est souvent le cas des

tubes) aidera à le faire remarquer au milieu des rayons de plus en plus chargés des disquaires. De toutes façons, Joni Mitchell, c'est du solide; le genre d'artiste dont on aime réécouter les disques plusieurs années après leur parution (demandez-vous s'il en sera de même pour « Sweet Baby James » ou « Tapestry » en 1975). Contrairement aux deux premiers albums (« I came to the city » et « Clouds ») où la guitare acoustique sèche de Joni dominait largement, ici elle utilise assez généreusement — et avec non moins de goût et de sensibilité — son piano. La forme vocale de la chanteuse est supérieure à celle de « Clouds », les textes aussi sont en progrès (merci au producteur de les avoir insérés dans la pochette, comme tout artiste qui « a quelque chose à dire » devrait le faire). Certes, ce n'est pas Dylan, ni Cohen, mais ce n'est tout de même pas mal du tout. Alors, oubliez les clichés (chansons au coin du feu, « introspective rock ») fréquents à propos de ce genre de chanteurs, et écoutez Joni avec une oreille neuve. Et n'oubliez pas (je n'ai pas la place de vous le chroniquer dans ce même numéro) que le « Whales and Nightingales » de son amie Judy Collins est désormais lui aussi disponible en France (Elektra). Ni que Judy sera à l'Olympia le 13 novembre, pourvu que la location marche bien et qu'il y ait des tarifs réduits (faites un effort, que l'Olympia ne se sente pas obligé d'annuler comme pour Paxton, ce serait vraiment la honte: après ça, on va encore dire que « les Français n'aiment pas le folk »). Pourtant, Joni et Judy, à leur manière, ça chauffe terrible. — JACQUES VASSAL.

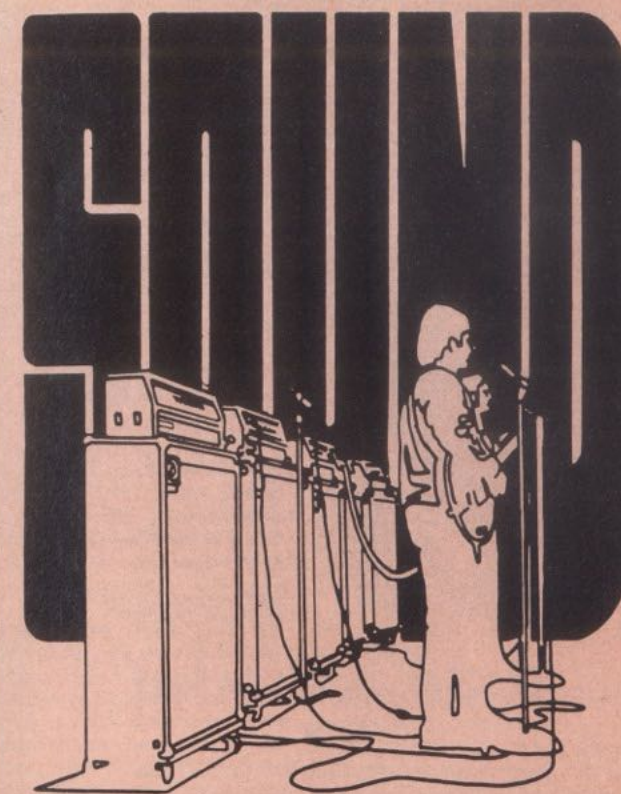


## YOKO ONO

FLY. Midsummer New York. Mindtrain. Mind holes. Don't worry Kyoko. Mrs Lennon. Hirake. Toilet piece/Unknown. O'wind (body is the scar of your mind). Airmale. Don't count the waves. You. Fly. Telephone piece.

APPLE 3.380/2 x 30 cm (import Pathé)

Si Yoko Ono n'était pas Madame Lennon, cette musique et ce disque seraient catalogués comme « underground », donc réservés à une élite, destinés à être écoutés dans les circuits restreints et particuliers des souterrains. L'ampleur, la perfection de cette performance discographique sont données par les moyens mis en œuvre, considérables, avec notamment le travail en studio, sur les bandes, le mixage, etc... C'est un disque-provocation, subversif puisqu'il proclame que tout est permis dans le domaine des sons, en allant au bout d'une liberté sauvage. Tout est permis, mais surtout pour des gens installés comme Yoko Ono et John Lennon, pour qui toute audace est déjà a priori artistique. Ici aucune contrainte de la production, donc aucune auto-censure, aucun souci de l'efficacité/rentabilité puisque, de plus, le succès d'un tel album ne dépend pas de ce qu'il contient, mais de la mythologie qui entoure le couple. De « Midsummer New York », rock « onien » à « Fly », destruction totale de tout récit musical, puisque longue suite (22 mn) d'onomatopées, ce double album veut parcourir et englober toutes les possibilités de variations sur la voix, mais aussi électro-acoustiques de l'instrumental. Il y a intégration de tous les éléments sonores, même ceux qui sont un défi au « bon goût » pop. Dans « Mindtrain » par exemple, longue suite lancinante, la voix prédominante halète, se désagrège, en une succession d'échos, s'étale dans le temps, sur une rythmique monolithique et pesante: seul John Lennon, à la guitare, freak-oute détruisant toute harmonie par des notes arrachées, des pulsions « Sharrockiennes ». « Airmale » permet au groupe d'aller encore plus loin puisque la rythmique est remplacée par un grouillement sonore: une masse



ampeg

**LES PLUS EXTRAORDINAIRES  
AMPLIFICATEURS AMÉRICAINS**

Une Technique « MODULAIRE »

Un son « FUNKY »

EXCLUSIVITÉ

BEFRA ELECTRONIC

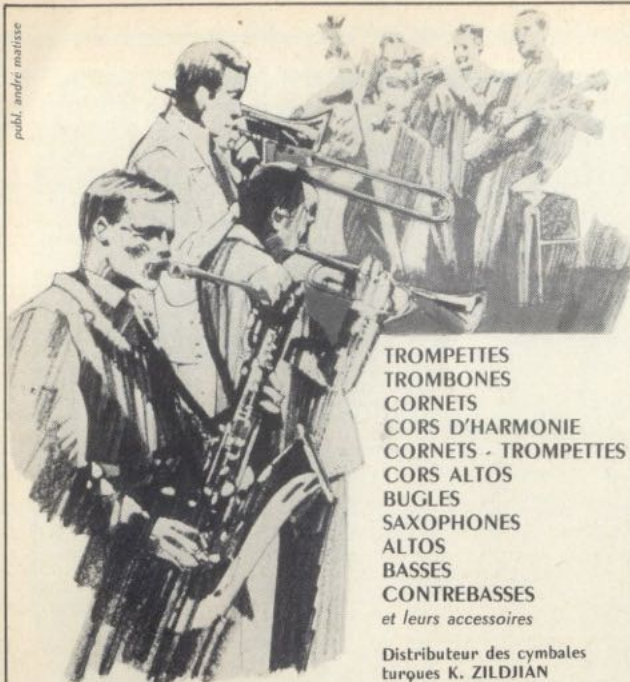
11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup>

Tél.: 48.58.80

3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup>

Tél.: 878.36.41





TROMPETTES  
TROMBONES  
CORNETS  
CORS D'HARMONIE  
CORNETS - TROMPETTES  
CORS ALTOS  
BUGLES  
SAXOPHONES  
ALTOS  
BASSES  
CONTREBASSES  
et leurs accessoires

Distributeur des cymbales  
turques K. ZILDJIAN

**Antoine Courtois**  
Paris

instruments de qualité artistique  
8 RUE DE NANCY - PARIS 10<sup>e</sup> - TÉL. 607.77.85

Cordes  
Tous  
Instruments

Acier  
Nylon  
Électriques  
Basses

Mediators

Qualité  
Présentation  
Prix

**Galli**  
CORDES MUSICALES



International GALLI en France: IML  
20 bis, rue Julien, 69 - LYON-3<sup>e</sup> - Tél.: (78) 84.33.88

## LIQUATRON

Une variété infinie de formes et de couleurs

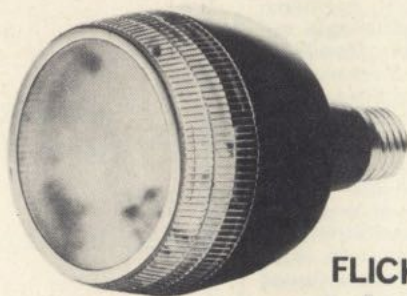


## CLIGNOTEUR 3 EFFETS



## FLASH-FAR

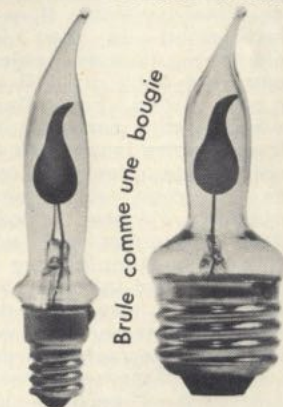
3000 W toutes les 3 sec.



## FLICKER-FLAME



STAND L17



Brûle comme une bougie

## FLEUR DE LUMIERE

**NOUVEAU**

Des fleurs... dans une ampoule



Fleurs violettes, roses  
ou mauves

8 modèles. Forme sphérique ou  
allongée

**SCÉNILUX-LOCAMAT**



9 - 9 bis - 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS 14<sup>e</sup> - TÉL. 331.13.94 - 23.95 ET 588.72.13

qui vibre, se désintègre, gravite autour du noyau que constitue la voix décuplée par l'écho. On est alors très près des expériences et des théories de Cage. La seule démarche originale du couple Lennon, c'est d'intégrer le rock à cette liberté assumée dans ses multiples hasards; que ce soit directement dans « Midsummer New York, Don't worry », suggéré dans la ballade lennonienne de « Mrs Lennon » ou dans l'obsène « Hirake » et ses sons gutturaux d'une extase



animale. Pour « Toilet piece » (bruits de chasse d'eau) et « Telephone piece » (sonnerie de téléphone), il faut peut-être rappeler que ces éléments et les conceptions d'intégration totale du son se rapprochent des tentatives du Plastic Ono Band. Un désir de subversion sonore qui rend fades les constructions lénifiantes, simplement rigides, et propres, de la grande majorité des groupes pop. — PAUL ALESSANDRINI.

## IMPORTATIONS PATHÉ

Les chefs-d'œuvre, après tout, cela ne court pas les rues. En voici donc quelques-uns qui sont disponibles aux endroits habituels. Beaucoup les possèdent déjà, mais il y a dans ceux-ci quelques petites différences qui en font aussi des pièces pour collectionneurs. Ces albums américains des Beatles que Pathé-Marconi a eu la



bonne idée de réimporter se différencient de ceux publiés en Europe par leur présentation (pochettes différentes) et aussi par leur couplage; aucun, en effet, n'est la réplique exacte de ceux qui furent édités en France (qui, eux, étaient pareils aux anglais...): certains morceaux passent d'un album à l'autre, d'autres disparaissent, d'autres apparaissent. Drôle. Mais passionnant aussi de suivre pas à pas l'incroyable carrière et la non moins incroyable évolution musicale du groupe le plus extraordinaire qui ait été, depuis « I want to hold your hand » jusqu'à la fondation d'Apple (et donc la fin de la distribution Capitol aux USA). Il n'est pas question de faire ici l'historique d'une carrière trop riche pour aussi peu de place, mais simplement d'indiquer que ces albums sont disponibles et peuvent avantageusement remplacer ceux qui, dans les discothèques, doivent être bien usés. Pathé en a, à ma connaissance, importé six jusqu'à présent, les six premiers, tous Capitol: « Meet the Beatles » (ST 2047); « Second album » (ST 2080); « Something New » (ST 2108); « Beatles' 65 » (ST 2228); « The Early Beatles » (ST 2309); « Beatles VI » (ST 2358). Faut-il préciser que ces six disques sont de pures merveilles? Faut-il? Pour parler de choses plus neuves, on trouve dans les importations de ce mois-ci une formidable réédition de cet enregistrement historique qu'est celui de B.B. King (on le redécouvre et

l'on a bien raison) effectué dans un club nommé « The Regal » en 64. Le King est rarement décevant, mais ce jour-là il était en super forme et offrit à ses auditeurs une démonstration de blues guitar comme il n'y en eut probablement pas beaucoup avant ou après. Extraordinaire, c'est le mot qui convient (« Live at the Regal » — ABC ABCS 724). On trouve également le sixième album de Steve Miller, qui est toujours le bienvenu puisqu'il n'a jamais vraiment déçu et très souvent enchanté. Encore un disque aimable; Steve Miller est ici accompagné par un batteur et un bassiste, tous deux excellents, et se promène au long des plages avec beaucoup de décontraction, un peu trop parfois. Disque à la bonne franquette, plaisant certes mais bien différent de ces merveilleuses productions si riches auxquelles le Steve Miller Band nous avait habitués. Une parenthèse dans une carrière, pour se faire et nous faire plaisir sans chercher midi à quatorze heures. Et



une éblouissante démonstration du leader à la guitare (« Rocks Love » — Capitol SW 748). Aussi James Gang, enregistré live, comme tout le monde. Disque décevant, comme l'est un groupe dont le premier album promettait cependant énormément. Hard-rock sans nuances, joué par des musiciens qui, s'ils ont beaucoup de doigts, n'ont pas trop de cœur (« Live in concert » — ABC ABCX 733). Côté jazz, deux albums, tous les deux

doubles, l'un du saxophoniste ténor Huey Simmons (« Burning Spirits » — Contemporary S7625/6) et l'autre du trompettiste Woody Shaw (« Blackstone Legacy » — Contemporary S7627/8), tous deux bons et le second sans doute plus encore que le premier. Jazz free tenté par les aventures mystiques d'un Pharoah Sanders, coloré, agité, traversé par de longs discours sinueux ou rages de musiciens au beau talent. — PHILIPPE PARINGAUX.

## JOUJOUKA

BRIAN JONES PLAYS WITH THE PIPES OF PAN AT JOUJOUKA  
ROLLING STONES  
RECORDS COC 49.100 /30 cm (dist. Kinney)  
Surtout ne pas se précipiter là-dessus en croyant écouter des guitares électriques ou quelque chose dans ce goût-là. Bon. Ceci étant dit, nous avons ici affaire à un excellent enregistrement de musique MAROCAINE, et il faut remercier au passage Brian Jones de nous la faire découvrir. Oh, bien sûr, on l'entend bien un peu jouer de la flûte à bec, mais, très vite, il est pris dans le rythme des musiciens arabes, et le son fluet de son instrument va se confondre avec les autres. Car il ne s'agit absolument pas pour lui de présenter un groupe de quelconques chanteurs folkloriques qui l'accompagneraient, mais bien plutôt de montrer comment lui, Rolling Stone, se laisse absorber par des gens qu'il considère comme lui étant nettement supérieurs musicalement. L'entreprise est sympathique (mot horrible!), mais on peut se demander jusqu'à quel point il n'eût pas mieux valu laisser les Marocains s'exprimer de bout en bout... Ceci n'est pas



VOTRE **HARMONICA** C'EST UN **HOHNER**





# YAMAHA

PREMIER CONSTRUCTEUR MONDIAL



**12 modèles**  
ultra compétitifs

**Une certitude :**  
toujours plus  
avec les orgues

**YAMAHA**

Élégance  
des formes  
**YAMAHA**  
ELECTONE  
EX 42



Pureté  
du son  
**YAMAHA**  
ELECTONE  
E 3



Technique  
prestigieuse  
**YAMAHA**  
ELECTONE  
B 20 R



AGENT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE

**ROGER ROUSSEAU**  
**YAMAHA**

16 bis, rue Delizy 93 PANTIN ☎ 845-56-22

**PARIS EST**

**MUSIC**



Un coin du rayon « Amplis et Sonorisations ».

**le Super-Marché**

de

**L'INSTRUMENT DE MUSIQUE**

plus de 1000 m<sup>2</sup> d'exposition



**Un seul but, toujours mieux vous servir :**

**Attention ! Jusqu'au 15 Décembre**  
**GROS PLAN SUR DYNACORD**

— **Nouveautés :**

- Ensemble basse 150 W  
(avec les nouvelles enceintes D 580)
- Sono 200 W avec nouvelles enceintes  
D 310

**En démonstration dans nos magasins.**

Tous les jours ouvrables  
de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30

**NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.**

**26, rue Robespierre - MONTREUIL**

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

une brime à l'égard de Brian Jones: il a dû lui falloir un certain courage pour s'immiscer dans des rythmes aussi étrangers pour lui. On le sent d'ailleurs très bien lorsqu'il joue seul, se raccrochant à ses idées, à ses phrases musicales d'occidental. Comme on sent les tambours, d'abord distants, en toile de fond, se rapprocher, le pénétrer, puis, avec les flûtes, l'emporter complètement dans leur rythme, au point de le noyer, le rendre semblable à lui, mieux l'absorber pour le libérer de ses schémas européens et le faire parti-



ciper à la fête. Tel est sans doute le grand intérêt de ce disque, cette animation de la musique d'un individu

par la communication avec celle de l'ensemble. C'est une grande preuve de modestie de la part de Brian Jones, d'avoir su accepter cette chose-là. Au demeurant, nous avons ici un excellent document sur l'un des rites magiques les plus mystérieux du Nord du Maroc. Un texte de Brion Gysin inséré dans la pochette relate les circonstances dans lesquelles ils ont lieu. Le lire (en anglais, hélas) en écoutant la musique est en soi une petite expérience. — ALAIN DISTER.

## IMPORT JAZZ PATHÉ

Chaque nouvel enregistrement posthume de Coltrane vient ajouter à la dette immense que lui doit le nouveau jazz, et ce nouveau disque peut-être plus que tout autre. (« Sun Ship » Impulse-9.211). Il s'agit d'une séance enregistrée



en août 65 et qui nous présente ainsi la phase ultime de l'évolution musicale de Coltrane avant sa mort. Il est entouré de tous ceux qui auront été à ses côtés au plus important moment de sa carrière. McCoy Tyner au piano, Jimmy Garrison à la contrebasse, et Elvin Jones à la batterie. On reste stupéfait devant la modernité de l'ensemble, les assauts violents et lyriques à la fois du saxophone, l'énergie, la pulsion continuelle d'Elvin Jones aux drums. La musique est ici passion, tension vers une vérité supérieure. Le jeu de Coltrane ne se réduit pas à une sonorité, à un parti pris mélodique, à la richesse et la perfection des thèmes mais à l'ensemble de tous ces éléments.

La musique semble embrasser une totalité mélodique mais aussi y intégrer les pulsions, les affrontements, au point de servir une œuvre lisse où pourtant reste sous-jacente la vie. La démarche coltraneienne a toujours consisté à tendre vers une perfection même, comme c'est le cas ici, dans les sons angoissés, extasiés ou déchirés. Jimmy Garrison et McCoy Tyner tissent habilement le lien entre la fureur free et le lyrisme des phrases. Coltrane est à la base du nouveau jazz mais aussi de toute la nouvelle musique pop (cf. le Soft Machine actuel, Zappa, etc...).

Sa femme Alice ne semble avoir hérité de lui que son extrême religiosité. Son nouvel album « Universal Consciousness » (Impulse 9.210) se présente comme une immense célébration de tous les mythes des religions musulmanes hindoues. Entourée de certains des plus importants jeunes musiciens actuels, elle joue de la harpe et de l'orgue sur des hymnes célèbres comme « Hare Krishna », « Sita Ram », qu'elle a arrangés et adaptés. Des

## LE NOUVEL ORGUE CARAVAN GEM !!



Vibrato - Prise pour ampli  
auxiliaire, entrées boîte de  
rythmes et casque d'écoute,  
Prise pour pédale de volume.

**un véritable orgue professionnel**  
**avec 16' 8' et 4', basses séparées et**  
**ampli de 20 w pour 1150 f**  
**et toujours**  
**le Jumbogem pour 1495 f**

Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE**

18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9<sup>e</sup>

Téléphone : 874.40.03

3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1<sup>er</sup>

Téléphone : 16 (91) 48.34.24



# CAMBON MUSIQUE

GUITARES  
AMPLIS  
BATTERIES  
EFFETS SPÉCIAUX  
Disques POP  
et VARIÉTÉS  
SONOS  
ORGUES  
Disques Classiques

49, rue Cambon  
PARIS-1<sup>er</sup>  
Tél. : 742.93.57

32, rue Mt-Thabor  
PARIS-1<sup>er</sup>  
Tél. : 073.92.55  
Neuf et Occasions  
Réparations - Révision  
Location AMPLIS et SONOS  
sur références

Le meilleur des enregistrements  
possibles

Micros :  
**SENNHEISER**  
Magnétophone :  
**NAGRA**  
(Mono et Stéréo)



**SIMPLEX ELECTRONIQUE**  
48, Bd Sébastopol - Paris 3<sup>e</sup> - Tél. : 887.15.50

**CENTRE MUSIC HALLES**  
38, rue Quincampoix PARIS-IV<sup>e</sup>  
Métro : Châtelet - Tél. 277.72.06

## Ouverture d'un COURS DE BATTERIE

dirigé par  
**NELSON SERRA DI CASTRO**  
et équipé par

**Hollywood**



Pub. Diffusion Graphique

Instruments et sonorisations  
Occasions - reprise - crédit

**COURS DE GUITARE :**  
classique et folk

musiciens aussi divers que Jimmy Garrison à la basse, Jack de Johnette et Rashied Ali à la batterie, quatre violonistes dont Leroy Jenkins, l'aident à construire cette « œuvre » « mystico-folklorique ». Les percussions, les rythmes lancinants, les sons incantatoires n'arrivent pas à donner à l'ensemble du disque de Turya Aparna (Alice Coltane) autre chose qu'un caractère curieux et insolite que ne vient enrichir aucun humour à la Sun Ra.

Archie Shepp a choisi, lui, de revenir au rhythm and blues, la musique populaire noire qui restait sous-jacente dans tous ses enregistrements (cf. « Mama Too Tight » ou le précédent album pour Impulse « For Losers »). Le nouveau, « Things have got to change » (Impulse 9.212), est presque totalement consacré à ce genre musical : scansion de la basse bourdonnante, chœurs d'enfants et la voix d'un chanteur de soul music, Joe Lee Wilson. Derrière, un background instrumental impressionnant d'une quinzaine d'instrumentistes dont Shepp lui-même au saxophone ténor et au soprano. On voit apparaître aussi les instruments électriques comme le piano électrique, et aussi les effets électroniques comme ceux du synthétiseur. Ce n'est donc pas un disque de Shepp à rattacher à l'époque de « Fire Music », mais celui d'un musicien qui voudrait obtenir la consécration populaire des gens de sa communauté. Cette orientation présente

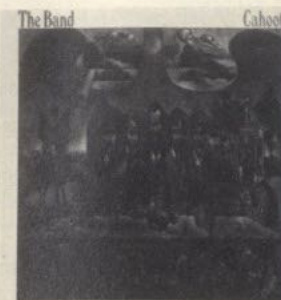


est l'une des conséquences du ghetto culturel dans lequel on a confiné le free-jazz. Aussi, faire une musique noire qui peut bénéficier de la promotion des publicitaires du show-business, parce qu'ils la savent enfin vendable, semble la solution pour Shepp. Et pourtant c'est d'un rhythm and blues un peu particulier qu'il s'agit ici, puisque ont participé à la séance des musiciens comme Dave Burrell, Beaver Harris, Grachan Moncur, James Spaulding, ou Leroy Jenkins. Disons plutôt que c'est d'un blues-free qu'il s'agit, ou tout simplement de musique populaire noire. — PAUL ALESSANDRINI.

## IMPORTATIONS GIVAUDAN

Ça va être difficile de trouver les adjectifs adéquats. On dirait qu'ils se sont tous donné le mot ce mois-ci pour sortir leurs albums ensemble et laisser ainsi dans une perplexité totale l'amateur venu faire un tour chez son discaire pour « voir ce qu'il y a de neuf ». Il y a du neuf et du brillant, tellement qu'on ne sait par quoi commencer. Pourquoi pas par le nouvel album (le troisième) de Santana ? Pas de titre, aucune indication sur la splendide pochette, et à l'intérieur la musique quasi-parfaite d'un groupe à son apogée. Dans le genre qu'il a choisi, le rock-latin, Santana pourra difficilement faire mieux que dans ce disque qui est la réalisation idéale de ce que contenaient les deux précédents de trouvailles. Le son du groupe s'est encore étoffé, grâce à l'arrivée du guitariste Neal Schon qui donne à certains passages une petite teinte hard-rock bienvenue. Quant au reste, c'est cet équilibre sonore

impeccable, ce mélange très savamment dosé de mélodie et de swing (Columbia - KC 30595). Et le Band, ça n'est pas rien non plus, comme le démontre abondamment son quatrième album (« Cahoots » - Capitol SMAS 651). Le miracle (permanent) du Band, c'est bien qu'il par-



vienne à renouveler ce style et cette identité si différente qui sont les siens sans se perdre une minute. On le retrouve comme un vieil ami, avec plaisir, et on le découvre en même temps, avec bonheur. Musique qui pour être la résultante d'une somme énorme d'efforts et de perfectionnements minutieux n'en a pas moins conservé beaucoup de spontanéité et le sens de la vie. Et quand Van Morrison débarque sur une plage pour chanter avec ses amis, on rêve... On rêve un peu aussi en écoutant « Rainbow Bridge » et en se demandant combien encore de bandes de cette qualité-là dorment dans les tiroirs des studios où est passé Jimi Hendrix. Ce disque-ci est très supérieur au précédent (« Cry of love »), qui comporte pourtant des morceaux repêchés dans les laissés pour compte de diverses séances. Cela va de l'Experience de 68 à juillet 70. Mitchell, Redding, Cox, Miles. Et un formidable morceau enregistré au cours d'un concert (« Hear my train a comin' »), et le splendide thème du film (un navet) qui porte le même titre que cet album (« Hey Baby »). Hendrix

n'aurait sûrement pas renié « Rainbow bridge » (Reprise MS 2040). Et puisque l'on parle du gros Buddy Miles, chantons ses louanges un petit peu. Un double-album qui est à l'image du musicien : monumental et gonflé de swing. Live, avec beaucoup d'excitation engendrée par le leader et son orchestre qui est à coup sûr le plus formidable big (?) band de rock de l'heure. Dru, épais, parfaitement en place ; derrière, le beat immuable et formidable de Buddy.

Une mention à la version de « Wrap it up » qui tient toute une face (Mercury SRM 2 7500). D'un double-album à l'autre, on arrive à celui du Grateful Dead, tout aussi « live » que le précédent. On l'attendait avec impatience, celui-là, le Dead ayant enfin fait son petit trou par ici, et ceux qui seront déçus seront des ronchons. De San Francisco à New York, le groupe traîne sa happy music et fait danser les cohortes de freaks qu'il attire comme la seringue un junkie. Cet album est une sorte de compromis entre le « Live Dead » précédent, dernier vestige de l'époque rock du groupe (sur disques tout au moins), et les albums à tendance country de ces derniers mois. Musique subtile et fluide qui s'insinue dans tous les coins et recoins de l'esprit (âme ?) et vous fait secouer la tête des heures durant, au rythme de son balancement doux. Longs morceaux, nouveaux et pas nouveaux (pas mal de classiques tels que « Johnnie B. Goode », « Not fade away », « Big



VOTRE

**HARMONICA** C'EST UN **HOHNER**





# DOREMI

4-6, rue du Donjon, VINCENNES  
Tél. : 808.63.58 met l'orgue meuble à la portée de tous avec l'orgue **ELGAM**  
LUISIANA P : 2.590 Frs



Clavier  
49 touches  
avec couvercle  
plus pédalier  
13 notes 2, 4, 8 et  
16 pieds mixés  
8 registres plus  
réverbération,  
Cathédrale,  
vibrato, trémolo  
(effet Leslie),  
repeat et ampli  
incorporé.

et annonce les nouveaux modèles  
portables: le JUNIOR RTP DE LUXE :  
2.100 F + pédale



49 touches, ampli incorporé 20 watts, 2, 4, 8 et 16 pieds mixés,  
8 registres + réverbération, cathédrale, trémolo (effet Leslie), repeat,  
rack chromé inclinable, grande valise avec couvercle contenant les  
pieds et la pédale de volume.

le JUNIOR II : 1.536 F, le BEAT 44 : 1.100 F  
et le nouveau BEAT 49 : 1.150 F

Les nouveaux  
projecteurs et  
stroboscopes

**IMAGE**

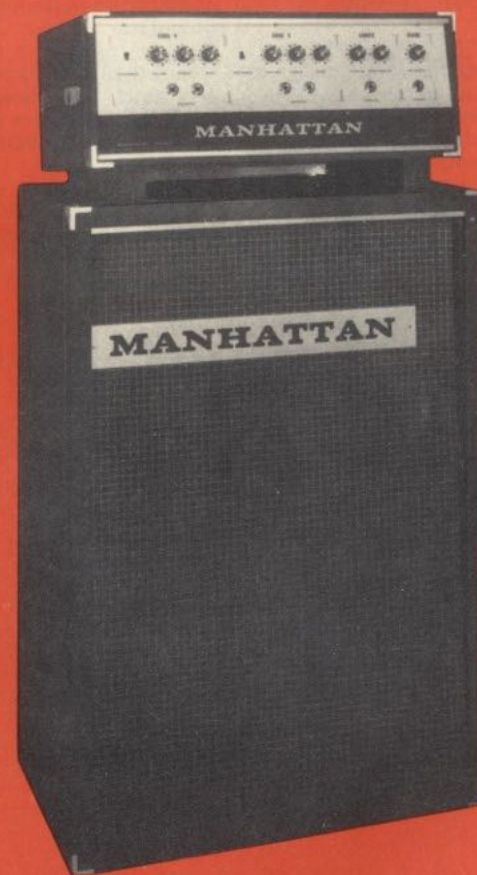


LIGHTSHOW  
PROJECTOR  
110/220 V.

lampe 250 W. ; grande puissance et grand choix  
de distance : 2.512 F, le modèle 150 W. : 1 672 F

Service  
après-vente  
et garantie assurée  
par techniciens  
DOREMI

## manhattan for the Peppest Popsound



70 watts RMS (100 en  
crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE  
SON POP SUPER PUISSANT

**GARANTIE TOTALE**

2 corps solo Réverb 2.700 F  
2 corps Basse 2.500 F

Documentation complète ainsi que liste  
de nos dépositaires régionaux envoyée  
gracieusement sur demande.

**MUSIKENGRO** IMPORTATEUR NATIONAL :  
14, r. des Tuileries, LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40

Boss Man», « Mama tried », « Me and Bobby McGee », etc.), un rock and roll différent (Warner 2WS 1935). B.B. King, lui, est allé à Londres voir ce qui s'y passait et tâter un peu tous ces petits jeunots qui prétendent jouer le blues. Il a mieux réussi son coup qu'Howlin' Wolf, et les jeunots ont été à la hauteur du maître. La liste des accompagnateurs du Roi est assez impressionnante, comme s'il avait voulu tous les essayer: Peter Green, Jim Gordon, Ringo, Klaus Voorman, Bobby Keys, Gary Wright, Mac Rebennack (alias Dr John), The mystery shadow (alias Steve Winwood), Jim Price, Steve Marriott, etc. En dépit du peu d'homogénéité des personnels, l'album est une réussite au-dessus de laquelle plane la guitare de B.B., éblouissante (« B.B. King in London » - ABC ABCX 730). Réussi aussi le nouveau Sea Train, qui confirme facilement sa performance précédente et l'améliore même (« The marblehead messenger » - Capitol SMAS 829) avec un disque d'une



belle intelligence et d'une grande plénitude. Sea Train est un groupe raffiné mais assez malin pour garder les pieds sur terre; sa musique est grâce en même temps que solidité. Il n'y a plus à en douter, c'est un grand groupe que l'on tient là. Sparrow ne fut jamais un grand groupe, du moins sous ce nom-là. Plus tard, il devait s'appeler Stephenwolf. Voici une pièce pour collectionneurs, sans

doute mais aussi le bonheur de ceux que l'histoire n'émeut pas: le premier album du groupe de John Kay. Intéressant de faire la comparaison avec le nouvel album du groupe (« For ladies only »): ça n'a pas tellement bougé, c'était déjà méchant et salement économique, graisseux et rageur, plus axé tout de même sur le blues. Et on y trouvait déjà « Twisted »! Ça jouait moins bien derrière, mais John Kay balayait toutes les objections (« John Kay and the Sparrow » - Columbia CS 9758). Autre relique, un album des Yardbirds enregistré live aux USA en 68, juste avant leur séparation. Disque décevant si l'on ne fait pas trop la part du souvenir, le plus décevant sans doute d'un groupe dont il tenait un peu la légende. C'est mal enregistré, Keith Relf chante horriblement faux. Seul émerge un Jimmy Page qui, à l'époque, en voulait un maximum (« Live Yardbirds » - Epic E 30615). Mille fois meilleur est le double-album du même groupe paru chez Epic également et qui réunit tout ce que le groupe a enregistré de meilleur. C'est dire que c'est fameux. Pour finir, il y a le tant attendu nouveau groupe de Mark Stein, l'ancien leader des Vanilla Fudge qui continue dans cette veine du hard-rock new-yorkais des faubourgs, sale et méchant à souhait. Cela valait peut-être la peine d'attendre aussi longtemps? (Le groupe s'appelle Boomerang (« RCA LSP 4577 »).

Aussi: Shuggie Otis (« Freedom Flight » - Epic E 30752) et une démonstration éblouissante de l'enfant prodige; Gato Barbieri (« The Third World » - Flying Dutchman FD 10117), cri splendide d'un jazzman qui explore ses racines latino-américaines; le nouveau Blues Project (« Lazarus » - Capitol ST 782), Danny Kalb, Don Kretmar et Roy Blumenfeld qui prennent un nouveau

départ en beauté; Chris Hills (« Everything is everything » - Embryo SD 734), ancien compagnon de Coryell et de Marcus attiré ici par la soul music; Don Ellis et son big band (« Tears of Joy » - Columbia G 30927) continuent de fabriquer de la musique superbe, au confluent de tous les genres; Miles Davis (United Artists UAS 9952) dont voici une réédition exceptionnelle (double album, comme le Don Ellis) de morceaux datant de 52/53. Comme Miles, ça n'a pas pris une ride; et le retour de l'enfant terrible, Jeff Beck en personne, et son nouveau groupe (« Rough and ready » - Epic KE 30973); Jeff a encore trouvé un chanteur super, Bob Tench. Quand paraîtront ces lignes seront disponibles les nouveaux Van Morrison (« Tupelo Honey »), Little Richard (« King of r'n'r »), Pink Floyd (« Meddle »), Moby Grape et Humble Pie (double live). Également en vitrine, le double des Mothers, musique du film « 200 Motels » (United Artists - UAS 9956), le nouveau Burdon (avec Jimmy Witherspoon), etc.



### CAT STEVENS

TEASER AND THE FIRE-CAT. The wind. Rubylove. If I laugh. Changes IV. How can I tell you. Tuesday's dead. Morning has broken. Bitterblue. Moonshadow.

Peace train. ISLAND 6.396.006/30 cm (dist. Philips) Code B  
Depuis des années, toutes ses chansons ont la jolie note comme dénominateur commun; les paroles en sont agréables, la voix qui les dit plait par sa netteté, sa fraîcheur, par son timbre naturel. Les chansons de Cat Stevens ne sont pas de celles qui dérangent, il n'est pas nécessaire de comprendre les mots pour être séduit, ce qui explique l'énorme succès que ce jeune Anglais/Grec remporte dans ce pays. Les disques précédents étaient quasi-uniformément « aimables ». Une source d'eau claire, mélodieuse, qui s'écoulait tranquillement, plage après plage, chanson après chanson. J'ignore ce qui s'est passé pour « Teaser & The Firecat », toujours est-il que le gentil Cat Stevens s'est un peu fâché. Une chanson sur deux, environ. Des rythmes saccadés, hachés, des guitares malmenées, des sonorités métalliques assez excitantes succèdent aux jolies choses joliment dites que l'on trouve tout de même en abondance, pour ne pas trop dérouter les fans. Il n'empêche qu'un morceau tel que « Changes IV » nous fait découvrir et apprécier un nouveau visage de Cat Stevens: « Ne le sentez-vous pas: Un changement est en train de se produire/ Il vient d'un autre côté de cette époque/ Brise les murs du silence/ Chasse les brumes de votre esprit/ Il remet à leur place les miroirs qui manquaient/ Que vous ne pouviez voir auparavant/ Il éclaircit des mystères qui, autrefois, n'étaient que du vide/ Que l'on ne prenait pas la peine d'expliquer ». S'il n'est pas encore vraiment en colère, il met du moins dans ses chansons un contenu nettement plus concret que les histoires sentimentales auxquelles nous étions habitués. Il reste cependant et en toutes circonstances un poète doué. — JACQUES CHABIRON.

**HARMONICA** C'EST UN **HOHNER** VOTRE



# PEUT-ON A LA FOIS

- simplifier la technique ?
- enrichir les sonorités ?
- embellir la forme ?



Chacun des éléments qui le composent vaut d'être examiné attentivement. Vous trouverez ci-contre une description détaillée.

## un nouvel orgue ELKA est né

# L'INTERNATIONAL 2000

DOCUMENTATION ET RENSEIGNEMENTS  
CHEZ TOUS NOS REVENDEURS ET CHEZ :

**NAZZARENO PIERMARIA**  
154, rue de Charenton, PARIS-XII<sup>e</sup>  
Tél. : 307.75.78 - 628.41.06

**VENTES EXCLUSIVES EN GROS**  
Service après-vente assuré par techniciens d'usine

## L'ORGUE ELKA

### INTERNATIONAL 2000

#### CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES

##### 1 seul contact électronique par touche.

Clavier supérieur: 49 touches de DO à DO

Clavier inférieur: 49 touches de DO à DO

Pédalier: 13 touches de DO à DO

##### Registres pour le clavier supérieur:

FLUTE	16'	(tirettes harmoniques)
FLUTE	8'	»
FLUTE	5 1/3'	»
FLUTE	4''	»
FLUTE	2 2/3'	»
FLUTE	2'	»
FLUTE	1 3/5'	»
FLUTE	1'	»

##### Registres solo: clavier supérieur:

TUBA	16'
SAX	16'
TRUMPET	8'
OBOE	8'
DIAPASON	8'
STRINGS	8'
STRINGS	4'

CANCEL (registre permettant de supprimer tous les registres pour passer automatiquement sur les effets solo)

##### Sélecteur de percussion des flûtes:

5 1/3'
4'
2 2/3'
2'
1 3/5'
1'

##### Répétition

##### Effets de sustain (sélecteurs):

PIANO
SPINET (Épinette)
HARPSICHORD (Clavecin)
CANCEL (registre permettant de supprimer tous les registres pour passer automatiquement sur les effets de sustain)

##### Registres pour le clavier inférieur:

FLUTE	16'	(tirettes harmoniques)
FLUTE	8'	»
FLUTE	5 1/3'	»
FLUTE	4''	»
FLUTE	2 2/3'	»
FLUTE	2'	»
FLUTE	1 3/5'	»
FLUTE	1'	»

##### Registres solo: clavier inférieur:

TUBA	16'
SAX	16'
DIAPASON	8'
STRINGS	8'
STRINGS	4'

SUSTAIN au clavier inférieur

##### Registres du pédalier:

BOURDON	16' + 8'
FLUTE	8'

SUSTAIN (avec réglage de la longueur)

##### Percussion au pédalier

##### Vibrato:

On-Off - Light-Heavy - Slow-Fast

(interrupteur lent - moyen - rapide)

##### Divers contrôles et volumes:

Volume des registres solo du clavier supérieur

Volume des registres solo du clavier inférieur

Volume du sustain

Volume du pédalier

Volume percussion

Réglage des longueurs des percussions

Fréquence de la répétition

Interrupteur avec clé de contact

Lampe témoin

Pédale d'expression à photo cellule

Entièrement démontable et transportable au moyen de deux étuis.

Dimens.: cm. 114x68x102 - Poids: Kg 65

## 200 MOTELS

(suite de la page 59) un rose et un jaune vif, dans le hall de l'hôtel, et Jeff, ému, a dit : « Tout ce que je peux dire, c'est que ça a été une surprise agréable de travailler pour vous, les gars. Je ne m'attendais pas à ça. » Zappa a souri dans sa moustache.

Jeff se perdait un peu partout et Mark, au fond, s'arrêtait de chanter pour gueuler un brin. Enfin, après bien des errements, Jeff parquait son engin devant l'entrée des artistes de quelque salle de concert et tout le monde se retrouvait sur la scène. Le matériel est prêt, installé par les roadies. Les Mothers testent l'acoustique de la salle. Des fois ça n'est pas brillant.

Mark Volman, affalé sur la banquette arrière du car, a l'air d'un gros hibou. Son ventre tressaute, ses lunettes brillent au milieu de sa tignasse frisée. Il se souvient du temps des Turtles. Lui, Howard Kaylan et Jim Pons se souviennent souvent du temps des Turtles. Ils sont maintenant trois anciens de ce groupe légendaire au sein d'un autre groupe légendaire. « Les gens nous disaient que nous étions des chanteurs, pas des clowns, et que nous étions complètement cinglés de joindre les Mothers. Zappa allait nous faire faire un tas de pitreries et nous allions perdre notre belle jeunesse avec cette bande de dingues. Maintenant nous sommes des Mothers et ne le regrettons pas. Car si Frank est un tyran musical, nous sommes heureux de travailler avec un... génie. Ouais, un génie. »

Tyran? Répétition, dans quelque salle de concert. Frank lève le bras et fait des ronds avec sa main. Tout le monde s'arrête en même temps. En même temps ! Si vous avez déjà vu un groupe s'arrêter de jouer au beau milieu d'un morceau, pendant une répétition, vous savez que trois ou cinq ou sept musiciens ne s'arrêtent jamais de jouer en même temps parce que l'un d'eux a levé la main. Mais les six autres Mothers gardent toujours et en toute circonstance un œil sur leur leader. Et ils recommencent, encore et encore, jusqu'à ce que l'imperceptible défaut soit gommé.

Tyran? Ian Underwood, visage d'enfant et yeux clairs, regarde par la baie vitrée du restaurant les autoroutes qui s'entremêlent vingt étages plus bas. La salle est ronde et son centre tourne lentement, entraînant les dîneurs. « Oh ! bien sûr qu'ils ont été virés. Ils ne sont pas partis d'eux-mêmes. Tous les anciens Mothers des premiers temps ont été flanqués à la porte par Frank et ils lui en veulent tellement. Don (Preston) et moi sommes les seuls survivants, encore que je n'aie

pas fait partie du groupe dès le début. Je n'avais jamais entendu de rock ou presque, je préférais le jazz. Un jour, à New York, une fille m'a fait écouter « Freak Out », et je dois dire que je n'ai pas été particulièrement impressionné. Cette fille m'a demandé d'aller voir les Mothers avec elle et j'y suis allé. Dès que je les ai vus sur scène, j'ai eu envie de jouer avec eux ; alors j'ai abordé Frank, et il m'a demandé ce que je savais faire. Voilà. (L'histoire est racontée dans « Uncle Meat »). Les tournées? C'est la seule façon de gagner de l'argent, de toute façon. Deux ou trois cents dollars par soir. Parce qu'en ce qui concerne les disques, nous n'avons jamais touché de royalties de MGM. Jamais. Tout ce que nous avons eu, c'est le salaire syndical des musiciens de studio. J'ai parfois été payé pour avoir joué une heure alors que j'avais travaillé sur le mixage pendant trente heures... Quand nous avons signé avec Reprise, nous avons touché quinze cents dollars chacun. Je sais que cela paraît peu, mais après tout les Mothers n'ont jamais vendu des millions de disques. Maintenant cela a l'air de venir, et l'album du Fillmore ne se vend pas mal, deux cent mille copies à ce jour, je crois. C'est un mieux, bien sûr, mais qu'est-ce que c'est pour un marché comme celui de l'Amérique? Rien ou presque. Il nous faut aller sur la route... »

Le premier soir, il y avait deux concerts au Music Hall de Boston, une grande salle assez pareille à celles d'Europe. Après (nous parlerons plus en détail de la musique le mois prochain ; pour l'instant, jetons un coup d'œil sur l'environnement), c'est l'habituelle stagnation dans une pièce sinistre du sous-sol, loge si l'on veut. Les Mothers récupèrent et se passent des serviettes-éponge sur la figure. Les journalistes vident les bouteilles. Les groupies attendent patiemment. Les après-concerts sont toujours un peu déprimants, quand l'excitation est tombée et que pour quelques minutes tout semble s'arrêter. Lumières tristes, visages fatigués. Parfois, quelqu'un de la ville vient et invite tout le monde à une party. Il y en eut une à Boston, dans une vieille et immense maison, très anglaise, et tout le monde eut du bon temps entre la dope, le buffet et les bouteilles. Zappa en profita (professionnel) pour projeter deux court-métrages réalisés par lui : un film d'épouvante absolument hilarant, histoire d'un savant dingue (Don Preston) qui crée une mouche géante, et « Burnt Weeny Sandwich », qui est un premier jet de « 200 Motels » et permet de suivre les anciens Mothers en tournée.

Zappa fait parfois penser à un professeur : il réussit à expliquer sa propre œuvre avec autant de clarté et de concision que s'il parlait de celle d'un autre. Toujours il se garde de l'émotivité qui trompe ; jamais il ne fait intervenir dans



ses exposés (c'est bien cela) le moindre facteur personnel. De cette attitude, bien des gens ont déduit qu'il est une personne froide. Peut-être. Mais l'idée m'a effleuré, de temps en temps, qu'il est une personne timide. « C'est la dernière chose à laquelle j'aurais pensé », ont dit les gens auxquels j'ai fait part de cette impression vague. Ils vivent avec lui et savent certainement mieux que moi. De toute manière, la façon dont travaille Zappa est assez fascinante. Il est un peu le conservateur d'un musée dont il aurait peint tous les tableaux, et à ceux déjà exposés il en ajoute d'autres de temps à autre, après les avoir bien examinés et retouchés. « Au début de 72, je vais publier neuf albums des Mothers. Du matériel ancien, qui servira à compléter l'histoire du groupe. » Frank a passé beaucoup de temps à sélectionner (parmi la somme fabuleuse de bandes qu'il conserve), éditer et mixer ces « oldies but goodies » des Mothers. Bandes de studio, bandes de concerts, dialogues dans les coulisses, quelques clés en plus pour comprendre l'attitude générale du groupe. Réservé aux Mothers freaks, puisque le tirage de ces albums sera limité. Dans le car, pendant les longues randonnées monotones sur les autoroutes, d'un Holiday Inn à l'autre, Frank distribue des cassettes et des écouteurs, explique, répond. J'ai ainsi pu entendre quelques détails de ces neuf albums et tout ce que je peux dire est qu'il aurait été dommage de ne pas les publier. Il y a notamment un boogie très long enregistré au Fillmore East en 67 et qui est l'un des bouts de rock and roll les plus excitants que j'aie jamais entendu. Zappa et Lowell George (aujourd'hui avec Little Feat) jouent comme si leur vie en dépendait.

La vie en tournée. L'idée était la suivante : Frank ayant réalisé un film intitulé « 200 Motels », film dont le sujet est justement la vie d'un groupe de rock pas comme les autres (devinez lequel) en tournée, lui et United Artists (qui a financé et distribue le film) décidèrent d'inviter quelques représentants de la presse européenne à suivre une tournée des Mothers depuis Boston jusqu'à New York. Six concerts et, à l'arrivée, une projection du film en question. Huit jours de vie commune et à l'arrivée, peut-être, une meilleure compréhension de cette vie dingue que mènent les musiciens de rock qui vont de ville en ville à travers les USA. D'où, bien sûr, une meilleure compréhension du film. Bonne idée. Le cinq octobre, tout était prêt.

Principaux rôles :

**Frank Zappa** : musicien et metteur en scène d'origine sicilienne. Trente et un ans. Visage étroit, nez busqué, cheveux sombres et frisés, moustache circonflexe, barbichette sous la lèvre.

Porte toujours un drôle de petit chapeau en cuir clouté dont la pointe se recourbe vers l'avant et retient une étoile ; porte aussi un vieux manteau afghan qui lui sert de lit quand il n'est pas dans sa chambre (et même parfois dans sa chambre, quand il s'étend par terre pour écouter ses bandes magnétiques). Personnage extrêmement aimable, toujours soucieux d'expliquer les choses le mieux possible, patient. Rit plus souvent qu'à son tour. Très grande culture musicale (connaît tous les vieux singles des années cinquante).

**Mark Volman** : chanteur. Gros et plus drôle encore. Porte des T. Shirts ensoleillés, des pantalons idem (mais toujours d'une autre couleur et des chaussures de ski. Capable de vous faire mourir de rire quand il dialogue (sur scène ou en dehors) avec son compère Howard Kaylan. Joue de la guitare sur le siège arrière du bus pendant les déplacements, regarde les autres jouer au



Miss Pamela.

base-ball à la télé dans sa chambre. Très grande culture musicale (connaît tous les singles des années cinquante). **Howard Kaylan** : chanteur. Barbe noire et cheveux gris. Cache sous ses airs sérieux et ennuyés un humour féroce. Capable de vous faire mourir de rire quand il dialogue (sur scène ou en dehors) avec son compère Mark Volman. Grande culture musicale (connaît tous les singles des années cinquante).

**Don Preston** : synthétiseriste (?). Cheveux et barbe mités. Une dent de devant en moins. Trente-huit ans. Gentil et paisible. Très intéressé par les groupies ; quand il en aperçoit une, il baisse la tête comme s'il voulait lui montrer sa calvitie et l'observe par-dessous ses sourcils. Grand acteur de cinéma spécialisé dans les rôles de savant épouvantable. Porte toujours un manteau afghan (encore plus vieux que celui de Zappa).



Ringo Starr et Frank Zappa.

**Ian Underwood** : pianorgsaxiste. Visage rose et yeux pâles. Porte le plus souvent un capuchon rouge sur sa tête. Discret et aimable. Emmène parfois sa femme en tournée avec lui (elle joue de la batterie mais pas avec les Mothers et a essayé de me faire chanter un cantique un jour. Ce qui n'a aucun rapport). **Jim Pons** : bassiste. Dernier arrivé. Légèrement somnolent. Cheveux blonds et visage grêlé, yeux doux. Joue de la mandoline dans le car et monte parfois dans la chambre de Zappa pour apprendre « Billy the Mountain » en allemand (y parvient difficilement). Porte veste et chemises de sport.

**Aynsley Dunbar** : batteur. Anglais. Cible des groupies (Anglais + mignon). Prend soin de sa personne et de ses vêtements. Musclé.

**Herbie Cohen** : manager. Trapu, barbe et cheveux noirs et bouclés. Voit tout, sait tout. Grand voyageur et gastronome. Mâchonne toujours un bout de quelque chose et réclame les chèques.

**Barbara Scott** : attachée de presse. Jolie et aimable. Reçoit un million de coups de téléphone par jour et répond à tous, passe sa vie à résoudre les problèmes, petits ou grands de chacun. Ce qu'elle a fait, aucune bête au monde...

**Dick Barber** : second manager. Grand et roux, placide, semble être partout à la fois et ne prend même pas la peine de s'énervier.

**Figurants** : les journalistes, les groupies, les fans, etc. Cohorte informe qui traîne en queue de convoi, stagne dans les chambres d'hôtel et dans les loges, pose des questions et encore des questions, boit énormément.

Une nuit, Mark Volman et Howard Kaylan m'ont fait tellement rire que je suis tombé par terre. Ce n'est pas une image. Ils dialoguaient avec une groupie débarquée dans leur chambre et se foutaient

d'elle avec un sérieux imperturbable. Le gros ventre de Mark passait et repassait devant l'écran de la télé, Howard, affalé quelque part, lui donnait la réplique. Ils se connaissent si bien, tous les deux, qu'il n'y a jamais une fausse note ; on dirait qu'ils sont sur scène. Ils se pratiquent depuis des années, et cela s'entend. C'est comme dans le bus, quand l'un d'eux dit : « Hey, tu te souviens de ce truc que chantait (nom d'un chanteur oublié) en 54 ? Comment c'était, déjà ? » Et l'autre de fredonner les premières mesures, et tous les deux de chanter à l'unisson quelque vieux tube depuis longtemps éteint. De même, ils peuvent se passer un joint sans même se regarder. Quand l'un fume, l'autre est défoncé...

Un soir, nous sommes allés à une party au Smith College, l'école de jeunes filles la plus chic des USA. Incroyable. La party avait lieu dans le dortoir en principe, mais en réalité dans les toilettes. Tout au long du couloir, devant leurs portes, des jeunes filles très laides et boutonneuses pour la plupart, et leurs petits amis qui leur ressemblaient. « Elles doivent toutes faire partie du Women's Lib » là-dedans, avait dit Zappa, alors ne vous attendez pas à voir des stars... ». Une fois de plus, il avait raison. L'uniforme de tous les jeunes Américains qui se veulent dans le coup est assez abominable : tous, garçons et filles, sont vêtus de la même veste militaire kaki et informe, des mêmes jeans, des mêmes chaussures de basket. Ils sont ternes et vous pouvez scruter une foule de trois mille personnes pendant une heure sans que l'œil y trouve son plaisir. A la party du Smith College (sommptueux, avec des pelouses de dix kilomètres, une rivière, des routes à travers le parc et tout ce dont on peut rêver), il n'y avait pas d'alcool. Des jeunes gens à barbe et à lunettes fumaient du hasch d'un air inspiré et engageaient avec les musiciens des conversations qui n'allaient pas loin. Quel décalage entre l'humour et la lucidité des membres du groupe et le sérieux emmerdant de la plupart de ceux qui viennent les écouter... Dans une petite chambre retirée, une fille en robe vert vif, debout devant Zappa, rouspétait : « Non, je ne me suis pas amusée. Je voulais danser et je n'ai pas pu ! » Le plus drôle de ces parties, c'est généralement après, sur le chemin du retour, quand Mark et Howard font le compte rendu de la soirée. Enfin, on rit. « Mais où donc est passé Aynsley ? » Il plaît aux petites Américaines, Aynsley, avec son accent britannique et ses fringues de lord un peu dévoyé...

« Heu, oui, c'est vrai que les Mothers du début étaient plus comme une famille.



Keith Moon.

Tout aujourd'hui est un petit peu plus... professionnel. » Underwood. La vie sur la route peut vous rendre cinglé. Huit jours vous donnent une idée. Mais la tournée continue jusqu'à la fin décembre, de Toronto à Londres en passant par le Middle West et toute l'Europe (Lyon le 5/12, Paris le 7). « Notre meilleur public en Europe, c'est celui d'Amsterdam. Ce public-là nous envoie de « bonnes vibrations », ah ! ah ! » Zappa.

Les groupies sont souvent très laides, parfois assez jolies. Rarement très jolies. Elles traînent aux répétitions, assises au premier rang. Elles traînent dans les loges et attendent que chacun ait fait son choix. En vérité, elles ont toujours une préférence au départ et l'espoir fou qu'elles seront élues par celui-là dont elles ont rêvé depuis que le concert a été annoncé dans leur ville. Elles montent dans le car et voguent vers l'hôtel, vers leur dernière chance. Et elles ont raison, parce qu'il se trouvera bien quelqu'un pour leur demander de venir voir la télé là-haut, et boire un verre, et fumer un peu. Si ce n'est pas un membre du groupe, ce sera quelqu'un qui CONNAIT les « stars », ce qui est toujours mieux que rien. Au matin elles filent. La semaine prochaine ce sera peut-être Tom Jones...

Par un après-midi pluvieux, nous sommes arrivés à New York dans notre carrosse, et Jeff nous a déposés, devinez où, devant le Holiday Inn. Celui-là est plus grand et plus vieux que les autres. Plus dangereux aussi : le premier soir, alors que je dormais comme une brute, assommé par l'herbe et le J. & B. de Mark et Howard, un type s'est introduit dans ma chambre, a tout fouillé tranquillement et s'est tiré avec mon pantalon. Tout mon argent, bien sûr, était dans mon pantalon. Ce que je croyais être toute une histoire n'était en fait qu'une anecdote, comme le personnel de

l'hôtel me l'a bien fait comprendre en me disant que dans l'hôtel voisin on avait pillé trente chambres et qu'après tout je devais m'estimer heureux de ne pas m'être réveillé. Bon. La vie sur la route peut vous rendre dingue, et spécialement quand cette route passe par New York. On a encore perdu le script de « Billy the Mountain » ; Frank nous en donne un autre, le troisième, en se demandant sans doute si nous sommes très sérieux et s'il verra sa traduction un jour. Peut-être... En attendant, le steak coûte dix dollars au restaurant de l'hôtel.

Avec Frank à une interview radio. Il paraît que la moitié de New York écoute ce show. Un gros poussah, qui n'a manifestement jamais entendu les Mothers (il ne connaît même pas le titre du disque qu'il a sous les yeux, ni celui du film — facile, c'est le même), pose des questions idiotes. Après : « C'est la seconde fois en cinq ans que je passe dans un show AM (grande écoute). A la télé, je suis passé deux fois dans toute ma carrière. » Voilà ce que fait l'Amérique des meilleurs de ses enfants... Le mois prochain, nous parlerons un peu de la musique, des concerts qui furent incroyablement bons, et du film qui est juste pareil : incroyablement bon. Mais je vous le dis : si vous avez un jour l'occasion de partir en tournée entre Boston et New York avec les Mothers, n'hésitez pas. La vie sur la route peut vous rendre dingue. — PHILIPPE PARINGAUX.

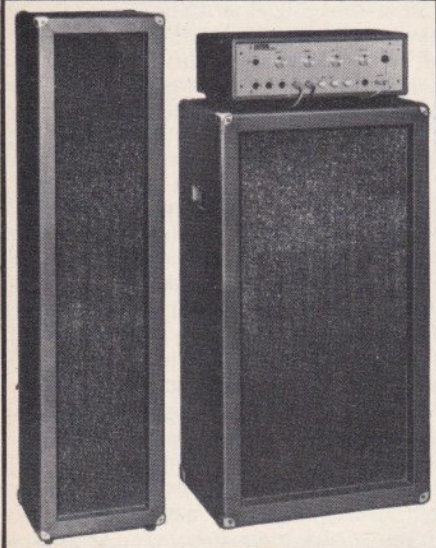
Fin de la première partie. Sur cette double page, photos extraites du film « 200 Motels ».



à des prix étonnants!

**SONOVOX**

MATERIEL DE SONORISATION  
Colonnes . Baffles . HP de 21 à 46 cm  
Amplis de 100 w . Tables de mixage



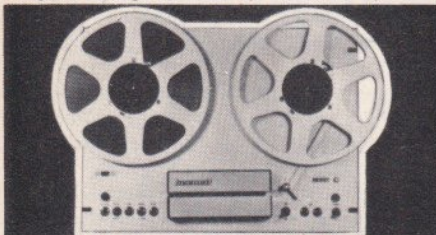
POUR LEURS EQUIPEMENTS  
PROFESSIONNELS DE SONORISATION  
TOUS LES CONSTRUCTEURS SERIEUX

ONT CHOISI **Celestion**

Les hauts-parleurs  
C'est une garantie de qualité,  
de fidélité et de solidité  
Service après-vente - Réparations

**brenell**

Marque anglaise de réputation mondiale  
TOUT TRANSISTORS SILICIUM  
CES MAGNETOPHONES SONT PREVUS  
POUR FONCTIONNER 24 HEURES SUR 24



Platines mécaniques seules; depuis 1500 F  
magnétophones professionnels 3 têtes  
4 vitesses, bobines de 27 cm depuis 2600 F

METRO SOUND amplis et lecteurs  
de cartouches 8 PISTES STEREO

Bon à découper et à adresser à :

**UNIVERSAL electronics** 107, RUE  
STANTOINE PARIS 4ème

Veuillez m'adresser sans engagement votre  
documentation complète sur  
la SONORISATION

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_

## COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous  
proposer un **tarif exceptionnel**  
pour l'achat d'anciens numéros  
de Rock & Folk par année  
complète.

**ANNÉE 1968**  
(11 n<sup>os</sup>)  
20 f au lieu de 30 f 50

**ANNÉE 1969**  
(12 n<sup>os</sup>)  
25 f au lieu de 36 f

**ANNÉE 1970**  
(12 n<sup>os</sup>)  
25 f au lieu de 36 f

### BON DE COMMANDE (à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968 ;

l'année 1969 ;

l'année 1970.

Je verse la somme de : \_\_\_\_\_

aux Éditions du Kiosque, 14, rue  
Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire,  
virement postal (nous adresser les 3  
volets) ou mandat-lettre exclusive-  
ment. Joindre le paiement à ce  
bulletin.

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

(1) Rayez les mentions inutiles.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK &  
FOLK à l'ancien tarif (France : 30 F  
Étranger : 40 F) pendant \_\_\_\_\_ an  
et recevoir gratuitement pour chaque  
abonnement d'un an, six numéros  
anciens. (Années 68, 69 et 70)

Nom : \_\_\_\_\_

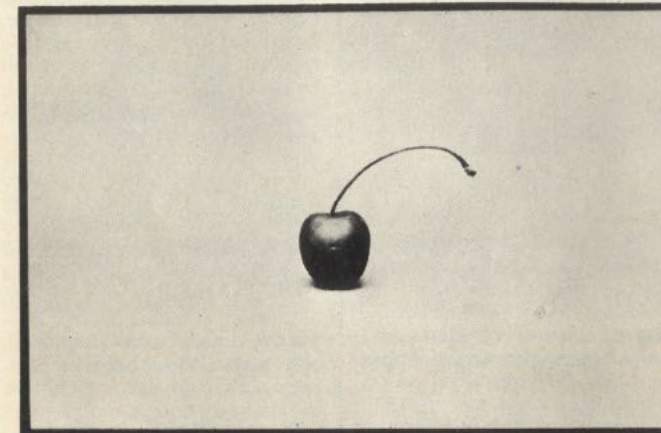
Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Je verse la somme de : \_\_\_\_\_

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>  
par chèque bancaire, virement postal (nous  
adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclu-  
sivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

# LES F OUS du FOLK



Comme il vous a été annoncé le  
mois dernier, nous donnons ci-  
dessous une liste des clubs de  
folk, leçons de guitare et autres  
instruments pour les fous, plus  
quelques titres de publications se  
rapportant au sujet. Naturellement,  
cette liste est loin d'être exhaustive  
et surtout définitive, puisqu'hélas  
les lettres des responsables ou  
représentants de ceux qui font le  
folk en France ont brillé... par leur  
absence, ou du moins leur rareté.  
Sortez donc de vos tanières et  
écrivez-nous, vos informations passeront  
(à condition de nous par-  
venir au plus tard le 10 du mois,  
pour le numéro du 1<sup>er</sup> suivant).  
Un lecteur qui se reconnaîtra, par  
exemple, a écrit au journal au mois  
de juillet, et voici un intéressant  
extrait où il déplorait nos « lacunes »  
sur le plan des annonces de festi-  
vals : « Un des plus grands ras-  
semblements mondiaux a lieu en  
France et on n'en parle même pas !  
Confolens (16), vous ignorez sans  
doute, ça a lieu en ce moment  
pendant plus de huit jours. Evidem-  
ment ce n'est pas fait par des  
pseudo-hippies, donc aucun intérêt  
n'est-ce pas ? Mais les amateurs  
de folk ne peuvent l'ignorer. Et  
pourtant il n'y a pas de films... »  
« Sont réunis des groupes français  
très intéressants et des groupes  
internationaux de premier choix :  
musique, chants, danses, cos-  
tumes ; de quoi satisfaire les vrais  
amateurs. Ça vaut le déplacement :  
jamais dans les rues et les cafés.  
Enfin bref, tout ça vous le passez  
sous silence ». D'accord, mais à

qui la faute ? Si cette fête est recon-  
duite pour l'an prochain, que les  
lecteurs de Charente nous en aver-  
tissent avec tous les détails pra-  
tiques dès la fin mai, on publiera  
volontiers. Alors, je vous en prie,  
plus de jérémiades, mais des lettres  
d'informations utilisables et si vous  
pensez qu'on vous oublie, faites-  
vous connaître. En attendant, pour  
ceux qui sont sages, voici une  
première liste :

\* **Association « Folk-Song Inter-  
national »** : tous envois d'argent,  
inscriptions et adhésions c/o  
Pierre TOUSSAINT - La Pinède  
E 14 - Serinette, 83 - Toulon. Pour  
le reste (renseignements à deman-  
der ou à donner, etc.), le courrier  
doit être adressé à : Robert GAR-  
DETTE, 6, rue Rambuteau, Paris-3<sup>e</sup> ;  
tél. : 272.66.44. Une nouvelle cam-  
pagne d'adhésions est en cours  
pour l'année 1971-72, les nouveaux  
adhérents recevront comme leurs  
prédécesseurs le 30 cm. enregistré  
« live » au Festival de Lambesc, et  
en outre pour 10 F seulement celui  
de Malataverne, dont la parution  
est imminente. Ce nouveau disque  
sera envoyé d'office aux anciens  
adhérents. Les tournées de musi-  
ciens reprendront prochainement,  
mais sous la forme d'ateliers fixes  
+ concerts ambulants avec musi-  
ciens interchangeables (l'expé-  
rience d'Aubenas l'été dernier  
semble avoir été fructueuse, elle a  
même duré huit jours de plus que  
prévu. Sur place, elle avait été  
orchestrée par un seul adhérent,  
aidé par un centre culturel, et dont  
c'était la première tentative : donc,

pas besoin de s'en remettre tout  
le temps à des « spécialistes »).

\* **Bouches-du-Rhône** : André FA-  
NELLI — « National Blues Society »  
+ « Blues & Swing Magazine ». Une  
société d'amateurs de blues  
(tous types) et une sympathique  
revue très informative (présentation  
rappelant un peu celle de « Sing  
Out ! ») sur tous les aspects,  
technique, historique, styles,  
livres, chroniques de disques du  
folk noir américain. Adresser cor-  
respondance à : « Blues & Swing  
Magazine » : Parc Ste-Anne 10 -  
42, Bd de la Fabrique, 13 -  
Marseille 9<sup>e</sup>.

\* **Gard** : Association « Jild » ; c/o  
Jean-Marie VALLES (un descen-  
dant de Jules, et c'est tant mieux) :  
12 bis, rue de l'Aqueduc, 30 -  
Nîmes. De temps à autre, concerts  
folk, pop, jazz ; journaux « under-  
ground » ; surtout, pas d'œillères.  
\* **Gironde** : Daniel BERGEON -  
Cité Benauges B 4-36, 33-Bordeaux.  
Activités folk : se renseigner auprès  
de lui et nous transmettre.

\* **Ille-et-Vilaine** : « Disc 2000 » ;  
61, rue de Brest, 35-Rennes. Hervé  
de BELIZAL importe des tas de  
choses intéressantes d'Angleterre  
et des Etats-Unis, que l'on ne  
trouve pas toujours ailleurs (même  
à Paris !). Le folk et le blues, il  
aime ça et il connaît bien. Allez  
discuter le coup avec lui et ses  
copains, il y en a qui jouent et  
chantent eux-mêmes.

\* **Soirées folk** au restaurant  
« L'Aviso », animées par Eddie  
FALONE, 12, rue du Point-du-Jour  
35-St-Malo ; tél. 34.99.08. Cf. pré-  
sentation de « L'Aviso » par Eddie  
Falone dans « Les Fous du Folk »  
de notre N° 54.

\* **Indre-et-Loire** : François IMBERT,  
6, rue de Lille, 37-Tours (capitale  
de la pornographie) ; tél. 53.10.72 ;  
organise chaque jeudi soir (lui  
écrite ou tél. pour savoir l'adresse  
de la salle) des « hootenannies »  
sous le titre de « La Boîte à Chan-  
sons ». Action folk, aussi (veillées,  
contacts, collectage) avec les popu-  
lations rurales de la région. Article  
dans « Les Fous du Folk » du  
N° 52.

\* **Manche** : Griffin's Club ; rue de  
la Tour Carrée, 50-Cherbourg.  
Du mercredi soir au dimanche soir,  
il s'y passe des trucs. Nous écrire  
pour nous dire lesquels.

\* **Bas-Rhin** : il paraît que les types  
de 67-Strasbourg, qui entre autres  
rédigent le « Vroutch » dont Ales-  
sandriani a déjà parlé dans « Bruits  
de l'Ombre », s'intéressent aussi  
au folk. Ils avaient même organisé  
un petit festival au printemps  
dernier, mais nous en avaient  
avertis trop tard pour pouvoir  
l'annoncer. Au plaisir de vous lire,  
Messieurs.

\* **Haut-Rhin** : L'Association pour  
la Maison de la Culture de 68-Mul-  
house (permanence au Syndicat  
d'Initiatives de cette même ville :  
9, Avenue du Maréchal Foch)  
aurait l'intention de faire passer en  
concert des artistes tels que  
Glenmor, Alan Stivell, François  
Béranger et même Robert Char-  
lebois (oui !). Se renseigner sur  
place.

\* **Rhône** : « Big Beat », revue  
bimestrielle de rock (style princi-  
palement pionnier) et de « Country  
& Western » (le vieux surtout,  
hélas : à quand des articles sur  
Paul Siebel, Jerry Jeff Walker ?).  
Plein de biographies et d'histo-  
riques amusants, ainsi qu'un ser-  
vice de disques importés, introu-  
vables ailleurs, les premiers Johnny  
Cash chez Sun, par exemple.  
« Big Beat » c/o Georges COL-  
LANGE, B.P. 16, 69-Sathonay-  
Camp.

\* D'autre part, on me dit qu'à la  
MJC des Etats-Unis de Lyon, on  
fait aussi du folk. Si Dylan y fait un  
concert gratuit, téléphonez-nous.

Et même si c'est payant...

\* **Paris** : « Traditional Mountain  
Sound » (TMS) ; 7, rue de l'Abbaye  
6<sup>e</sup> ; tél. 325.41.71, poste 58 (l'après-  
midi). Concerts tous les jeudis  
soir ; également leçons et ateliers  
de guitare, banjo et autres ins-  
truments.

\* **Le Club du Bourdon** est en train  
de déménager. Jusqu'à nouvel  
ordre, tous renseignements :  
Catherine PERRIER, 4, rue de la  
Reine-Blanche - 13<sup>e</sup>.

\* **Centre Américain d'Etudiants et  
d'Artistes** : 261, Bd Raspail - 14<sup>e</sup> ;  
tél. 033.99.92. « Hootenannies »  
tous les mardis soir à 20 h. 45,  
tousjours animés par Lionel RO-  
CHEMAN. D'autre part, le même  
Lionel dirige le « Folksong  
Center » ; 64, Avenue d'Italie dans  
le 13<sup>e</sup>, au fond de la cour à gauche,  
tél. 535.46.08 où l'on peut, en com-  
pagnie de professeurs qualifiés  
(Marcel DADI et Pat WOODS),  
apprendre la guitare américaine,  
tous styles.

\* **A l'Eglise Américaine du Quai  
Branly** (dans le 7<sup>e</sup>, près de la Tour  
Eiffel), concerts folk toutes les  
semaines.

\* **Au Centre Culturel Américain**  
(3, rue du Dragon dans le 6<sup>e</sup>), vous  
descendrez au sous-sol et vous  
trouverez une très vaste disco-  
thèque de prêt où, pour une somme  
très modique, vous pourrez em-  
prunter pour plusieurs jours des  
disques de folk, blues, jazz et  
classique. Beaucoup de disques  
rars ou épuisés, notamment dans  
les Folkways.

\* **A la Vieille-Grille** (1, rue du Puits-  
de-l'Hermite dans le 5<sup>e</sup>, près de la  
mosquée), on fait souvent passer  
des chanteurs et musiciens folk  
ou assimilés, ainsi que des auteurs-  
compositeurs pas ordinaires (der-  
nièrement, Colette Magny et les  
Mormos) dans une ambiance très  
propice à l'écoute et au contact  
direct des artistes.

\* **Deux-Sèvres et Vienne** : « La  
Marchoise », société très vivante  
de collectage de chansons popu-  
laires françaises, dont elle a réalisé  
une collection spéciale de disques.  
Absolument tout le contraire du  
folklore-musée (article dans « Les  
Fous du Folk » du N° 53).  
S'adresser : pour les Deux-Sèvres  
à André PACHER, tél. 26.20.62 à  
Niort ; pour la Vienne à : Michel  
VALIERE, La Marchoise, 86 -  
Gençay ; tél. (49) 42.30.11.

\* **Seine-Saint-Denis** : autour de  
Gérard DAUBANNES (77 bis, rue  
Pierre Jouhet, 93-Aulnay-sous-Bois)  
se sont regroupés des amateurs  
en vue de l'initiation à la guitare  
et aux chansons folkloriques fran-  
çaises, canadiennes et américaines.

\* **Suisse** : « hootenannies » un  
soir par semaine au Théâtre de  
l'Atelier à Genève. Animateur :  
René ZOSSO et sa vielle, yeah !

\* **Disques, livres et partitions** :  
Le Chant du Monde, 32, rue Beau-  
jon, Paris-3<sup>e</sup>. Importateurs exclusifs  
pour la France des éditions Oak,  
Ryerson et des disques Folkways,  
« bible » du folk étatsunien. Nom-  
breuses partitions et manuels  
d'instruction pour la guitare, le  
banjo, le blues, la ballade, etc.  
Catalogue complet sur demande à  
l'adresse ci-dessus. Egalement,  
beaucoup de publications améri-  
caines et anglaises (livres de Dylan  
et de Cohen, par exemple) chez  
International Distribution : 60, rue  
des Cévennes, Paris - 15<sup>e</sup>.

\* Enfin, à la demande de nombreux  
lecteurs, voici pour la nième fois  
l'adresse de « Sing Out ! » (The  
Folksong Magazine) : 33, West  
60 th. Street, New York City, N.Y.  
10.023 (abonnement 5 dollars pour  
6 numéros par an) ; et celle de  
« Broadside » (The Topical Song  
Magazine) : 215, West 98 th. Street,  
même ville, N.Y. 10.025. Au mois  
prochain. — JACQUES VASSAL.



# PRES SELIV RES

ALORS LÃ,  
MON CHER, VOUS  
ÊTES EN PLEINE  
SCIENCE-FICTION!



## PSYCHANALYSE- PSYCHIATRIE

Dans l'intérêt croissant que suscitent aujourd'hui auprès d'un large public les sciences de l'homme, les « sciences de l'âme », psychiatrie et psychanalyse, occupent une large place. Les psychiatres s'interrogent sur leur véritable fonction, ou cherchent, comme **Roger Gentis (Guérir la vie, éd. François Maspero)**, à faire accéder aux débats jusqu'à présent réservés aux seuls spécialistes un public plus vaste qui se passionne pour les études psychanalytiques. Les éditions du Seuil, qui ont publié l'année dernière le livre de David Cooper, font paraître deux livres de **Françoise Dolto**: une thèse (déjà ancienne), **Psychanalyse et Pédiatrie**, et le récit complet d'une analyse: **Le cas Dominique**. A la lecture de ce dernier livre, on est émerveillé par les symboles surgis de l'inconscient, si cohérents, si transparents, si clairs qu'on les dirait inventés de toutes pièces par un poète. Le grand mérite de Françoise Dolto est d'avoir fait apparaître cette cohérence, déployant une habileté, qui tient du miracle, à faire surgir les images mentales du discours brisé, apparemment incohérent, d'un petit garçon. Appréhension intuitive remarquable également dans les analyses qui constituent la deuxième partie de **Psychanalyse et Pédiatrie**. Hélas, les choses se gâtent, dès que l'on entrevoit les présupposés qui sous-tendent cette pratique, dès que s'élabore un essai de théorie, qui n'est pas autre chose qu'une transposition dans le domaine de l'inconscient, et dans le langage du psychanalyste, du discours réactionnaire proféré par les

moralistes et les politiciens désireux de contenir une société dans les limites fixées par une idéologie oppressive. Le psychanalyste apparaît alors pour ce qu'il est, pour s'exprimer brutalement, un flic, victime de sa situation de classe. Et puisque ce livre s'adresse visiblement à tous ceux, parents, éducateurs, psychiatres, qui ont un rôle à jouer dans la formation des nouvelles générations, on voit très bien vers quoi il tend: perpétuer les vieilles structures, au nom de la nécessité de préserver un équilibre mental conçu comme la satisfaction de l'individu dans sa situation sociale. Gare au père qui voudrait, aux yeux de ses enfants, ne plus incarner l'image de l'autorité, ne plus jouer envers eux le rôle du « père de famille »; gare à la mère qui voudrait refuser le rôle passif qui lui est assigné, refusant d'accepter sa mythique « féminité ». De tels parents marqués par une régression à un stade de développement sexuel infantile ne feront de leurs enfants que des psychosés, des névrosés, des schizophrènes. Alors que les parents « normaux » sont ceux qui exaltent chez leurs fils les pulsions violentes, l'agressivité, cultivent chez leurs filles les tendances passives, la coquetterie, etc. Françoise Dolto parle souvent du « génie propre » à chaque sexe qui, si elle ne le définit pas, nous apparaît comme la vision traditionnelle des rôles respectifs de l'homme et de la femme, imposée par des siècles de mutilation par l'oppression chrétienne et bourgeoise. « La véritable mère castratrice, peut-on lire, est celle qui s'oppose en quelque façon à l'affirmation extérieure corporelle de ce qui caractérise un garçon (culottes à braguette, cheveux courts, so-

briété du goût dans son habillement... ». Et nous voilà partis pour des générations de familles pompidoliennes, guidées par la sage autorité du père, fils bien virils aux cheveux bien courts, filles attendant sagement qu'un mari se substitue pour elles à leur père, tous retrouvant la même image dans le personnage du chef de l'état. Est-il donc impossible au psychanalyste, comme au psychiatre, de par sa situation de classe, de ne pas contribuer au maintien d'une structure sociale existante? Peut-il réussir à ne plus être, selon l'expression consacrée, un des « chiens de garde » de cette société? Le livre de **Laing et Esterson, L'Équilibre mental, la folie, la famille (éd. Maspero)**, montre une tentative pour échapper à ce rôle répressif: à travers une série d'analyses de cas concrets, les auteurs s'efforcent d'insérer chacun des malades dans son contexte familial et social, cherchant à montrer que « le vécu et le comportement des schizophrènes est bien plus intelligible socialement que les psychiatries ne le supposent ». Démonstration d'autant plus claire, plus probante, qu'elle s'appuie sur des analyses exercées sur des jeunes filles, soumises à une répression (économique, sexuelle, familiale) facile à reconnaître et à définir. Tout le déterminisme de la famille est ici mis en question, dans la mesure où il reflète, et contribue à perpétuer, une forme de société répressive. Déjà apparaît ici l'intérêt d'un tel parti pris qui, s'il n'est pas théorisé, laisse prévoir pourtant tout le développement qu'on peut en attendre.

## LAPASSADE - KEROUAC

Les éditions de l'Herne publient deux petits livres: le **Bordel andalou**, de **Georges Lapassade**, auteur du Livre Fou, déjà évoqué dans des colonnes, et un recueil de textes sur **Kerouac**: à travers une interview du « clochard céleste » (dont se souviendront les lecteurs d'Actuel) des textes de Burroughs, Pélieu et Ginsberg, illustrés de quelques photographies, est retracé tout l'univers qui fut celui de Jack Kerouac: ses relations avec sa mère, ses liens d'amitié avec tous les écrivains qui, comme lui, ont joué un grand rôle dans la nouvelle prise de conscience et la « révolution culturelle » aux États-Unis. Si son œuvre accuse aujourd'hui des faiblesses, il est cependant à l'origine de cette prise de conscience de toute une géné-

ration, comme le rappellent ici ceux qui furent ses amis.

## LA RUBRIQUE A BRAC

**Gotlib** (encore un de ces Juifs allemands, dira Delfeil de Ton) que l'on connaît pour sa collaboration hebdomadaire à **Pilote**, vient de publier le deuxième tome de sa **Rubrique à brac**. Destinées à un jeune public, ces planches tirent leur inspiration de tout l'imaginaire traditionnellement « réservé à la jeunesse »: le fantastique, la féerie des vieux contes populaires, les personnages de science-fiction et de bande dessinée, le western, etc. Tout cela recréé avec un total manque de sérieux, qui peut atteindre des sommets délirants, comme dans la démythification du personnage de Tarzan. Si **Gotlib** dans ses dessins s'adresse aux enfants, auxquels le lie une certaine tendresse sentimentale (voir **la Chanson aigre-douce**, ou **le Journal d'un conquistador**), son œuvre hebdomadaire est tout le contraire de la mièvrerie: l'humour peut s'y manifester par une joviale méchanceté, comme dans **Rions un peu avec Bébé**, où une mère facétieuse inflige à son nourrisson talc à gratter, sein-farce musical, tétine-pétard, suppositoire glacial, etc., mais surtout dans les causeries du Professeur Burp sur le monde animal, qui nous offrent toute une faune non-conformiste. Malgré son apparence (et réelle) spontanéité, c'est un humour au second degré, tout comme les « pages de garde les plus mégalomanes de toute l'histoire de l'édition », et la dernière page de couverture, ornée d'une non moins mégalomane préface de Goscinnny et d'un portrait de l'auteur en beau ténébreux (éd. **Dargaud**).

## DU CÔTÉ DES REVUES

Signalons la parution du numéro 4 de **Musique en Jeu**, avec un dossier sur **Butor et la musique**, et surtout, pour tous ceux qui s'intéressent aux développements théoriques, un article de **Henri Lefebvre, Musique et Sémiologie**, examinant la possibilité d'une nouvelle science de la critique musicale, s'inspirant des résultats obtenus par la critique littéraire, et du savoir déjà constitué sur le langage. Texte extrêmement important pour tous ceux qui cherchent à progresser dans la compréhension théorique d'une musique (éditions du Seuil). — **MARJORIE ALESSANDRINI**

# ROCK BIZ



La pop music, comme toutes les autres formes d'expression actuelles, demeure tributaire de considérations matérielles inévitables — qu'on le veuille ou non — et qui jouent un rôle non négligeable dans sa diffusion, voire son évolution. C'est sous cet angle que nous donnerons ici, chaque mois, des informations professionnelles et pratiques, en vrac, concernant le rock, la pop, le folk, voire la variété, de près ou de loin, dans la mesure où tout ce qui touche le marché au disque n'est jamais totalement étranger à celui de la musique que nous prônons depuis plusieurs années.

• Au hit-parade de **Sonopresse**, on trouve: n° 4, **Johnny Hallyday** (« Flagrant délit »); n° 5, les **Rolling Stones** (« Brown sugar ») et n° 10, **Joan Baez** avec « La ballade de Sacco et Vanzetti ».

• Fondé en avril dernier, **Cœur Magique** sort un 45 tours avec une nouvelle version de « Wakantanka » de 3 minutes pour les radios (l'original en 30 cm en durait neuf).

• Un nouveau groupe: **Mammoth** (les anciens Pictures of Life) avec **Robert de Toffoli** (batterie), **Bernard Gambier** (basse), **Dominique Ruiz** (gui-

tare solo), **Denis Bourhis** (piano, orgue et flûte), **Alain Musnier** (flûte, guitare et chant). Premier disque: « Je peux mourir » et « The old guy » (United Artists UP 35.225).

• Chez **United Artists** aussi, une version courte de « Rustique », en simple, couplée avec « Dis, mais dis » par **Total Issue** (UP 35.231).

• Attaché de presse chez **Philips**, **Louis Nucéra** est aussi romancier. Deuxième livre sorti chez Julliard: « Le greffier ».

• Au classement des meilleures ventes en France de la **Sapac**, centrale d'achat des **Prisunic**:

En 45 tours: n° 1, **Gilbert Montagné** (« The fool »); n° 2, **Joël Daydé** (« Mamy blue »); n° 8, **Joan Baez** (« Sacco et Vanzetti »), n° 15, **Johnny Hallyday** (« Oh ma jolie Sarah ») et n° 20, **T. Rex** avec « Get it on ».

En 33 tours: n° 1, les **Rolling Stones** (« Bitch »); n° 9, **Joan Baez** (« Sacco et Vanzetti ») et n° 15, **Elvis Presley** avec « Elvis show ».

• **Ange**, le groupe vainqueur du super-tremplin « Rock & Golf — Le Métier — Golf Drouot », devait enregistrer pour **Philips** un LP les 29 et

30 septembre au Studio des Dames. Les séances ont été reportées à une date ultérieure en raison d'une grève des assistants preneurs de son.

• « On the greek side of my mind », tel est le titre du premier album 30 cm de **Demis Roussos**. Il s'agit là d'un disque où **Demis** s'exprime avec son goût de la recherche sans se départir des racines du folklore Gréco-Byzantin, racines qui sont les siennes. Dans cette rencontre du folklore et de la musique Pop, outre « We Shall Dance » on trouvera un titre « Fire and ice », qui a été spécialement composé pour le Festival de Tokyo, où **Demis** doit se produire pour la première fois en décembre prochain (Philips 6332012).

• **Jacques Améziane** et **Al-démo Minardi** peuvent être contactés à: Artistique Management, 11 rue de Miromesnil à Paris-8<sup>e</sup>. Tél.: 266-29-46 et 47. Ils signalent qu'ils ont l'exclusivité et le management de: **Triangle**, **Total Issue**, **Zoo**, **Présence**, **Martin Circus**, **Joël Daydé**, **John Mike Arllow** et **TNTH**.

• **Bobino** veut donner leur chance aux jeunes. A la suite des auditions qui ont lieu à **Bobino** tous les 1<sup>er</sup> jeudis du mois à 15 h en présence de **Gilles Vitry**, assisté de son Comité Artistique (**José Artur**, **René Bourdier**, **Denise Glaser**, **Lucien Rioux** et **Claude Villers**) commencent: **Les Tréteaux de Bobino**, Promotion 1971-72.

Présentateur: **Claude Chebel**. Lieu: **Bar de Bobino**. Horaire: 18 h 30 à 20 h. Jours: **Mardi**, **Mercredi**, **Jeudi**, **Vendredi**. Nombre d'artistes: Six. Nombre de chansons: Trois ou quatre. Orchestre: 1 pianiste sur place (possibilité d'amener ses musiciens). Entrée: gratuite. Consommations: Tarif normal. Le meilleur de ces 6 artistes pourra s'il le désire revenir la semaine suivante. But: découvrir avec vous de nouveaux talents. Renseignements: **Monique Frey** - DAN. 58.79.

• Étant donné les succès de **Gilbert Montagné** cet été, **Somethin' Else** a publié « The morning comes » enregistré voici seize mois et prétend que « le chanteur non-voyant est lié à cette société par contrat depuis ». « The fool » aurait dû, en conséquence, sortir chez eux et non chez **CBS**. A suivre. Numéro du 45 tours **Somethin' Else**: 6061036.

• **Chico Magnetic Band** a un nouveau guitariste: **Joël Moulin**. Un simple sort incessamment. Le bassiste **Alain**

**Mazet** et le batteur **Patrick Jasel** habitent maintenant Paris au lieu de Lyon.

• Le procès **Vogue/Rock & Folk** au Tribunal de Grande Instance (à propos du pressage d'un **Jimi Hendrix**) est passé à la 3<sup>e</sup> chambre le 5 octobre. Le jugement sera rendu vers le 1<sup>er</sup> novembre.

• Au **Grand Prix RTL International**, **Marie**, **Triangle** et **Daniel Popp** ont représenté **RTL-France** à la finale. **Michel Sardou** (France) et **Michel Delpech** (Luxembourg) ont reçu un trophée de la popularité.

• Programmes de **Bobino**: Jusqu'au 14 novembre: **Gilles Vigneault**, **François Béanger** et **Mormos**. Du 16 novembre au 5 décembre: **libre** (avis aux amateurs). Du 7 décembre au 2 janvier: **Pierre Perret**. Du 4 au 16 janvier: **libre**. Du 18 janvier au 13 février: **Georges Moustaki**. Du 15 février à fin avril: **Georges Brassens**. En mai: probablement **Fernand Raynaud**.

• Programmes des **Musico-ramas d'Europe n° 1**: Le 9 novembre à 21 h à **Pleyel**: **Oscar Peterson**. Le 13 novembre à 18 h à l'**Olympia**: **Judy Collins**. Le 27 novembre à 18 h et 0 h 30 à l'**Olympia**: **B.B. King**.

• A nouveau des concerts pop au **Palais d'Hiver de Lyon**!... Après six mois de fermeture, **Roger Lamour** a tourné la difficulté « en supprimant les tables et en ne mettant que des chaises lors de ses spectacles de variétés. Les clients buvant, dès lors, debout au bar et non assis », l'Administration des Finances a admis que le Palais d'Hiver ne devrait plus payer que 7,50 % de T.V.A. au lieu de 17,60 %.

• Sous le titre « musique 71 », **Jacky Gaillard** a réuni au **Golf Drouot**, pour un soir, les orchestres dont il s'occupe afin que les organisateurs de galas puissent les engager. Notons la nouvelle adresse de son agence: 96, rue de Rivoli à Paris-4<sup>e</sup>. Tél.: 277-94-78 et 87-35. Les artistes sont: **Blues Convention**, **Brian Auger**, **Chico Magnetic Band**, **Cristal**, les **Dauphins**, **Dynastie Crisis**, **King Harvest**, **B. Luccioni**, **Christopher Laird**, **Herbert Leonard**, **Martin Circus**, **Slightees**, **C. Santal** et **Wallace Collection**.

• Le prochain **MIDEM** (Marché International du Disque et de l'Édition Musicale) aura lieu à Cannes du 15 au 21 janvier prochain. Cette manifestation annuelle est réservée aux professionnels. — **JEAN TRONCHOT**.



# ERUD IT POP



Les plus méfiants avaient attendu de voir ce que serait cette rubrique avant d'envoyer leurs questionnaires... Ils ont pu se faire une idée le mois dernier et, cette fois-ci, les lettres sont arrivées plus nombreuses encore à Rock & Folk: il y en a déjà suffisamment pour pouvoir remplir ces quatre colonnes jusqu'en janvier 1972... Quelques conseils cependant: ne nous demandez plus les adresses personnelles des artistes ou groupes que vous aimeriez connaître: vous comprendrez que nous ne pouvons pas vous donner de tels renseignements sans risquer de compromettre la tranquillité des gens concernés... Essayez aussi d'éviter les questions trop longues du genre «discographie complète des Beatles, Nice et Ten Years After»: cela bloque tout de suite deux colonnes et vous êtes TRES nombreux, ne l'oubliez pas...

Admirateur de Procol Harum et de Buffalo Springfield depuis que je les ai découverts, j'aimerais connaître les différentes formations de ces deux groupes. De plus que sont devenus Dewey Martin et Bruce Palmer? Enfin, à part «A salty dog», «Home» et «Broken barricades», quels sont les autres LP's de Procol Harum. Merci d'avance... J.-P. Vales, 34-Montpellier.

PROCOL HARUM: de juin à août 1967: Gary Brooker (chant et piano), Matthew Fisher (orgue Hammond), Ray Royer (guitare), David Knights (basse), Bobby Harrison (drums) et Keith Reid (lyriques); en août, Royer et Harrison s'en vont former

Freedom et sont respectivement remplacés par le guitariste Robin Trower et le batteur B.J. Wilson. Cette formation sortira trois albums; les deux premiers sont ceux qui vous sont inconnus: «Procol Harum» (seule l'édition américaine est disponible en stéréo, DERAM DES 18008) et «Shine on brightly» (STATESIDE 2 C 062-90018. Ref. française)... La sortie de «A salty dog» est suivie du départ de Matthew Fisher et David Knights qui seront remplacés par un seul musicien, Chris Copping (orgue, guitare basse); le groupe ainsi remanié enregistrera deux autres albums («Home», «Broken barricades»); à la sortie du dernier, le guitariste Robin Trower s'en va fonder son groupe avec le chanteur Frankie Miller (ex-Howl), le bassiste Jim Dewar (ex-Stone The Crows) et le batteur Clive Bunker (ex-Jethro Tull)... Depuis, Procol Harum se compose de Gary Brooker (chant et piano), Chris Copping (orgue et guitare rythmique), Dave Ball (guitare solo), Alan Cartwright, ex-Every Which Way (guitare basse), B.J. Wilson (drums) et Keith Reid (lyriques).

BUFFALO SPRINGFIELD: le line-up «officiel» était: Steve Stills (guitare et chant), Neil Young (guitare et chant), Richie Furray (guitare et chant), Bruce Palmer (basse) et Dewey Martin (drums); mais, entre la formation du groupe (1966) et son éclatement final (mai 1968), l'instable Neil Young s'en alla deux fois: c'est ainsi qu'à Monterey (juin 1967), David Crosby le remplaça au dernier moment... Les dernières sessions (dirigées par Jim Messina) donnèrent naissance à un album semi-posthume

(«Last time around») et à un groupe (Poco) puisque Messina, Richie Furray et Rusty Young décidèrent à ce moment de s'associer. Dewey Martin reforma ensuite Buffalo Springfield avec de nouveaux membres (dont Gary Rowles, aujourd'hui guitariste de Love) mais l'existence du groupe fut de courte durée; le batteur essaya alors de réunir un autre orchestre qu'il baptisa le Dewey Martin's Medicine Ball; cette tentative fut elle aussi sans résultats... Quant à Bruce Palmer il devint bassiste de Crosby, Stills and Nash lorsque Neil Young rejoignit le trio en juin 1969; son séjour devait néanmoins être très bref puisqu'il fut remplacé au bout de quelques jours par Greg Reeves... Au mois de mars de cette année, Palmer a sorti un album solo intitulé «The cycle is complete» (VERVE-FORCAST VRF. 3086. Ref. américaine).

Je vous écris afin de vous demander de me rendre un service... Pourriez-vous me donner les adresses de journaux de la presse underground ou «free press» car je désirerais m'y abonner.

Christian Michel, av. Aubry-Chavanne B 1, 88-Hirecourt.

Etats-Unis: ROLLING STONE; Rolling Stone English Subscription Department, 28 Newman Street, London WIP 3HA.

CREEM; Creem Magazine, 3729 Cass Avenue, Detroit, Michigan 48201.

VILLAGE VOICE; Sheridan Square, New York, New York 10014.

LOS ANGELES FREE PRESS; 7813 Beverly Boulevard, Los Angeles, California 90036.

BERKELEY TRIBE; 1701 1/2 Grove Street, Berkeley, California.

EAST VILLAGE OTHER; 105 Second Avenue, New York, NY.

CHICAGO SEED; 905 W Wrightwood, Chicago, Illinois 60614.

Angleterre: OZ; 52 Princesdale Road, London W 11.

IT; 11 a Berwick Street, London W 1.

FRENDZ; 305 Portobello Road, London W 10.

Hollande: ALOHA; Alexander Boerstraat 30, Amsterdam.

France: ACTUEL; 60, rue de Richelieu, Paris 2<sup>e</sup>.

LE PARAPLUIE; 105, bd Malesherbes, Paris-8<sup>e</sup>.

HERYTHEM; 48, rue Bonaparte, Paris-5<sup>e</sup>.

INTERNATIONALE SITUATIONNISTE; B.P. 307, Paris-3<sup>e</sup>.

PIRANHAR; 10, rue de Viarmes, Paris-1<sup>er</sup>.

LOESH; A. Dunoyer, 3, rue du Bassin, 13-Eguilles.

ZINC; 10, rue Ch.-Delescluse, Paris-11<sup>e</sup>.

NYARLATHOTEP; 8, rue St-Polycarpe, Lyon-1<sup>er</sup>.

ORFAN; J.P. Cronimus, 65, impasse Bonne-Brise, 30-Nîmes.

Erudit Pop, bien que très timide pour cette première, méritera à l'avenir un peu plus de pages dans votre journal afin que soit instauré un dialogue questions-réponses avec les lecteurs. M. Yves Adrien, je vais vous donner un petit travail: j'aimerais avoir une discographie complète des albums des Beatles, Nice et Ten Years After; j'aimerais aussi que vous m'indiquiez comment me les procurer.

Daniel Duperron. Au bourg, 42-Ecoche.

Quel enthousiasme! Malheureusement pour ce qui est de la discographie des Beatles, il vous faudra attendre le mois prochain... Mais voici toujours celles de Nice et de Ten Years After.

NICE: The Thoughts OF Emerlist Davesack (Immediate SIMW 340.680); «Ars Longa, Vita Brevis» (Immediate 2C 062-90.006); Nice (Immediate IMPS 026); Best Of Nice (CO 48-90.674. Import Allemagne); Five Bridges (Philips 64.590 01); Elegy (Philips 6.324.001).

TEN YEARS AFTER: Ten Years After (Deram 140.002); Undead (Deram 140.003); Stonedhenge (Deram 140.005); SSSSH (Deram SML 1.052); Cricklewood Green (Deram SML 1.065); Watt (Deram SML 1.078); A Space In Time (Columbia KC 30.081. Ref. américaine). Tous ces disques sont disponibles chez PAN, 11, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup> ou chez Givaudan, 201, bd Saint-Germain, Paris-7<sup>e</sup>.

Bien agréable cette brise bluesy qui soufflait sur votre chronique de disques ce mois-ci! Pourriez-vous m'indiquer sur quels albums je pourrais entendre Elvin Bishop en dehors du 1<sup>er</sup> Butterfield Blues Band? Je déteste dresser des «chapelles» pour tel ou tel artiste cependant je dois bien avouer qu'une simple évocation de ce nom et... je m'emporte... vers vous en l'occurrence. Je vous remercie mille fois.

Yves Chusseau, Lycée La Colinière, rue du Landreau, 44-Nantes.

Je vous conseille: Butterfield Blues Band's East-West (Elektra EKL-315); BBB's Resurrection Of Pigboy Crabshaw (Elektra EKS-74.015); BBB's In My Own Dream (Elektra EKS-74.025); Elvin Bishop Group (Fillmore 30.001); Elvin Bishop Group's Feel It (Fillmore Z 30.239). Références américaines.

J'habite hélas dans un si petit village qu'il est impossible de s'y procurer les disques en importation (anglaise ou américaine). Je désirerais donc que vous me renseigniez afin que je puisse les acheter par correspondance. Expliquez S.V.P. comment se passe la vente, quels sont les tarifs et où je dois écrire. J'espère que vous comprendrez la détresse de nous autres, pauvres provinciaux, et et que vous me répondrez. Merci d'avance...

Michel Prades, 21, bd Carnot, 43-Le Puy.

Adressez-vous à l'un de ces deux magasins d'importations: PAN, 11, rue Jacob, Paris-6<sup>e</sup>; Givaudan, 201, bd Saint-Germain, Paris-7<sup>e</sup>. Les conditions de vente sont les suivantes: les albums coûtent 40 F (+ port) en import américaine, 38 F (+ port) en import anglaise et 75 F lorsqu'ils sont doubles. Le paiement s'effectue de trois manières: contre remboursement; chèque accompagnant la commande (+ port payé à l'arrivée); mandat postal accompagnant la commande.

Voilà. C'est tout pour cette fois-ci mais, dans les prochains numéros, vous trouverez des discographies des Beatles, Stones, Who, Kinks, Byrds, Fugs, de John Mayall et de Julie Driscoll... En attendant, patientez. — YVES ADRIEN.

# BINSON

FRANCE  
présente  
sa nouvelle sono  
BINSON 7



photo benoist